

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Sujets abîmés, sujets réparés : analyse d'*À ciel ouvert* de Nelly Arcan
suivie de
Des cailloux plein la tête

Par
KATE HARBOUR

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
Pour obtenir
LA MAÎTRISE ÈS ARTS
Études françaises, cheminement littérature et création

Sherbrooke
2 décembre 2018

RÉSUMÉ

Ce mémoire comprend deux parties ayant un tronc commun : toutes deux s'intéressent aux processus de subjectivation/désobjectivation/resubjectivation qui affectent des sujets-personnages, en l'occurrence féminins, répondant à des traumatismes sociaux et psychologiques. Dans la première partie, l'examen des rapports intersubjectifs figurés dans le roman *À ciel ouvert* de Nelly Arcan met en lumière ce qui amenuise la subjectivité des protagonistes, Rose et Julie, rivales dans leur conquête du même homme. L'analyse vise à identifier les procédés littéraires permettant de marquer formellement et de signifier leur étiolement subjectif, celui-ci découlant de rapports sociaux et les influençant. Les éléments de construction du sujet suivants, issus des domaines philosophique, anthropologique et politique, ont guidé et organisé l'étude du récit : le langage (Laplantine 2008, Butler 2007), la conscience (Chauchat et Durand-Delvigne 1999, Calame 2008, Foucault 2001, Le Breton 2008), l'agentivité (Lord 2009, p. 20, Lang 2011, Delphy 2008, Ganser 2009, Handcock 2014), la reconnaissance (Chauchat et Durand-Delvigne 1999, Chauchat 1999, Le Blanc 2004, Butler 2004, Guéguen et Malochet 2014, Calame 2008, Hegel dans Valverde 1989) et l'intersubjectivité (Jean-Louis 2008, Baraquin 2000, Durand-Lavigne 1999, Chauchat et Bordier 1999, Dupont 1999, Butler 2006a). Dans la deuxième partie, un roman (dont certains chapitres sont résumés) met en scène un sujet mû par le processus inverse, c'est-à-dire celui d'une reprise de subjectivité. La trame narrative et les choix esthétiques se fondent sur cette reconquête identitaire menée par la protagoniste, Alexe, qui, après avoir touché le fond, tente de refaire surface. Elle espère que son pèlerinage, la ramenant aux vestiges de la maison de son enfance, aux Éboulements, à partir de l'endroit où elle avait fui, Montréal, lui montrera une voie vers la lumière.

Mots clés : subjectivité, intersubjectivité, personnage féminin, Nelly Arcan, agentivité, road novel.

REMERCIEMENTS

Je désire tout d'abord remercier ma directrice de recherche, Isabelle Boisclair, pour ses commentaires éclairés et nécessaires, son savoir et sa rigueur, qui m'ont aidée à approfondir mes réflexions, à améliorer mes compétences en rédaction et à soumettre un travail dont je suis fière.

Merci à Christiane Lahaie qui a vu naître mon projet de roman dans le cadre de son séminaire de création, qui a été ma première lectrice et qui a évalué le résultat soumis dans ce présent mémoire. Ses judicieux commentaires et conseils m'ont permis, et me permettront encore, d'améliorer mon écriture.

Mes salutations les plus cordiales à Nicole Côté qui, en tant qu'évaluatrice, a jeté un sage regard sur mes écrits et dont les annotations pertinentes ont permis les derniers peaufinages de mon texte. Merci.

Je désire aussi souligner le soutien indéfectible de mes parents qui se sont toujours employés à chasser mes doutes. Dans les moments de découragement, leurs bons mots m'ont aidée à persévérer. Merci de croire en moi. Il en va de même pour Dominic Desmarais. Merci pour ta patience et ta compréhension.

Je n'oublie pas mes collègues de maîtrise qui ont aussi su être de soutenant-e-s et significatives lectrices, significatifs lecteurs, lors de nos ateliers d'écriture desquels je préserverai toujours de joyeux souvenirs : Marianne L'Espérance, Jason Roy, Alexandre Demers, Ariane Régnier, Billie-Anne Leduc, Camille Néron, Guillaume Madore, Laurence Beaudoin ainsi que tous ceux qui nous ont fait le plaisir de se joindre à nous plus ponctuellement et qui sauront se reconnaître.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|------------|
| INTRODUCTION..... | 1 |
| HYPOTHÈSE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE | 3 |
| ŒUVRE À L'ÉTUDE | 3 |
| ÉTAT DE LA QUESTION | 5 |
| CADRE THÉORIQUE | 10 |
| MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE | 17 |
| PREMIÈRE PARTIE: PROCESSUS DE DÉSUBJECTIVATION SUBIS PAR LES PERSONNAGES FÉMININS DANS <i>À CIEL OUVERT</i> DE NELLY ARCAN | 19 |
| LANGAGE ET CONSCIENCE | 19 |
| RECONNAISSANCE ET INTERSUBJECTIVITÉ..... | 24 |
| AGENTIVITÉ SOCIALE ET SPATIALE | 39 |
| DEUXIÈME PARTIE: <i>DES CAILLOUX PLEIN LA TÊTE</i> | 48 |
| RÉSUMÉ DE L'INTRIGUE..... | 48 |
| CHAPITRE 1: CE QUI DEVIENT VISIBLE | 49 |
| CHAPITRE 2 : UN VAIN PARACHUTE | 54 |
| CHAPITRE 3 : À BOIRE ET AUTRES NIAISERIES..... | 55 |
| CHAPITRE 4 : LE LANGAGE DES PLANTES..... | 56 |
| CHAPITRE 5 : UN CAILLOU DE TROP | 61 |
| CHAPITRE 6 : MOITEURS..... | 67 |
| CHAPITRE 7 : ÊTRE AU MONDE | 72 |
| CHAPITRE 8 : BRÛLER LES JOURS..... | 73 |
| CHAPITRE 9 : LE VIREVOLTANT | 73 |
| CHAPITRE 10 : UN PRÉSENT | 83 |
| CHAPITRE 11 : LE SILENCE RELATIF DE MIRANDA | 83 |
| CHAPITRE 12 : MOINS BRISÉE | 84 |
| CHAPITRE 13 : SANS RECULER | 94 |
| CHAPITRE 14 : LES SOMMETS | 94 |
| CHAPITRE 15 : LE FARDEAU DES AUTRES..... | 95 |
| CHAPITRE 16 : LA RELIQUE..... | 95 |
| ÉPILOGUE | 102 |
| RETOUR RÉFLEXIF..... | 103 |
| CONCLUSION..... | 111 |
| BIBLIOGRAPHIE | 121 |

INTRODUCTION

Que signifie être « quelqu'un »? Comment le devient-on? D'emblée, il apparaît que « devenir » présuppose un processus, car il ne suffit pas de naître pour se voir conférer le statut de sujet : « L'humanité est donnée à tous comme une virtualité, mais chacun doit se réapproprier cette virtualité » (Lebrun 2011, p. 29). Et si l'accession au statut de sujet est un processus, il existe également des mouvements inverses qui déniaient ce devenir ou ce statut, comme le subissent les membres des groupes opprimés de ce monde. Plusieurs penseuses et penseurs se sont intéressé·e·s à la définition du sujet, sa constitution et sa construction. Il en ressort que le statut de sujet se construit à travers des systèmes et des interactions sociales puisque l'humain évolue en société. Devenir « quelqu'un » sous-entend devenir « quelqu'un aux yeux de »: le sujet ne peut s'accorder lui-même le statut de sujet, ce statut étant notamment redevable aux rapports intersubjectifs qu'il vit à plusieurs niveaux (Butler 2006a).

Or, comme Simone de Beauvoir l'a montré dans *Le deuxième sexe*, l'idée même du sujet s'est historiquement élaborée sur la masculinité, ce qui crée une inégalité entre les genres. Beauvoir soutient que la femme est l'Autre absolu de l'homme, l'inessentiel, et que les diktats faisant pression sur son genre la situent comme objet, non comme sujet (Gothlin 2001). Il en découle que son corps et son apparence en général sont l'objet de diverses critiques et de divers contrôles. Quant à lui, le genre masculin « fonctionne comme prototype de la personne humaine » (Durand-Lavigne 1999, p. 198), ce qui pose l'homme comme sujet dominant et inaltérable. Ainsi, être identifiée comme femme confère un statut de non-sujet par défaut.

Cette question de la subjectivité féminine inspire de nombreux récits littéraires. En mettant en scène des personnages féminins malmenés, Nelly Arcan est l'une des écrivaines contemporaines exprimant le mieux le sentiment d'injustice d'être née femme. Ses premiers écrits autofictionnels représentent des expériences féminines poignantes, celle d'une travailleuse du sexe (*Putain*, 2001) et celle d'une amoureuse dont l'amour fait toucher à une certaine folie (*Folle*, 2004). À travers ces récits, c'est la condition des femmes qui est abordée, celle d'être constamment assimilées à leur corps. Le roman, l'essai, la chronique et le conte illustré succèdent à l'autofiction dans le parcours d'Arcan¹, mais ses obsessions, tournant autour de la société patriarcale, restent les mêmes : la tyrannie de la beauté, la (cyber)pornographie, la prostitution, le phallocentrisme, la rivalité féminine, les diktats de genre, les relations homme-femme, etc. Son roman *À ciel ouvert* (2007), qui retiendra mon attention ici, ne fait pas exception.

Combinant mes questionnements sur la constitution du sujet et mon intérêt pour Arcan, je m'intéresse à la manière dont Nelly Arcan dépeint les sujets féminins dans son roman *À ciel ouvert*, plus précisément à ce qui contribue à leur déchirement, à la négation de leur subjectivité. Ma recherche portera donc sur les processus de désubjectivation affectant les personnages féminins dans *À ciel ouvert* et s'articulera autour des questions suivantes : de quelles manières la subjectivité des personnages féminins est-elle attaquée? Quels procédés formels et narratifs permettent d'en rendre compte? Quant à ma création, elle s'applique à trouver des procédés ayant l'effet inverse de signifier une repossession de subjectivité par la protagoniste et est guidée par la question suivante : de quelles manières un sujet peut-il se reconstruire et comment représenter cette reconstruction par l'écriture d'une fiction romanesque?

¹ Pour l'œuvre complète de Nelly Arcan, se référer à la bibliographie de l'ouvrage *Nelly Arcan, Trajectoires fulgurantes* (2017).

Hypothèse et objectifs de recherche

L'objectif de ce mémoire est double. Dans sa partie analytique et critique, il vise à étudier les rapports intersubjectifs figurés dans le roman *À ciel ouvert* et les mouvements de désubjectivation que ces rapports entraînent. L'hypothèse à la base de ma recherche est que la femme fictive arcanienne, telle que dessinée dans le roman, est victime de rapports sociaux et de modèles de pensées qui, produits par ces rapports, affectent sa subjectivité. L'analyse vise également à identifier les procédés littéraires qui permettent de marquer formellement cette désubjectivation et de la signifier.

Dans sa partie créative, le roman *Des cailloux plein la tête* cherche à représenter les mouvements de désubjectivation, puis surtout, de resubjectivation d'un personnage fictif – posé comme central – en tant qu'ils sont en grande partie redevables aux rapports avec autrui, selon que les acteurs en relation avec le personnage lui reconnaissent ou non une subjectivité. Cette illustration passe par la figuration d'un personnage féminin, prénommé Alexe, qui s'éveille devant sa propre déchéance. L'origine de cette déchéance remonte à l'enfance, alors qu'Alexe est entourée de parents réticents à lui accorder une identité subjective, notamment en regard de son identité sexuelle. Le constat la mène à vouloir se reconstruire; elle sera soutenue en cela par d'autres personnages adjuvants lui reconnaissant du pouvoir. Il s'agissait donc de créer une trame narrative figurant un processus de subjectivation grâce aux procédés littéraires pertinents détaillés plus bas.

Œuvre à l'étude

Pour l'étude qui cherche à analyser les processus de désubjectivation, j'ai choisi le roman *À ciel ouvert*, publié en 2007. L'œuvre raconte quelques mois dans la vie de Rose, une styliste, de Julie, une documentariste et de Charles, un photographe de mode. À force de se croiser au cœur

du Plateau-Mont-Royal et dans l'immeuble qu'ils habitent tous, ces jeunes professionnels se retrouvent pris dans un triangle amoureux. La rencontre de Julie provoque la rupture de Charles et de Rose qui formaient un couple depuis cinq ans. Rose se trouve dévastée par l'abandon de Charles, qui la laisse pour Julie, et se réfugie dans les bras de son chirurgien esthétique, Marc. Alors que la relation de Charles et de Julie se développe, Julie se rend compte que son amoureux a une déviance sexuelle produite par un traumatisme d'enfance : son père, schizophrène, l'enfermait de longues heures dans le frigidaire de la boucherie parmi les carcasses d'animaux débitées. Il en résulte que Charles est stimulé sexuellement par la chair abîmée, tuméfiée, parsemée d'ecchymoses ainsi que par les images de corps morcelées. Rose, obsédée par la chirurgie plastique, ruse pour le reconquérir et triompher de Julie, tout autant retravaillée par la chirurgie. Au moment du tournage d'un documentaire mené par Julie au sujet de Charles et de Rose – qu'elle veut titrer *Burqa de chair* –, Rose se donne en spectacle pour montrer sa vaginoplastie à tout le monde sur le plateau de tournage, geste ultime visant à reconquérir le désir de Charles et à détrôner Julie. Toutefois, à la vue du sexe de Rose, Charles, déjà dévoré par la même folie que son père, se laisse tomber du toit de l'immeuble et s'écrase au sol.

Cette publication de Nelly Arcan marque une rupture avec ses écrits précédents : c'est avec cette œuvre qu'elle passe de l'autofiction au roman. Puisque ma création littéraire adopte ce genre, il me paraît cohérent d'étudier un de ses romans au lieu d'une de ses autofictions. De plus, la majorité des études portant sur l'œuvre d'Arcan s'attache à ses œuvres autofictionnelles. Je désire analyser un texte qui a été moins abondamment étudié, ce qui me laisse davantage de latitude et de liberté pour élaborer ma propre lecture.

La singularité de ce roman réside notamment dans l'utilisation d'une narration à la 3^e personne, laquelle se différencie par une scission narrative en deux focalisations distinctes,

l'une exploitant le point de vue de Julie et l'autre, celui de Rose. Cette forme, qui donne à voir deux psychés féminines, met en relief la rivalité des deux personnages dans leur désir de posséder – ou d'être possédées par – le même homme. Les relations triangulaires qui en découlent sont particulièrement intéressantes à analyser. L'intérêt du roman se trouve également dans la différence des postures adoptées par les personnages focalisés : « Julie pense sa propre aliénation alors que Rose s'y engloutit, va ultimement en toucher le fond par la vaginoplastie. Julie voit et Rose montre » (Abdelmoumen 2007, p. 34). En mettant en scène des figures de femmes en opposition, désirant le même homme et désirées par ce dernier, ce roman est plus à même de révéler les jeux de subjectivation et de désobjectivation entraînés par les rapports intersubjectifs.

De plus, bien que les procédés littéraires utilisés diffèrent des autres œuvres arcaniennes, celle-ci exploite les thèmes coutumiers d'Arcan, qui tournent autour de la situation des femmes dans une société patriarcale et de leur difficulté à accéder au statut de sujet entier.

État de la question

L'œuvre de Nelly Arcan est abondamment étudiée. Sans surprise, mes recherches m'ont permis de constater qu'elle est surtout lue depuis une perspective féministe. De manière générale, les chercheuses, chercheurs, et critiques se penchent justement sur la subjectivité des personnages féminins que l'écrivaine met en scène, cherchant à établir leur statut de sujet ou d'objet. Selon certain-e-s, cette subjectivité leur fait défaut, les laissant objets, selon d'autres, elle paraît vacillante. Mais aucune analyse ne semble conclure à leur subjectivité pleine et entière.

En ce qui a trait au roman qui nous intéresse, *À ciel ouvert*, les critiques accordent majoritairement un statut d'objet aux protagonistes. Dans son mémoire de maîtrise *Corps, identité et féminité chez Nelly Arcan et Marie-Sissi Labrèche*, Marie-Claude Dugas soutient que,

malgré les tentatives des protagonistes pour s'approprier une part de subjectivité, leur projet échoue. Pour Rose et Julie, la chirurgie esthétique serait un moyen d'accéder à l'autonomie. Elles se définissent par leur pouvoir de séduction, mais leur « corps désubjectivé tient [...] lieu d'objet à reconstruire en fonction des attentes sociales » (Dugas 2010, p. 27). Ainsi, leur corps fait obstacle à une possible agentivité. Les récits représentent « un paradoxe entre l'état subjectal et objectal des personnages féminins » (Dugas 2010, p. 21), qui posent des actions réfléchies par rapport à leur corps, mais dans le but de satisfaire des exigences extérieures, comme une « servitude volontaire » (Dugas 2010, p. 36). Le motif des « femmes-vulves » mis de l'avant par Arcan, ces femmes « entièrement recouvertes de leur propre sexe, [qui] disparaissent derrière » (Arcan 2007, p. 90), représente cet assujettissement. Ces dernières sont prises dans une fétichisation (accentuée par la synecdoque) qui nécessite le regard de l'autre, « celui de l'homme qu'elles ont intériorisé » (Dugas 2010, p. 47). Le narrateur hétérodiégétique soulignerait, selon Dugas, le discours hétéronormatif internalisé, car les deux femmes s'évaluent à travers le même regard. Ce dernier, incarné par Charles, voit les femmes morcelées, ce qui accentue leur objectivation (Dugas 2010, p. 48). Le regard des femmes, qui se comparent entre elles, et celui de l'homme, qui les sélectionne, sont complices. Cette complicité empêche les personnages féminins d'être agents et rappelle que la misogynie n'est pas qu'affaire d'hommes. Autre aspect, dans le roman, le dégoût de la filiation maternelle est implicite et s'explique par « la fonction de servitude [qui] a été léguée [à Rose] par [sa] mère » (Dugas 2010, p. 15). Dugas y relève quand même « la difficulté à se dégager du modèle maternel » (Dugas 2010, p. 15). Le rejet de la maternité est aussi une manière de rompre avec cette dépendance qui est transmise de mères en filles. Par rapport à la filiation, « faire le récit de l'ascendance des narratrices permet le double objectif de détachement et d'acceptation des origines » (Dugas 2010, p. 99). Marie-Claude Dugas démontre que le milieu culturel et familial qui dispense les regards défailants, regards que les

protagonistes ont intégrés, entrave leur marche vers l'agentivité et l'autonomie, et ce, malgré leur tentative de prise de possession de soi. Aussi, l'intertextualité, tant la référence à Abraham et à sa servante que celle subvertissant le conte *La Belle au bois dormant*, construit une généalogie au féminin, mais qui dénonce l'autorité du père, et par extension celle des hommes en général. Cette autorité serait une tradition de si longue date qu'elle est présentée comme une fatalité immuable. C'est la vision du monde écrite par Arcan qui permet une remise en cause de la doxa, et non pas les personnages qui l'effectueraient consciemment.

Louise Krauth rejoint les arguments de Dugas, tout en décelant en plus une teneur métaphysique dans les rapports amoureux, une force externe qui échappe au contrôle de la volonté individuelle. Lorsque les corps se parlent, ils utilisent le langage « de l'univers, celui de la "matière froide" qui existe hors de toute subjectivité et renvoie à un déchirement perpétuel de l'être » (Krauth 2011, p. 51). La thématique sexuelle s'avère être « un médium grâce auquel l'intrigue est susceptible de prendre une coloration métaphysique » (Krauth 2011, p. 12), car il existe « une forme de désir qui serait la langue du corps et qui exprimerait, selon une métaphysique cruelle, une attirance existentielle et fatale entre les êtres » (Krauth 2011, p. 101). Krauth ajoute que la séduction féminine est empreinte de masochisme et qu'Arcan représente des femmes qui participent activement à leur condition. C'est à travers « une quête de vérité qui ne s'attache qu'au corps » (Krauth 2011, p. 102), sur « un sujet qui *est* corps » (Krauth 2011, p. 102) qu'Arcan représenterait une culture ayant besoin de redéfinir les identités sexuées et les rôles.

Dans son article « Derrière le masque : La disparition du désir féminin dans l'œuvre de Nelly Arcan », Joëlle Papillon analyse la passivité des personnages arcaniens en ce qui a trait au désir. Chez l'écrivaine, les femmes se posent généralement en objets de désir, non en sujets désirants, donc « dans une posture de non-pouvoir » (Papillon 2013, p. 145). Les femmes sacrifient leur individualité en se soumettant à la chirurgie esthétique pour se démarquer, mais ont

« pour résultat paradoxal l'invisibilité — puisque la personne se distingue de moins en moins du groupe » (Papillon 2013, p. 148), prenant place dans la sérialité, comme l'exprime aussi Martine Delvaux (Delvaux 2005). Cette attitude se solde par une rivalité entre femmes, très présente dans *À ciel ouvert*, où les femmes se battent pour « régner sur le désir des hommes » (Papillon 2013, p. 148) et où la solution pour y arriver est de modifier toujours plus leur corps, jusqu'à arborer une « burqa de chair »². Le désir de l'homme et de la femme rateraient leur cible chez Arcan : la femme feint de jouir, car elle désire être désirée, être reconnue dans son statut d'objet désirable, ce que la culture lui inculque, et ainsi affirmer une certaine domination, tandis que l'homme jouit de ce corps vidé de son identité pour confirmer sa puissance, sans arriver à « distinguer une femme individuelle pour l'élire objet de son désir » (Papillon 2013, p. 155).

Dans l'article « *À ciel ouvert* de Nelly Arcan : petit traité de l'économie des relations interpersonnelles intersexuelles blanches », Nicole Côté soutient également que les personnages arcaniens sont réifiés, en ajoutant qu'ils subissent « une réification supplémentaire [parce que] Charles consomme non seulement des parties sexuelles sur le Web, mais des parties de corps *féminisés* par leur victimisation, par la violence qui leur est faite, les hématomes, les blessures béantes ou les ecchymoses les marquant d'un abaissement » (Côté 2017, p. 150). Elle remarque également, comme l'annonce le titre de son article, que le point de vue d'Arcan (*standpoint*) tient de la blanchitude naturalisée et de l'hétéronormativité, car l'écrivaine représente uniquement la race blanche et la pose comme non-race en raison de son statut hégémonique. Arcan dépeindrait exclusivement « la réification accélérée du corps des Occidentales blanches » (Côté 2015, p. 158) qui influence leurs relations hétérosexuelles. Ainsi, la romancière ne tiendrait donc pas compte

² Nelly Arcan fait porter cette expression par Julie dans *À ciel ouvert*. L'expression désigne le résultat de l'obsession de la beauté sur les femmes : « L'acharnement esthétique, soutenait Julie, recouvrait le corps d'un voile de contraintes tissé par des dépenses extraordinaires d'argent et de temps, d'espairs et de désillusions toujours surmontés par de nouveaux produits, de nouvelles techniques, retouches, interventions, qui se déposaient sur le corps en couches superposées, jusqu'à l'occulter » (ACO, p. 89-92).

des enjeux intersectionnels. Arcan représenterait dans son roman ce qu'elle connaît de près, ce qui explique en partie qu'elle n'ait pas problématisé et représenté des personnages racisés autrement que par des catégories génériques et qu'en toile de fond. Rose et Julie, altérisées par l'homme possédant un statut hégémonique, vivent une double minorisation : elles sont catégorisées comme femme et sont encore hantées par leur passé de francophones colonisées dans un continent anglo-américain. De plus, Côté relève dans le roman la grande présence du schéma de la verticalité versus l'horizontalité, associées respectivement au masculin et au féminin, schéma qui structure les rapports entre les personnes. Selon l'auteure, la chute du personnage masculin à la toute fin du récit symboliserait la chute du masculin. Cela servirait de contrepartie à la chute des femmes. Autre considération intéressante pour notre analyse, plus particulièrement pour le concept de nomination définit ci-bas dans le cadre théorique, Côté remarque que « le masculin s'inscrit dans le nom de la protagoniste, Julie O'Brien » (Côté, p. 145) en ce qu'il signifie la possession du père, « O'Brien » signifiant « of Brien » ou « fille de Brien ». Ainsi, c'est comme si « la fille, dans sa vie sociale [...], ne pouvait se dégager de la gangue du père » (Côté 2015, p. 145).

Dans l'article « Écriture et nudité. Les femmes de Nelly Arcan et de Vanessa Beecroft », Martine Delvaux s'intéresse à l'image de la femme dans *Folle*, *À ciel ouvert* et *Burqa de chair*. Elle conclut qu'Arcan, en faisant chuter la femme, déclenche la chute de son image. Toutefois, en considérant que la femme est image, l'effacement de son image se solde par l'effacement de la femme elle-même : « si on croit à l'image de la femme, on éloigne, encore, la femme [;] si on discute de l'image, on tait encore la femme [et] alors, la femme n'est nulle part, ni chair, ni peau, ni image » (Delvaux 2013, p. 91). Ce qui est le constat le plus radical par rapport à la négation de la femme.

Quant à elle, Claudia Labrosse est plutôt d'avis que le statut identitaire des protagonistes dans *À ciel ouvert* est ambivalent. Dans son article « L'impératif de beauté du corps féminin : la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan », Labrosse soutient que si Arcan tient « un discours féministe [...] dénonçant les stéréotypes qui encouragent la survivance de la femme patriarcale (la femme-objet), [elle] les reconduit simultanément en faisant évoluer des narratrices et des personnages avides de se conformer aux normes extérieures » (Labrosse 2010, p. 26). Pour Labrosse, les personnages féminins d'Arcan regagnent toutefois une part de subjectivité en dénonçant « la tyrannie de l'image » (Labrosse 2010, p. 26).

Au vu de l'état de la question, le rapport à l'apparence, au corps et à la sexualité sont les éléments primordiaux qui font achopper la subjectivité des protagonistes dans *À ciel ouvert*.

Cadre théorique

Puisqu'il est question de rendre compte des processus qui nient le sujet féminin dans le roman d'Arcan, il est à propos de cerner d'abord ce qui constitue un sujet. À l'aide de concepts définis, il m'est possible d'analyser ce qui attaque le sujet dans ses conditions d'existence. Les lectures philosophiques, politiques et anthropologiques que j'ai effectuées m'ont aidée à dégager quelques notions communes ou complémentaires dans la pensée de plusieurs théoriciens à propos de la subjectivation. Je retiendrai les concepts opératoires suivants : le langage, la conscience, le corps, l'agentivité, la reconnaissance, l'intersubjectivité et l'assujettissement.

Le sujet naît par le langage, « il ne préexiste pas à l'acte d'énonciation [:] il devient et advient en parlant et en écrivant » (Laplantine 2008, p. 26). Il doit donc être capable de prendre la parole, d'énoncer un discours. En ce sens, se raconter soi-même est un acte performatif à travers lequel le sujet s'approprie une subjectivité (Butler 2007). C'est aussi à travers les mots qu'il construit du sens avec la réalité qui l'entoure et qu'il interprète. Toutefois, le langage doit aussi

être pris au sens large. Le discours n'est pas limité à la parole audible. Il peut s'exprimer sous plusieurs formes : l'écriture, la musique, les arts visuels, le langage des signes, etc.

Le langage donne accès à une autre dimension intrinsèque au sujet, la conscience; « c'est l'élaboration par le langage qui amène la prise de conscience » (Chauchat et Durand-Delvigne 1999, p. 19). Plus encore, pour être sujet, il faut également non seulement être doté de conscience, mais s'éprouver soi-même comme objet de pensée, c'est-à-dire développer « une conscience de soi dans l'introspection » (Calame 2008, p. 22). L'autoréflexivité, l'analyse de soi, l'observation de soi-même, en somme faire l'expérience de soi-même, constitue « l'histoire de la subjectivité » (Foucault 2001, p. 1452). En ce sens, la conscience permet de retracer l'évolution subjective du sujet : c'est elle qui oriente d'abord les pensées, puis les actions du sujet dans le monde (Le Breton 2008, p. 64).

Le corps du sujet est indissociable de sa psyché. Il est le véhicule avec lequel il entre dans le monde et le saisit. Aussi, le « processus de subjectivation [...] se forme dans la matérialité des échanges tactiles, gustatifs, olfactifs, visuels et sonores » (Laplangine 2008, p. 56). La manière dont un sujet traite son corps, le façonne, le vêt, l'expose, etc. est représentative de sa condition de sujet puisque « le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité » (Beauvoir 1976, p. 13). Par conséquent, la sexualité est aussi un lieu important où le sujet s'exprime et interagit. Elle serait même « devenue, dans nos cultures chrétiennes, le sismographe de notre subjectivité » (Foucault 2001 p. 991). Par le biais du corps, la sexualité est un lieu d'expression du pouvoir. Comme le soutient Foucault, « rien n'est plus matériel, rien n'est plus physique, plus corporel que l'exercice du pouvoir » (Foucault 2001, p. 1624). Cela explique que les lois aient toujours visé à contrôler le corps. À propos de la sexualité, il est intéressant de noter que traditionnellement (Beauvoir 1976), et encore de nos jours (Lang 2011), le pouvoir est associé au

masculin, l'homme étant le sujet désirant qui prend, et la femme, l'objet désiré qui est pris (Boisclair et Dussault-Frenette 2013).

Le corps et l'esprit du sujet lui permettent de se constituer comme un agent actif dans l'espace social. L'agentivité est un concept associé au statut de sujet. Être agent implique d'avoir la capacité de faire des choix et d'agir de manière autonome en fonction de son propre bien-être. Cette définition présuppose que « l'agentivité prend toujours place à l'intérieur de rapports de pouvoir » (Lord 2009, p. 20) auquel le sujet réagit. Ces choix doivent pouvoir générer des changements, dont le sujet prend la responsabilité, à trois niveaux : la conscience individuelle, la vie personnelle et la société (Lord 2009). La résistance du sujet face aux contraintes qui lui sont imposées par un pouvoir qui lui paraît inéquitable peut se manifester dans sa capacité d'agir tout comme dans son discours (Lord 2009).

L'agentivité s'applique également à la sexualité. Ici, il s'agit d'être conscient de son désir et de l'exprimer à travers une sexualité positive, dans le sens où elle permet la prise d'initiatives, la confiance, la liberté, l'intégrité et le contrôle de son propre corps. Cela implique que la pratique de la sexualité soit vécue sans honte et qu'elle fasse éprouver « une sensation de pouvoir » (Lang 2011, p. 191).

En outre, la possibilité d'occuper un espace et de circuler librement d'un lieu à l'autre est également signe d'agentivité. En effet, les jeux de pouvoir se voient et s'expriment territorialement, le patriarcat étant considéré comme un système où le pouvoir s'exprime spatialement. La proportion de l'espace occupé par la femme, où elle exerce un pouvoir, par opposition à celui occupé par l'homme, où il est dominant, ainsi que la valeur symbolique des lieux permettent de consolider, de matérialiser, le pouvoir de ce dernier (Delphy 2008 dans Handcock 2014). Le patriarcat instaure une logique genrée de séparation de l'espace, comme l'explique également Alexendra Ganser : « [...] the mythology of mobility has been marked by a

distinct genderedness, build on the ideological division of spheres into the private, domestic, and feminine; and the public, outward-bound, and masculine » (Ganser 2009, p. 17). Dans cette séparation des espaces, la mobilité et l'action, signes d'agentivité, sont associées à l'homme circulant en société, tandis que l'objet, fixe et passif, est associé à la femme traditionnelle confinée au foyer (Trinh Minh-Han dans Ganser 2009, p. 70). Il apparaît que l'occupation de l'espace et la mobilité est politique; il est donc possible de résister à l'oppression ou de la renverser « en refusant les assignations, en transgressant les limites spatiales normatives. » (Handcock 2014, p. 2). L'appropriation d'un lieu ou d'un territoire par le sujet, sa possession, est également signe d'autorité, de pouvoir et de sécurité : « la restriction comme l'extension du territoire témoigne de l'état des transactions entre congénères et d'une hiérarchie [;] un individu possédant un statut élevé a droit à un territoire plus important [;] le statut social permet la protection d'un espace » (Noble et Argoud 2016, p. 7). La possession matérielle ou l'appropriation symbolique d'un lieu donne un indice sur l'autonomie du sujet et sur son statut : propriétaire/sujet autonome et agentif versus non-propriétaire/objet hétéronome (Boisclair 2009a).

La reconnaissance est un autre élément inhérent à la constitution du sujet. Cette dernière passe par le langage qui permet de faire naître un sujet en le nommant ou en l'interpellant : « l'acte de nomination est le début de toute identité », c'est ainsi que le sujet reconnaît « sa filiation, c'est-à-dire, sa place dans une lignée » (Chauchat et Durand-Delvigne 1999, p. 62) et qu'il est reconnu par cette dernière comme lui appartenant. Ce principe fonctionne pour un sujet autant que pour un groupe de sujets. Recevoir un nom ou se le donner a une incidence sur le statut du sujet, car « être nommé par un groupe dominant indique une position d'infériorité et de soumission [tandis que] se nommer représente au contraire, pour un groupe dominé, une démarche pour affirmer son identité » (Chauchat 1999, p. 65). Quant à l'interpellation, il s'agit là

d'un concept initialement mis de l'avant par Althusser et qui rejoint la productivité discursive de Foucault. Quand le sujet répond lorsqu'il est interpellé, il confirme son existence et son identité (Le Blanc 2004, p. 49). Si elle peut subjectiver, l'interpellation possède aussi un potentiel désobjectivant³, car elle peut faire basculer le sujet du côté de l'abjection en lui attribuant une nomination injurieuse (Butler 2004, p. 25). Cependant, comme Judith Butler le soutient, la réappropriation de l'injure par le sujet ainsi que sa protestation peut renverser le pouvoir. En ce sens, l'insulte peut devenir un outil d'affirmation de soi qui permet « d'exister socialement » (Butler 2004, p. 22).

Selon Honneth, étant « fondamentalement relationnelle », la « reconnaissance absolue ou en soi » n'existe pas : « c'est [...] la possibilité même d'un rapport positif à soi que les différentes formes de reconnaissances mettent à chaque fois en jeu » (Guéguen et Malochet 2014, p. 47). En ce sens, le philosophe définit trois sphères dans lesquelles le sujet s'affirme et où se joue ce qu'il appelle la lutte pour la reconnaissance. Il s'agit de l'amour, nécessaire « pour assumer les autres formes d'interaction sociale » (Guéguen et Malochet 2014, p. 50); la solidarité sociale, qui concerne l'occupation sociale ou professionnelle et qui permet « la reconnaissance de l'utilité et de la valeur de [l']activité [du sujet] » (Guéguen et Malochet 2014, p. 50); et le droit, qui « obéit [...] à une exigence d'indifférenciation » en référence « aux qualités universelles des êtres humains » (Guéguen et Malochet 2014, p. 52). Dans leur production positive, ces sphères façonnent respectivement la confiance en soi, l'estime de soi et le respect de soi. Dans leur pendant négatif, elles peuvent produire, par le mépris et la violence, une « mort psychique » (Guéguen et Malochet 2014, p. 50), par la dépréciation, l'humiliation, et par l'exclusion ou la privation de droits, la « mort sociale » (Guéguen et Malochet 2014, p. 52). Dans chacune de ces

³ Ce qui vaut aussi pour tous les concepts présentés ici, dans leur pendant négatif.

sphères, le sujet répond à des attentes et à des contraintes normatives afin d'être reconnu. Ceci rejoint le concept d'assujettissement, sur lequel je reviendrai.

Avec la notion de reconnaissance vient celle de la réciprocité qui est souhaitée dans les interactions sociales. En effet, si être sujet, c'est faire l'objet de reconnaissance, c'est aussi être capable, à son tour, de reconnaître l'autre comme sujet : de « [voir] un Sujet en tout autre être humain, doté comme lui de la capacité de s'engager dans un processus d'individuation » (Calame 2008, p. 39). Notre quête de reconnaissance par autrui, outre celle de l'authenticité dans les rapports, est en fait une quête de pouvoir. Il reste impossible d'accéder au pouvoir tant que nos actions et notre individualité ne sont pas reconnues par une ou d'autres personnes. Selon Hegel, ces Autres nous offrent la confirmation objective de notre prétention à être sujets (Hegel dans Valverde 1989, p. 43).

Corollaire aux jeux interactionnels, l'intersubjectivité est aussi un paramètre nécessaire à la subjectivation, car « il n'y a pas d'altérité (ni de sujet) sans intersubjectivité » (Jean-Louis 2008, p. 15). En effet, les mécanismes identitaires en société sous-tendent des mécanismes d'identification aux semblables. L'altérité de ces êtres auxquels le sujet s'identifie est définie par la prise de l'autre comme alter ego, lequel maintient toutefois sa spécificité (Baraquin 2000, p. 14). Cette identification englobe celle des genres et des identités sexuelles, dont la « bicatégorisation s'aliment[e] d'informations culturelles prescriptives et normatives », car « l'appartenance sexuelle est souvent donnée comme première et centrale dans l'organisation identitaire du sujet » (Durand-Lavigne 1999, p. 192). Cette catégorisation influence « la perception et l'évaluation de soi et d'autrui » et fonde « une identité matricielle, obérée par le diktat du genre » (Durand-Lavigne 1999, p. 192-194). J'ai évoqué plus haut que le genre attribué aux femmes, le féminin, les défavorise et les situe en inférieures. Lorsqu'elles tentent de se poser comme sujets, les femmes n'ont alors d'autres choix que d'avoir « recur[s] à des modèles

masculins » (Chauchat et Bordier 1999, p. 237). Ces modèles dominants sont tellement intériorisés que pour devenir sujets, les femmes sont amenées à les performer. Les processus de construction identitaires impliquent aussi une différenciation aux « autres », ceux qui ne sont pas « les semblables ». Cela fait en sorte que, pour le sujet, il y a toujours un *moi* et un *autre*, un *nous* et un *eux* (Dupont 1999, p. 26). Ces deux instances nécessaires, le Soi et le Non-Soi, font partie d'un même système : le sujet n'ayant pas de Non-Soi éprouve des difficultés identitaires (Durand-Lavigne 1999, p. 167). Comme l'explique aussi Butler :

L'identité à soi, la reconnaissance totale de soi par soi s'avèrent ainsi impossibles tant nos vies sont toujours à situer dans le récit des autres. Il n'y a pas de récit de soi sans récit de soi par les autres. Tout est récit, ce qui suppose toujours immédiatement un "tu" pour le "je" (Butler 2006a, p. 17).

Il apparaît alors que le sujet est insuffisant seul, car il doit pouvoir se situer par rapport aux autres. Le partage subjectif entre les sujets crée leurs relations et suppose que le sujet n'est pas fixe, qu'il est évolutif selon les « tu » qu'il rencontre et auxquels il s'ajuste. Les interactions qui naissent entre les sujets organisent la distribution du pouvoir, notamment par rapport à l'assignation et à la nomination.

Paradoxalement, le sujet se forme à travers l'assujettissement autant qu'en exerçant un pouvoir sur sa propre vie. En effet, puisque la subjectivation s'effectue à travers l'interaction en société, elle sous-tend que le sujet soit assujetti à certains pouvoirs. C'est en regard des normes établies que le sujet peut, d'une part, obtenir la reconnaissance de ses pairs et, d'autre part, se distinguer. C'est bien ce qu'exprime Le Breton : « L'intériorisation d'une trame de raisonnement et de comportements n'est nullement un obstacle à la différenciation des individus qui brodent chacun leur motif singulier sur la toile » (Le Breton 2008, p. 34). Le sujet doit avoir la possibilité de créer un écart par rapport à la norme, ce qui lui fait d'ailleurs exercer son agentivité (Butler 2006b, p. 271). Toutefois, pour être reçu dans la communauté, trop se distancer de la norme

comporte des risques : vivre hors de celle-ci peut avoir un effet désubjectivant. La déviance génère « un étiquetage qui produit l'efficacité symbolique d'imposer une identité négative » (Le Breton, p. 81). Or, c'est risqué pour le sujet, qui pourrait se voir imposer un statut et ainsi perdre de son autonomie ou « se voir condamné à un rôle dont il n'est pas maître, par le bas à travers l'humiliation, l'avilissement, le dénigrement, la stigmatisation [...] » (Le Breton 2008, p. 56).

Méthodologie de recherche

Deux grandes parties découpent ce présent mémoire et me permettent de poursuivre mes objectifs de recherche. La première détaille une analyse littéraire d'*À ciel ouvert* qui porte sur les processus de désubjection affectant les personnages féminins dans le roman. La deuxième présente ma création littéraire, un roman intitulé *Des cailloux plein la tête*. Un chapitre réflexif suit ces deux grandes parties, établissant des liens entre l'analyse et la création.

En ce qui a trait au volet analyse, j'examine la trame narrative d'*À ciel ouvert* ainsi que les procédés littéraires exploités dans le roman à l'aune des concepts opératoires détaillés dans le cadre théorique, c'est-à-dire, dans l'ordre, le langage, la conscience, la reconnaissance, l'intersubjectivité et l'agentivité. Ces concepts organisent le chapitre et permettent l'examen des rapports intersubjectifs affectant les personnages féminins d'Arcan. Bien qu'il soit un des lieux privilégiés de subjectivation, comme je l'ai découvert dans mes recherches, j'écarte le rapport au corps, y compris la sexualité, de mon analyse, ces enjeux ayant déjà été approfondis dans les études consultées. Les procédés énonciatifs suivants me paraissent pertinents pour parfaire mon analyse d'*À ciel ouvert*: le type de narration et sa double focalisation, les discours rapportés, la modélisation de ces discours par le narrateur, les topos, le champ lexical servant à nommer et à décrire les protagonistes et les figures de style.

En ce qui a trait au volet création, les thématiques exploitées dans l'œuvre d'Arcan m'ont inspirée dans la composition de mon roman. À travers l'écriture, en continuité avec mon analyse d'*À ciel ouvert*, je me suis intéressée à la manière dont je pouvais représenter le processus inverse de la désubjectivation pressentie dans *À ciel ouvert*, c'est-à-dire celui de la resubjectivation d'un personnage féminin dont la conscience – et la cohérence – subjective, au départ dévitalisée, s'attachera à se reconstruire. Par l'écriture, je souhaite illustrer diverses entraves rencontrées lorsqu'on est femme et que l'on se veut sujet entier et, surtout, un mouvement d'accession à la subjectivité. C'est ce qui a guidé ma trame narrative ainsi que mes choix esthétiques. Ma création littéraire adopte la forme romanesque. Comme il m'est impossible de présenter le roman dans sa totalité – car l'histoire demande à être déployée sur plus d'une centaine de pages –, certains chapitres, jugés plus représentatifs de l'œuvre, sont présentés dans leur intégralité, tandis que les autres sont résumés.

PREMIÈRE PARTIE:

PROCESSUS DE DÉSUBJECTIVATION SUBIS PAR LES PERSONNAGES FÉMININS

DANS *À CIEL OUVERT* DE NELLY ARCAN

Dans cette première partie de mémoire, je reprends, aux fins d'analyse littéraire, les concepts opératoires identifiés et définis dans le cadre théorique, c'est-à-dire le langage, la conscience, la reconnaissance, l'intersubjectivité, l'agentivité et l'assujettissement. En décortiquant le récit à la lumière de ces concepts, je désire cerner ce qui fait défaut aux personnages, ce qui mine leur subjectivité et ce qui entrave leur accès au statut de sujet entier, entendu qu'il s'agit là de fabrication littéraire.

Langage et conscience

À ciel ouvert recourt à une narration hétérodiégétique, laquelle laisse peu de place à la voix directe des personnages principaux, Rose et Julie. Leurs paroles sont rarement rapportées directement, le narrateur se faisant rapporteur. Les dialogues sont peu présents, l'essentiel du récit étant porté par la voix narrative. Le « je », indicateur important de subjectivité, est donc très peu en usage dans le texte⁴. Malgré tout, la voix des personnages occupe une place considérable par rapport à ce type de narration qui aurait pu avoir l'effet de les taire. En effet, la modélisation que l'instance narrative fait du discours est modérée puisqu'il spécifie fréquemment, pour ainsi dire à chaque page, à l'aide d'incises ou de marqueurs de discours rapporté, qu'il s'agit des pensées ou des paroles rapportées indirectement⁵ : « se disait-elle » (ACO, p. 9), « elle s'interrogeait » (ACO, p. 19), « croyait Rose » (ACO, p. 27), « s'inquiétait-elle » (ACO, p. 40),

⁴ Considérons tout de même le fait que le premier discours rapporté de Julie débute par « je ». J'y reviendrai dans le chapitre concernant l'intersubjectivité.

⁵ Cela vaut également pour les autres personnages comme Charles, son père, la mère de Rose, etc.

« se disait Julie » (ACO, p. 65), « avait pensé Julie » (ACO, p. 85), « avait pensé Rose » (ACO, p. 114), « pensait aussi Julie » (ACO, p. 144), « avait-elle menti » (ACO, p. 174), « selon elle » (ACO, p. 198), « s'imaginait-elle » (ACO, p. 223), « avait-elle pensé » (ACO, p. 239), etc. Le procédé a pour effet de produire une certaine distance, laquelle suggère que l'instance narrative porte peu de jugement sur les protagonistes. Il n'en reste pas moins que la subjectivité des personnages est diminuée par cette médiation. Parler de soi et faire parler de soi ne s'égalent pas, ce dernier mode niant l'agentivité du sujet.

Le discours de Julie, tel qu'il est rapporté par la narration, laisse voir une femme articulée. Son verbe, terme employé dans le roman pour désigner la qualité de sa parole, reflète la richesse de ses réflexions. Ainsi, ses réflexions sur ce qui l'entoure et sa capacité à les livrer sont exprimées comme une force : « Même de dos, on voyait que Julie réfléchissait, qu'elle dialoguait avec le monde devant elle, qu'elle s'entretenait avec ses mots, toujours gracieux, qui étonnaient, ses opinions qui en jetaient, que Charles écoutait, ses convictions élaborées en des tournures qui enveloppaient de lianes ce qu'elle disait » (ACO, p. 44-45). Nous découvrons aussi une Julie lucide qui, à force de scruter le monde et les autres, en développe une fine compréhension. On peut l'exprimer ainsi, Julie *voit* : « Son regard faisait entendre sa pensée, farandole de mots; il récoltait partout des signes là où il se posait, cherchait sur vous de l'information, pour vous lire. » (ACO, p. 45). Et sa lecture s'avère bien souvent juste. À ces égards, une grande disparité dans la maîtrise du discours et la profondeur des réflexions est notable entre les deux protagonistes féminines, car Rose ne possède pas cette loquacité ni cette lucidité. Rose possède « l'intelligence sans le verbe, sans moyen de langage » (ACO, p. 11). Julie, de laquelle on sent une pointe de mesquinerie, la complimente « même pour son silence » (ACO, p. 90) lors d'une conversation. Et, lorsque Rose use des mots, son discours, comme sa pensée, semble limité : « Rose [...] était murée dans son discours où elle ne trouvait pas la porte de sortie. Elle ne pouvait s'arrêter en

même temps qu'elle ne pouvait aller plus loin » (ACO, p. 84). Cela dit, Rose a tout de même la capacité d'élaborer des théories qu'elle communique, mais sans parvenir à convaincre son destinataire. Par exemple, elle explique à Julie que le surnombre des femmes sur la planète par rapport au nombre d'hommes crée une injustice, une rivalité mère des malheurs amoureux vécus par les femmes, obligées de jouer du coude. La perspicacité de Julie débusque les failles de la théorie de Rose sur ce « fléau du manque d'hommes » (ACO, p. 44). Julie, qui adhérait déjà difficilement au discours de Rose, constate donc, en vérifiant les statistiques données en appui par Rose, qu'« elle pouss[ait]e à bout son discours pour alarmer les autres sur son sort » (ACO, p. 153) et que « la vision de Rose était déphasée selon son trauma familial » (ACO, p. 151). Le regard lucide de Julie se pose également sur Charles pour dénicher les raisons de sa folie. En effet, tandis qu'il se confiait à elle sur le traumatisme de son enfance, Julie « avait tiré l'essentiel de sa vie, en sa voyance » et lui « avait expliqué pourquoi il était devenu photographe et pourquoi il ne désirait pas ses modèles » (ACO, p. 61). Les observations de Julie témoignent de sa propension à l'analyse. Rose, quant à elle, exprime davantage un discours par l'entremise de son image corporelle. Elle est le prototype de la femme objectivée. Dans l'économie du roman, Rose et Julie s'apparentent aux deux faces d'une même pièce de monnaie : Julie est davantage à écouter, Rose, à regarder.⁶ Cependant, l'activité cérébrale bouillonnante de Julie n'aboutit pas nécessairement à quelque chose de concret. En effet, elle « [fait] débouler ses idées et sujets d'écriture dont la plupart ne [prennent] jamais forme » (ACO, p. 68). Pour sa part, Rose réussit à aller au bout de ses idées quand elle se fait faire une vaginoplastie pour résoudre son problème : celui d'être une femme perdue parmi des millions. À ses yeux, son opération lui permettrait de se distinguer de la masse écrasante, en particulier aux yeux de Charles, l'objet de son amour.

⁶ Cette constatation s'apparente à celle d'Abdelmoumen : « Julie voit et Rose montre » (Abdelmoumen 2007, p. 34).

La narration porte également le discours – ou le monologue – intérieur des protagonistes. Julie se prend elle-même comme objet de pensée en faisant preuve d'introspection et de mise à distance. Elle pense, par exemple, à sa rechute dans sa dépendance à l'alcool en terme de « mauvaise passe vécue par quelqu'un d'autre, qui lui aurait ensuite été racontée » (ACO, p. 220-221). Tout se passe comme si ses souvenirs « se détachaient d'elle comme des livres de sa vie, qu'elle aurait lus depuis longtemps » (ACO, p. 220-221). Rose partage cette capacité introspective, mais de manière moins marquée. Elle l'utilise, par exemple, suite à sa première rencontre avec Julie afin de réguler son comportement. En effet, elle prend conscience qu'en lui parlant pour la repousser de Charles, elle avait créé le mouvement inverse : « En cas de crainte devant une femme, s'était-elle répété par la suite, rester tranquille. En cas de crainte devant la possibilité qu'un homme sorte de votre vie, ne pas alerter les voisines » (ACO, p. 43). Cependant, les examens de conscience des protagonistes ne semblent pas déboucher sur des actions vectrices de changements positifs. Malgré les constatations de Rose sur sa relation avec Charles, elle est « incapable de s'accommoder de la réalité, de se donner la possibilité d'être heureuse [...] non, il fallait qu'elle laisse l'étau se refermer sur elle, il fallait qu'elle pose ses propres mains sur l'étau pour l'aider à se resserrer davantage [...], qu'elle reste à contempler dans la vie de Charles, sa propre disparition » (ACO, p. 44). La capacité de réflexion de Rose ne lui permet donc pas de sortir d'un certain type de masochisme amoureux. Julie est également victime d'un masochisme semblable⁷ et est consciente de l'être. En effet, réalisant la maladie de Charles et son fétichisme, elle « savait maintenant que d'essayer de s'y plier ne pourrait que la détruire et, surtout, elle était convaincue que, bien qu'elle sache à l'avance qu'elle se détruirait, elle continuerait à accepter, elle continuerait à essayer ». (ACO, p. 156). Elle ne fait donc rien pour s'extraire de la situation

⁷ Dans son mémoire *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et C. Millet* (2011), Krauth relève également ce masochisme caractérisant les relations amoureuses des protagonistes.

qui l'abîmera malgré sa conscience des conséquences. Notons que Charles aussi est conscient de s'abîmer dans sa relation avec Julie. Comme il l'exprime à cette dernière, « être en couple avec toi c'est se faire mal [,] se briser intentionnellement » (ACO, p. 192). La conscience n'y peut rien dans ce triangle intersubjectif parce qu'elle n'entraîne pas d'agentivité, et personne n'en sort indemne.

Les deux personnages féminins ont des problèmes de consommation qui amenuisent leur conscience. En ce qui a trait à Julie, elle sait se mettre à distance pour réfléchir sur son sort, toutefois elle tente parfois d'enrayer cette conscience d'elle-même. En effet, en consommant de l'alcool, elle diminue et annule parfois son pouvoir d'introspection puisqu'elle perd la mémoire et se voit coupée de ses émotions. Sa première chute dans l'alcool découle de sa rupture amoureuse avec son ancien petit ami, Steve. Elle se saoule alors pour oublier sa blessure et sa honte d'avoir été rejetée, puis la honte de tomber si bas dans l'alcoolisme et de se montrer dans cet état en société. Julie voit les trous de mémoire qui résultent de son intoxication comme une bénédiction qui lui épargne des rétropections souffrantes : « [...] l'oubli était un cadeau du ciel qui cadénassait la saleté pour ensuite en jeter la clé » (ACO, p. 86). Ainsi, elle peut ignorer les parties de sa personnalité intoxiquée qu'elle qualifie de « sales ». Elle finit par se remettre de cette phase d'alcoolisme, mais pendant sa relation avec Charles, ce mécanisme de défense malsain se remet en marche, et l'alcool la rappelle « de sa voix de sirène » (ACO, p. 155). Elle succombera à nouveau à ces chants pour taire ses inquiétudes, comme lorsqu'elle se dispute avec Charles au sujet de son documentaire dont il critique la visée, appréhendant une humiliation pour lui et Rose. À cette scène de conflit, il formule un « nous », qui réfère à lui et à Rose. Ce pronom, signifiant une sorte d'union entre les ex, pique Julie à vif. Elle commence alors à avoir peur de le perdre, et ce sentiment signe sa rechute : « [...] elle buvait avec concentration, en priant pour que la douleur s'arrête [...] » (ACO, p. 157-158). Une fois le bref soulagement passé, l'alcool a un

effet négatif sur Julie: il l'émiette, la fait se sentir « rongée comme par des rats » (ACO, p. 158) lui donne contradictoirement « la joie de partir en morceau » (ACO, p. 55). Son alcoolisme la fait basculer dans l'abjection. En effet, elle a « honte de l'alcool qui l'avariait, qui la faisait muter vers autre chose, une vache, une truie » (ACO, p. 93). Cette honte ressentie après coup et qui la transforme en animal lui enlève donc une part d'humanité. Aussi, l'alcool ne serait pas seulement un moyen d'altérer sa conscience mais de la tuer carrément et, à l'extrême, de se tuer elle-même. Comme le pressent Rose, quand elle ne boit pas, « elle se bat contre la tentation de se détruire [,] de rabattre son corps dans la mort » (ACO, p. 120) en buvant. Lorsqu'elle boit, elle baisse donc les armes et se pétrifie.

De son côté, Rose se drogue à l'Ativan. Elle prend ce médicament, car il « [tue] dans l'œuf [...] les mimiques propres à la joie ou à la souffrance », ce qui lui permet de paraître de marbre, devant Julie en particulier. Ainsi, Rose altère intentionnellement son authenticité face aux autres. Mais elle consomme surtout, car ce cachet « [guérit] les gens malades de leur conscience où grandit la pourriture » (ACO, p. 104). Ainsi, à l'inverse, lorsqu'elle veut retrouver la conscience d'elle-même et reprendre possession de ses moyens pour « envoyer [Julie] au tapis », elle entreprend de se « sevrer de l'Ativan pas à pas » (ACO, p. 168). La prise de substances qui altèrent la pensée est un moyen que les protagonistes utilisent de leur propre initiative pour être moins conscientes de ce qui les affecte, ce qui a pour effet de restreindre le pouvoir de leur subjectivité.

Reconnaissance et intersubjectivité

Comme nous l'avons évoqué plus tôt, la reconnaissance dont le sujet est l'objet se voit notamment à travers la nomination. À cet égard, la première rencontre de Rose et Julie sur le toit de leur immeuble est un moment important. C'est là que les protagonistes se parlent pour la

première fois et que le premier discours rapporté du roman apparaît. Il sert aux présentations, qui débutent traditionnellement par l'échange des prénoms : « Je m'appelle Rose. J'habite l'immeuble depuis la semaine dernière. En face de chez toi⁸ » (ACO, p. 14). Avec son prénom et ce « je » postulé en premier lieu et répété, Rose fait une déclaration sous-entendue : « Je suis là », « Je suis quelqu'un ». Et, essentiellement, son message, explicité plus tard, se résume à « Charles est à moi » (ACO, p. 84). La rivalité entre les protagonistes est alors scellée. Cette scène de la rencontre se répète dans les deux focalisations de narration en gardant les mêmes éléments narratifs, mais la focalisation de Rose insiste sur le fait que « Julie ne lui avait pas dit son prénom, se l'était peut-être gardé par économie, pour une occasion importante » (ACO, p. 45). Ce faisant, Julie fait échouer la réciprocité des présentations et nie en quelque sorte l'importance de Rose. Il ne vaut pas la peine qu'elle se nomme, qu'elle se pose en tant que sujet devant Rose, puisqu'elle ne semble pas reconnaître cette dernière comme une sujet digne de présentation, et ce, malgré la tentative de Rose de s'imposer en prenant les devants. L'effet de la nomination et de l'utilisation de la première personne par Rose est donc affaibli par cette absence de réciprocité dans l'échange. Par ailleurs, bien que Julie ne prenne pas la peine de se présenter, avant même d'être physiquement en face de Rose sur ce toit, « Julie était déjà quelqu'un pour Rose » (ACO, p. 15). Rose n'avait pas besoin de recevoir le prénom de Julie par l'entremise de celle-ci, car elle le connaissait déjà, pour s'en être informée auparavant auprès de Bertrand. Rose reconnaissait donc d'emblée Julie avant même d'avoir fait sa connaissance, alors que Julie lui refuse une forme de reconnaissance en ne répondant pas aux présentations: elle ne veut pas se faire connaître par Rose. Ainsi, paradoxalement, celle qui ne se présente pas, qui ne se nomme pas elle-même, occupe une position supérieure par la reconnaissance qui lui est acquise, son pouvoir de

⁸ Notons la disposition spatiale de leur porte d'immeuble qui les place au départ en tant que vis-à-vis ou miroir, motif qui sera répété dans l'œuvre.

nomination étant effectif avant la présentation. Ce n'est pas seulement la rivalité qui se dessine au moment de cette première rencontre, mais l'asymétrie des pouvoirs dans la relation.

La première rencontre de Rose et de Charles désavantage celle-ci également par rapport à son statut de sujet. Effectivement, si ici les présentations se font réciproquement, l'empreinte subjective de Rose qu'est son prénom ne s'imprègne pas : « une fois arrivé devant chez lui, [Charles] avait déjà oublié son prénom [...] » (ACO, p. 109). Pourtant, il avait « emport [é] avec lui l'image de sa bouche » (ACO, p. 109-110), l'ayant détaillée tout le long. De cette manière, Charles réifie Rose lors de cette première rencontre et lui dénie toute subjectivité.

Julie refuse de se connecter à Rose lors des présentations, mais Julie se montre distante avec les autres en général. Sa difficulté à tisser des liens limite ses rapports intersubjectifs, composante importante de la subjectivation. Elle vit un détachement qui la rend plutôt indifférente autant en amitié qu'en amour. Chaque fois que Rose l'aperçoit en société, celle-ci « [est] toujours seule » (ACO, p.32). Elle avait perdu de vue ses amis et, à ses yeux, cela « n'était pas dramatique, et ce n'était même pas dommage » (ACO, p. 8). En évoluant, s'attachant à sa solitude, elle en est même venue à « une extraordinaire intolérance au mouvement, au bruit, aux autres » (ACO, p. 53-54). Durant des années, avant sa rencontre avec Charles, les hommes « avaient tous rencontré sa dureté, sa froideur, sa réaction polaire face aux tentatives qu'ils faisaient pour l'approcher » et elle « ne s'était sentie si aimée des hommes que depuis qu'elle n'avait plus les moyens de leur rendre leur amour » (ACO, p. 65). Elle souhaite vivre ses relations dans la non-réciprocité, distance qui lui évite de se mettre en danger émotionnellement, mais qui annule également le lien affectif qui la nourrirait en tant que sujet. Elle craint de revivre ce scénario de mise à distance avec Charles, de se désintéresser de lui, de ne pas vivre de réciprocité, comme elle l'expérimente depuis longtemps. D'ailleurs, cette non-réciprocité est vue comme un pouvoir par Julie, tournure d'esprit qui occasionne ses problèmes relationnels :

« C'était ça, le plus grand plaisir de l'existence : être adulée, aspirer les autres par un dispositif qui les gardait à distance, se remplir des autres sans les prendre, s'emparer de leur amour, sans le leur rendre » (ACO, p. 127). Ce narcissisme vient selon elle de la chute de la religion, la mort de Dieu ayant « vidé ses créatures de leur capacité à adorer autre chose qu'elle-même » (ACO, p. 129). Or, le processus de subjectivation exige de se détourner de soi et de se tourner vers ses semblables. Sa propension à rejeter les autres, en particulier les hommes, provient aussi certainement de son interprétation des fondements d'une relation et des rapports de pouvoir dans un couple. En effet, l'amour pour elle est superficiel et alimenté par une logique marchande qui se compare à la prostitution : « Il ne restait que la beauté pour unir les êtres, et aussi l'argent » (ACO, p. 144). S'inspirant des paroles de Marilyn Monroe, elle croit également que « dans un couple il y [a] toujours un tueur et un tuable » (ACO, p. 144). Comment peut-on voir l'autre comme sujet si on s'emploie à l'anéantir? Comment reconnaître l'autre comme sujet égal s'il n'est que menace? Selon sa vision, dans les rapports amoureux, l'égalité et le bonheur, même la survie, sont impossibles. N'arrivant pas à vivre une expérience équilibrée en amour et une vraie rencontre, Charles s'avérant être un autre exemple d'échec, elle conclut « que la meilleure façon de vivre était sans amour » (ACO, p. 220). Cette conception de la vie est un frein à sa subjectivation parce que c'est entre autres à travers l'amour, sentiment qu'elle repousse, que le sujet se développe.

Pour revenir à la nomination, malgré que Rose semble prononcer son propre nom comme un étendard devant Julie lorsqu'elle se présente, il appert qu'elle exècre ce prénom. En effet, selon elle, il provient de « l'inattention de son père » et a « quelque chose qui cloch[e] et qui v[ient] de la mère, d'un abus quelconque, pire qu'une faute de frappe » (ACO, p. 25). Rose sent que son identité est étouffée par ce prénom parce que sa mère, Rosine, l'a choisi « pour le faire entrer dans le sien », symbole de son englobement. Rose est un double de sa mère parce qu'

« [elle y est] collée par son prénom, mais aussi par le corps » (ACO, p. 115) qui ressemble à celui de sa mère. Cette ressemblance nominale et corporelle agit « comme un miroir rivé sur elle, une greffe, qui la tir[e] vers le bas » (ACO, p. 116). Pour Rose, cette similitude nominale est négative et responsable de ses déboires. Également, Rose est en quelque sorte un doublon de sa mère, comme son nom l'évoque. Leurs personnalités sont alignées. Rosine lui « avait montré le chemin de la mode », monde que Rose investira pleinement à l'âge adulte en tant que styliste, profession qui la mine, comme nous le verrons plus loin. Mais surtout, elle lui a transmis le gène de l'échec, « un gène qui appelait de loin l'écrasement » (ACO, p. 38). Rose n'accepte pas ces filiations maternelles aussi parce que sa mère l'a malmenée durant l'enfance. Elle l'a rejetée pendant un an. À la suite de ce rejet, Rose se souvient que sa mère pleurait dans la salle de bain en disant son nom, en « gémissant [...] le prénom maudit de Rose, Rosine qui répétait Rose, Rose, ma petite Rose » (ACO, p. 177). Déjà durant l'enfance, Rose associe son prénom à une malédiction qui, dans cet exemple, lui fait porter la faute de la peine de sa mère, comme si la répétition de son prénom versait le malheur de la mère dans la fille. Cette Rose dans Rosine est donc un affront qui lui rappelle sa mère dès qu'elle est interpellée. Selon la fonction première de la nomination, ce nom devrait normalement servir à individualiser Rose, la rappeler à elle-même, mais, au contraire, il lui enlève une part de subjectivité en l'assimilant à la mère. De plus, la synecdoque donne la clé de sa propension à la subordination, celle-ci étant perpétrée ensuite avec Julie en particulier. En effet, Rose se sentait à nouveau engloutie en présence de sa rivale, et ce, dès leur première rencontre : « Rose dans Rosine ensuite Rose dans Julie » (ACO, p. 38) ; « Julie mangeait Rose » (ACO, p. 45).

Le moment de la présentation de Rose et Julie n'est pas la seule scène qui dévoile un déséquilibre de pouvoir entre Julie et Rose. Julie en détient davantage. Cela, Rose l'appréhendait dès le départ. Par exemple, au gym, alors qu'elle compare les poids qu'elles lèvent, Rose

remarque qu'« elle ne pouvait pas se mesurer à Julie, comme dans tant d'autres choses, avait-elle eu l'occasion de se dire par la suite » (ACO, p.30-31). Évidemment, puisqu'elles tentent de se pousser l'une l'autre en dehors de la vie de l'homme qu'elles convoitent toutes deux, il appert que la relation des deux femmes ne se fait que dans l'entrechoquement et la blessure. Dès le début, Rose se sent « au beau milieu d'un champ de tir » (ACO, p. 21). Julie est une figure menaçante et armée, tandis que Rose est la victime, la cible des coups. Rose se sent assaillie pas une autre arme, tout autant symbolique. En effet, lorsqu'elle se sent oppressée et éclipsée par la présence d'autres femmes, la protagoniste met un mot à ce sentiment : « [...] elle avait nommé ce choc : le poignard. Poignard pour amputation infligée aux yeux, au cœur, par suppression de sa propre existence [...] » (ACO, p. 28). Ainsi, ce *poignard*, que son imaginaire place entre les mains de Julie, apparaît quelques fois en présence de cette dernière parce que « son règne commençait à prendre fin pour faire place à celui [de Julie] qui prenait le chemin inverse en émergeant » (ACO, p. 37). Quand elle rencontre Julie, elle est « piquée par le poignard » (ACO, p. 47). Décontenancée par Julie qui provoque « son éjection du monde » (ACO, p. 63), à un moment, elle n'a plus eu « le souci de faire bonne figure [...], tant le poignard lui travaillait la gorge » (ACO, p. 63), si bien qu'elle en éprouvait des symptômes physiques : « la voix de Rose, comme coincée dans sa gorge, entravée par l'ennemie, était si étrange que Charles avait cru que la question provenait d'une table voisine » (ACO, p. 34). Le trouble de Rose devient évident par son extériorisation : la voix, étant révélatrice de la singularité d'une identité, signifie symboliquement ici que cette identité est affectée. Rose, effacée et altérée par Julie, se trouve démunie devant ce sentiment, n'ayant pas d'arme pour lutter. Elle ne « connaissait pas encore les rituels pour dompter le poignard de Julie, elle n'avait pas encore les outils en main pour neutraliser cette menace » (ACO, p. 35). Les deux femmes ne luttent donc pas à forces égales.

Le motif de l'effacement est exploité à plusieurs occasions dans le récit. En effet, devant Julie, la présence de Rose devient fantomatique. Il est entendu que Julie n'accorde pas beaucoup d'importance à Rose, et ce, dès la première fois où elle l'a aperçue en compagnie de Charles. Effectivement, elle se souvient d'avoir déjà aperçu Charles « accompagné d'une femme restée floue qui devait être Rose, femme vague gravitant autour d'un homme » (ACO, p. 17). À d'autres moments, Julie lui refuse son regard, ce que Charles fait également, complice de l'effacement de Rose. Il leur arrive de « se parl[er] à en oublier [Rose] » (ACO, p. 123). Par exemple, pendant qu'ils discutent sur la terrasse, Rose, pourtant tout près, les observe sans qu'ils ne s'en rendent compte : « elle se tenait à côté d'eux, immobile, pâle, presque fondue dans la haie de cèdres » (ACO, p. 62). Aussi, alors qu'elle surprend Julie et Charles ensemble au lit, elle est comparée à « un fantôme glissant dans leur intimité, rasant les murs, se faisant toute petite, elle était déjà trop petite. » (ACO, p. 124). À la fin du récit, alors que Charles sombre dans la folie, il écoutait la voix de Rose qui semblait sortir d'elle comme si elle « était elle-même dématérialisée en une présence fantomatique » (ACO, p. 241). Cette voix n'appartenait plus à Rose, mais empruntait celle d'un au-delà, celle de la mère de Charles, puis une multitude d'autres cacophoniques : Rose, toujours effacée. En ne lui accordant pas leur attention et en faisant fi de sa présence ou même de son existence, Julie et Charles font, en quelque sorte disparaître Rose. Mais Rose se tasse aussi d'elle-même, en réponse à l'apparition du *poignard*. C'est une pulsion interne qui la pousse à « se retir[er] du monde [...] se ten[ir] en retrait, en témoin » parce qu'elle croit que « devant le spectacle du plaisir des autres elle pouvait au mieux être dans la révérence [...], au pire dans la pétrification » (ACO, p. 123). Rose s'efface au point de corriger sa personnalité en empruntant des traits de Julie afin de séduire Charles, même en pensées, puisqu'elle ne le voit plus à un moment de l'histoire : « Elle ne pouvait plus plaire à Charles mais elle pouvait toujours imaginer qu'elle lui plairait à nouveau, en s'appropriant un à un les traits de Julie, de corps et d'esprit »

(ACO, p. 162). Rose se nie comme sujet puisqu'elle ne souhaite plus être elle-même, mais être Julie. Il apparaît clairement que Rose peine à prendre sa place, qu'elle laisse la place à Julie, ne sachant trop comment résister à son intrusion dans sa vie de couple autrement que par son propre effacement, ce qu'elle tente de renverser au moment où elle effectue sa vaginoplastie. Toutefois, cette opération s'avère être le dernier stade de son effacement : elle se retrouve alors recouverte par son sexe.

Le partage inéquitable du pouvoir entre les rivales se traduit également dans leur conversation à plusieurs reprises. Il y a souvent échec communicationnel, et ce décalage est majoritairement en défaveur de Rose. Quand Julie parle de ses idées, Rose « n'est pas sûre de la comprendre » (ACO, p. 73), mais n'ose pas lui laisser savoir et fait comme si de rien n'était. Lorsque Julie lui parle du concept de la Femme-Vulve⁹, le narrateur relate que Rose « ne suivait pas toujours Julie » (ACO, p. 90). Dans une autre discussion, Rose « poursui[t] sans tenir compte de la dernière réplique de Julie, qu'elle n'avait d'ailleurs pas comprise » (ACO, p. 222). Les problèmes de compréhension entravent le partage intersubjectif, mais Rose ne cherche pas à comprendre davantage. De plus, lorsque les deux femmes se parlent, Julie désarçonne Rose. Il s'avère fréquent que Julie « la désorient[e], n'offr[e] pas de prise » (ACO, p. 20). Quand elles se rencontrent sur le toit de leur immeuble pour discuter du documentaire de Julie, cette dernière la prend de front en la questionnant sur ses chirurgies esthétiques apparentes, la ramenant et la réduisant ainsi à son corps, tout comme Charles l'a fait en la réifiant lors de leur première rencontre. Rose se retrouve alors « stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre et contrariée d'avoir perdu le contrôle de la conversation avant même qu'elle ne démarre » allant jusqu'à penser que « cette louvoyante effronterie [était] une arme de séduction qu'elle n'avait pas » (ACO, p. 73).

⁹ Idée suggérant que les femmes qui sont obsédées par leur esthétique et qui abusent des subterfuges « sont entièrement recouvertes de leur propre sexe, [disparaissant] derrière (ACO, p. 90), la concrétisation de leur obsession étant associée à “une burqa occidentale” (ACO, p.89).

Rose admire ce trait de Julie qui lui permet de contrôler la discussion et lui confère un certain pouvoir. Malgré ses tentatives, Rose n'accède jamais à ce pouvoir de séduction, selon son expression. Un moment plus tard, lors d'une conversation, Rose se trouve encore prise au dépourvu parce qu'elle « ne s'attendait pas à cette réplique » de la part de Julie (ACO, p. 73). Même lorsque Rose se croit en position de domination face à une Julie déprimée par la dégradation de sa relation avec Charles, Julie garde le pouvoir dans l'échange communicationnel. En effet, Rose lui lance une flèche en lui disant qu'elle « a perdu la forme » (ACO, p. 184), mais Julie rebondit en lui répliquant, au moment où elle arrive, qu'elle écrivait justement sur elle: « Rose était sonnée, de toutes les possibilités de répliques, celle-ci n'avait pas été envisagée. » (ACO, p. 184). À l'inverse, Julie mène la conversation et « avait prévu » (ACO, p. 186) la réaction de Rose. Et, plus elles discutaient, plus « la bouche entrouverte, [Rose n'arrivait] pas à ajuster son comportement à la situation » (ACO, p. 185). Rose n'arrive pas à établir l'égalité dans le rapport et à prendre sa place. De par leur décalage communicationnel, le pouvoir n'est donc pas partagé à parts égales entre les deux protagonistes, ce qui affecte l'intégrité de Rose. Mais, il arrive à Rose de nier Julie. Par exemple, alors que Rose exprime sa tirade sur le surnombre de femmes, Julie y répond, mais on apprend que « Rose n'écoutait pas Julie [...] Rose ne s'adressait même plus à Julie : c'est au-delà de Julie que Rose réglait ses comptes, c'est devant le plus large de l'existence qu'elle déclarait son opposition » (ACO, p. 82). À ce moment, Julie canalise les paroles de Rose, mais cette dernière ne s'adresse pas à Julie en particulier. La présence de Julie en tant qu'individu subjectif n'est alors plus significative dans la conversation puisqu'elle représente l'humanité plus vaste. Il en ressort que les deux protagonistes communiquent sans se comprendre ou discutent à sens unique.

La communication verbale entre Julie et Charles achoppe aussi au départ. Alors qu'ils font connaissance, Charles est davantage attiré par le corps de Julie que par la personnalité

qu'elle dévoile à travers ses opinions, allant jusqu'à en faire abstraction pour poursuivre le rapprochement : « Rien de ce qu'il avait entendu [de Julie] ne lui plaisait mais quelque chose du corps de Julie, sa fermeté sans doute, allait le chercher. Ayant envie de le posséder il était hors de question qu'il se laisse démonter » (ACO, p. 54). Les dires de Julie sont rébarbatifs pour Charles, mais il choisit de passer par-dessus, la reconnaissance de sa beauté primant sur celle de son esprit. De son côté, Julie est d'abord ennuyée par le propos de Charles. Alors qu'il parle de ses accomplissements professionnels, ou qu'« il dresse la liste des choses qui n'allaient pas leur servir » selon Julie, elle lui pose une question futile « pour l'arrêter » (ACO, p. 55). Malgré ces irritants, tous deux poursuivent la conversation, qui finit par prendre une tournure intéressante. Avec l'alcool, les barrières tombent, et Charles offre suffisamment de reconnaissance à Julie pour lui confier ce qu'il n'avait jamais dit à Rose ni à personne : son traumatisme d'enfance.

Julie et Rose sont différentes, notamment par leur discours et le pouvoir qu'elles exercent, mais elles sont également le miroir l'une de l'autre dans leur propension à modeler leur apparence, dans leur assujettissement au regard des hommes et dans leur convoitise du même homme. De ce dernier fait, leur rivalité les empêche d'établir une véritable connivence découlant des traits de personnalité partagés. Une relation équilibrée semble impossible, mais certains mouvements les mènent l'une vers l'autre, mouvements qui ne s'avèrent pas déboucher sur quelque chose d'épanouissant pour les protagonistes. Comme le pense Julie, « la brusquerie, c'était quand même un lien » (ACO, p. 222). Cela fait en sorte que la connivence provenant par exemple d'un sentiment de compassion se déploie négativement pour Julie :

[...] Julie s'était dit que la compassion avait un fond d'égoïsme, qui ne survient qu'au moment où l'on se voit dans l'autre; que plus son propre reflet dans l'autre était pénible à voir et plus la compassion était grande, et que c'était au cœur de l'horreur vue en soi et perçue à la surface de l'autre que l'égalité était possible. C'était dans la conscience d'être descendu aussi bas que l'autre, au moins une fois dans sa vie, que la paix pouvait régner, et la paix correspondait donc aux moments d'accolade dans la reconnaissance mutuelle de la bassesse. (ACO, p. 76)

Ici, la compassion est perçue comme un sentiment au final égocentrique alors qu'il devrait être l'inverse et elle pointe vers les propres faiblesses de la protagoniste. Se voir en l'autre dans ce cas revient à reconnaître un manque également reconnu en soi. Les bons sentiments de compassion sont contrecarrés par le mépris de l'autre et, par conséquent, de soi. Pour sa part, avant sa rupture avec Charles, Rose éprouve des sentiments contradictoires envers Julie :

Rose la haïssait au point d'en avoir du mal à respirer mais en même temps elle souhaitait la conquérir, la mettre dans sa poche pour s'assurer la garde de Charles à travers un pacte de l'amitié, et puis mon œil, et puis bull shit, avait décidé Rose, pacte mon cul, pour une histoire de cul. (ACO, p. 119)

L'intention de développer une complicité avorte et est de toute façon viciée, n'étant motivée que par une envie contradictoire de la repousser. Or, Julie fait une sincère tentative de complicité avec Rose, qui la rejette aussitôt. En effet, alors que Julie se préoccupe de l'état psychologique de Charles et qu'elle aimerait l'aider, elle fait appel à Rose. Cette dernière refuse l'association derrière le pronom inclusif de la première personne du pluriel utilisé par Julie pour les désigner toutes deux. Rose réagit fortement : « *Notre* aide, qu'elle avait dit. Quelle truie » (ACO, p. 204. souligné dans le texte). Le rejet et le désir de dissociation de Rose sont motivés par sa haine. Elle ne désire pas s'unir à Julie, ne rêvant qu'au jour « où elle [la] piétinerait » (ACO, p. 222). Au vu de ce qui a été démontré précédemment au sujet de l'effacement suscité par la présence de Julie, détruire cette dernière permettrait à Rose d'émerger. Par ailleurs, la scène où elles s'embrassent au Plan B pourrait être perçue comme une scène de connivence, mais ces baisers ne sont pas empreints d'un réel désir. Ils étaient « sans sexe », donnés par « des sœurs de bouche » (ACO, p. 123) et destinés à capter le regard des hommes présents autour d'elles. « Complices, allumeuses » (ACO, p. 90), elles formaient équipe contre les autres femmes qui étaient susceptibles d'accaparer l'attention des clients du bar. La vue d'une majorité d'hommes avait « engendré chez elles une comédie lesbienne » (ACO, p. 92). Il s'agissait d'une « farce du sexe

qu'on étale dans les bars pour faire courir les commentaires » (ACO, p. 122). Cette complicité n'est donc qu'une mascarade servant à se démarquer et attirer l'attention des hommes, laquelle une fois obtenue, est susceptible de les faire se retourner l'une contre l'autre. La rencontre de leur bouche n'est pas un mouvement de l'une vers l'autre, mais un mouvement destiné aux autres, dirigé vers l'extérieur, mouvement où seuls les corps se rejoignent, non l'esprit. Il n'y a pas de sujets qui se rencontrent réellement quand il est question de Julie et de Rose.

Rose ne hait pas seulement Julie : elle englobe toutes les femmes, exprimant une misogynie certaine. Le surnombre des femmes qui la submergent et avec qui elle doit partager les hommes insuffisants en nombre lui donne l'impression d'être invisible – toujours ce problème d'effacement – et de devoir se battre pour être vue et reconnue. Pour cette raison, les termes utilisés dans le roman pour désigner les femmes sont péjoratifs ou injurieux : « Rose avait trouvé un nom pour ce genre, ce style d'être [les femmes qui montrent tout et disent tout pour capter l'attention des hommes], un nom qui coupe : chienne. Chienne pour rompre, pour passer du public au jury, pour répondre de son propre poignard et entrer en duel » (ACO, p. 42). Leurs actes sont alors qualifiés de « chienneries » (ACO, p. 82). Pour Rose, rabaisser ces femmes à un animal lui permet de les faire basculer dans l'abject, de les faire Autre, de s'en différencier : « Chienne pour rester intacte dans la distance d'une race étrangère » (ACO, p. 42). Julie fait entrer davantage la « chiennerie » dans sa vie parce qu'elle renforce et intensifie son expérience des situations provoquant la venue du *poignard* : suite à sa rencontre, « son univers était désormais pris dans la chiennerie » (ACO, p. 95). Cependant, Rose est consciente de ne pas être si étrangère à cette « race ». Comme elle le constate alors qu'elle consulte son chirurgien et qu'elle sent des larmes lui monter aux yeux, elle qualifie son sentiment de « montée de chienne éplorée » (ACO, p. 102) et tente de le réfréner. Ainsi, sans qu'elle en prenne trop conscience, son

injure animalière l'inclut elle, tout comme les Autres, puisqu'elles sont en fait, malgré le rejet de cette idée, ses semblables.

Quant à Julie, minant elle-même sa subjectivité, elle se compare parfois à des animaux à connotation dégradante. Par exemple, comme je l'ai remarqué précédemment, elle dit que l'alcool la fait muer en une « vache, une truie » (ACO, p. 93). Elle croit également que « les seuls moments où elle faisait corps avec le monde » sont ceux où elle est truie, la « cochonnerie [étant] une union » (ACO, p. 93). Ainsi, elle pousse la comparaison animalière jusqu'à l'étendre aux autres membres de la société. Ce n'est que lorsqu'elle se trouve dans la bassesse qu'elle se sent appartenir à la communauté. Il en résulte une reconnaissance négative qui la concerne elle-même ainsi que la société. Par ailleurs, elle se compare à un chat : elle « avait copié leur manière d'être, un mode de poses recroquevillées, ensommeillées, qui ne connaissent pas vraiment le désir » (ACO, p. 68). Ce rapprochement est aussi péjoratif. D'ailleurs, Charles lui donnera le surnom « un chat un chat » (ACO, p. 140). Ce surnom est d'abord mal reçu par Julie. Cela s'explique par sa manière d'analyser l'image de la femme. Elle déplore que, trop mise sous les projecteurs, l'image des femmes fasse l'objet d'un traitement injuste par rapport à celle des hommes parce qu'ils ne doivent pas autant la travailler. Mais, rejetant le blâme sur ces femmes qui sont de multiples manières façonnées, elle les nomme des « chattes intégrales » (ACO, p. 142), autre manière de dire que leur sexe recouvre leur individualité, à l'instar de la burqa de chair. Pour Julie, ce surnom donné par celui qu'elle aime est donc source de désubjection.

Le motif de l'animalité traverse le roman à d'autres occasions. Par exemple, la comparaison animalière est employée pour expliquer les relations intersubjectives triangulaires. En effet, il est entendu que Rose et Charles n'ont pas de grandes conversations, mais que Rose devine ce dernier et « réagi[t] à ses humeurs et changements comme les animaux domestiques, les chats et les chiens qui entrent en panique, qui se terrent sous les meubles en couinant à

l'approche de l'orage, ou encore qui ronronnement ou agitent la queue » (ACO, p. 105). De plus, le champ lexical animalier est utilisé pour personnifier les rapports entre homme et femme en général. La passion est ainsi comparée à de l'amour « au niveau de la bête » et à se livrer « entier à l' élu qui vous dévore » (ACO, p. 105) telle une bête féroce. Selon Julie, sur le marché de l'amour, la sélection naturelle de la beauté est un « retour aux sources [,] aux babouins » (ACO, p. 144) parce que « l'amour ren[d] toujours aussi bête, et c'[est] ce voluptueux abêtissement qui [est] sa constance à travers les âges » (ACO, p. 144). Pour dégager « une aura de sexe », il faut avoir « une attitude de lionne » (ACO, p. 182). Plus spécifiquement, quand Julie et Charles font connaissance, ils utilisent la « jacasserie comme prétexte à se humer » (ACO, p. 141), comme des animaux le feraient au premier contact. Au moment où la relation de Charles et Julie se complique, « l'amour commenç[e] à montrer les dents » (ACO, p. 150). Quand Charles fait l'amour à Julie, se sentant piégé par la clairvoyance de cette dernière sur son mal-être sexuel, il constate que « la prendre était se jeter dans la gueule du loup » (ACO, p. 193). Après son opération, alors que son sexe guérit, Rose sent qu'il se « réveille » et qu'il est comme « une bête à l'affût des gestes de son maître » (ACO, p. 226). Rose accuse Charles d'être responsable de la bassesse des femmes en le traitant de « faiseur de chiennes » (ACO, p. 231). Quand elle perd son ancien amoureux, Steve, Julie tente de le retrouver et se compare alors à « une chienne flairant la trace de ses pas » (ACO, p. 67). Par ce trait, elle se reconnaît en Rose, qui est maintenant cette femme suivant la trace de son ex, Charles. Comme Julie le croit, une femme est « fatalement la salope d'une autre femme » (ACO, p. 67) parce qu'elles sont toujours appelées à être remplacées par une autre dans la mire des hommes. Par toutes ces nominations animalières, nous comprenons que la recherche de l'autre ou l'union des êtres se fait dans le langage des animaux, le langage des sujets humains ne pouvant être effectif ou l'étant moins pour ces situations dans la construction du roman.

Du reste, remarquons que Charles perçoit les femmes comme des morceaux de viande, image littérale provenant de son traumatisme dans la boucherie de son père. Son regard morcelle les femmes, et il se passionne pour la chair abîmée, comme l'a souligné Nicole Côté (Côté, 2015). Charles constate d'ailleurs que son *appétit* sexuel n'a rien à voir avec la reproduction, avec ce qui le compose en tant qu'humain, à ce qu'il désire vraiment pour lui ou pour les autres. C'est quelque chose qui le dépasse. Établissant un parallèle entre son appétit pour les femmes et celle pour la nourriture, il en vient à se questionner : « Mais les appétits n'avaient-ils pas tous à voir avec l'anéantissement de ce qui fait ouvrir la bouche? La faim n'est-elle pas la négation de la nourriture? » (ACO, p. 106). Charles conçoit que soulager son appétit ou sa faim fait disparaître ce qui les déclenche, que ce soit en le consommant littéralement, par la bouche, ou métaphoriquement. Dans sa manière de désirer les femmes, Charles nie le sujet féminin puisqu'il le dépèce du regard pour le *consommer* et qu'il le *consomme* ainsi parce qu'il n'accorde pas de valeur à son existence subjective. À ce sujet, Julie, qui a tout vu du fétichisme malade de Charles, lui donne le surnom de l'équarrisseur (ACO, p. 156), objet servant à tailler en quartier un animal mort. Elle lui lance l'injure pour lui faire réaliser sa maladie, et cette injure « écrasait Charles, chaque fois qu'elle [la] prononçait » (ACO, p. 156). Après avoir fait l'amour avec lui, elle dit être « passée à "l'équarrisseur" » (ACO, p. 192). Il devient alors évident que les regards que Julie et Charles portent l'un sur l'autre ne débouchent pas sur une reconnaissance intersubjective favorable au déploiement d'une sexualité subjectivante et positive. Ils évoluent plutôt dans une dynamique où les regards objectifient, en viande pour l'un et en instrument de dépeçage pour l'autre, deux objets complémentaires dépouillés d'humanité. Le désir de Charles est si déficient qu'il est annulé au moment où il voit Julie en entier : cela lui provoque un tel dégoût qu'il en perd son érection. Il la voit comme un cadavre. Quand Julie « émerg[e] de son rôle de corps mort », il ressent une tristesse troublante. Il est « désenvoûté » parce qu'« il avait vu Julie, mais il s'était

senti vu aussi, pour la première fois » (ACO, p. 194). Le dégoût est double : Julie le dégoûte et il se dégoûte lui-même. Ce moment de reconnaissance censé susciter la relation en est un au contraire suscitant la rupture entre Julie et Charles. Le partage intersubjectif est donc défaillant pour ne pas dire impossible.

Le père de Charles ramène aussi la femme à des traits sauvages, et Charles se ralliera à cette pensée. Il parle de femmes amazones, tribu d'« ennemies jurées des hommes » ayant « un œil à l'entrée du sexe » (ACO, p. 59). Notons que pour parler de « la voyance immonde » de Julie, Charles la compare à un « troisième œil creuseur de tombe » (ACO, p. 228). Charles combine la lubie de son père à sa vision de Julie. À la toute fin du roman, Charles est persuadé que les Amazones, avec Rose pour chef, ne sont plus les ennemies de l'homme, mais montrent la voie à suivre, ayant en leur sexe l'œil de Dieu. Charles, en regardant le sexe transformé par la vaginoplastie, se remplit alors d'« un incommensurable respect » (ACO, p. 236) qui l'amène même à s'agenouiller devant elle. Encore ici, la femme n'est pas sujet humain : elle est soit une race primitive, soit une déesse considérée que pour une partie d'elle-même, que pour son sexe vu comme tout puissant.

Agentivité sociale et spatiale

Dans son cadre professionnel, Julie possède de l'agentivité, mais cette dernière est freinée. D'une part, le personnage est agentif parce que, en tant que documentariste, elle possède le pouvoir décisionnel dans tout ce qui entoure la production de ses films. Elle décide notamment de ses sujets, de l'angle avec lequel ses sujets sont traités, des personnes figurant dans le film, des éléments et du lieu de tournage, du matériel employé, etc. Notons que Julie a le courage d'aborder des sujets sensibles. Elle ne se laisse pas intimider par la critique ou la sensibilité des gens. Elle traite par exemple de « la pédophilie répandue mais non détectée des parents

ordinaires » (ACO, p. 9) dont la manière de surprotéger leurs enfants serait reprochable. De plus, tenant les commandes sur les plateaux de tournage, elle détient du pouvoir dans cet espace qu'elle détermine, organise et dirige. Est également notable son appropriation d'un lieu public pour exercer certaines fonctions liées à sa profession. En effet, elle va écrire ses idées au Java U, « son café » (ACO, p. 148) :

Son assiduité garantissait le respect des employés qui gardaient la table pour elle d'un petit carton de réservation qu'ils posaient en travers jusqu'à onze heures, après quoi, si Julie n'était pas venue, ils enlevaient le carton sans lui tenir rancune [...] elle avait obtenu qu'on baisse le volume de la musique quand elle le jugeait trop fort ou qu'on en change, quand cette musique l'insupportait. (ACO, p. 148)

La place qui lui revient durant toute la matinée sans qu'elle n'ait besoin de lever le petit doigt et la musique sur laquelle elle exerce un choix permettent de constater qu'elle a vraiment investi la place et qu'elle jouit de droits que d'autres clients n'ont pas.

Néanmoins, l'agentivité de Julie est parfois limitée. Par exemple, malgré la visée dénonciatrice de son documentaire sur la « pédophilie », Julie déplore que, en dépit de son succès, il n'ait pas été vecteur de changement : « rien n'avait changé dans le paysage social » (ACO, p. 10). Julie se sent donc impuissante malgré ses actions pour faire bouger la société. À la suite de son histoire avec Charles, ou « depuis qu'elle n'a plus de cœur, ou d'âme si on préfère » (ACO, p. 10) et « après avoir tué l'homme qui avait pourtant voulu lui redonner le jour et qu'elle avait cru aimer » (ACO, p. 10), elle perd de toute façon son désir de faire évoluer les choses à cause de sa peine d'amour et de la culpabilité qu'elle ressent. Désormais, « changer le monde ne la concernait plus » (ACO, p. 10). Et, avant sa rencontre avec Charles, détruite par l'alcool qu'elle consomme pour oublier son échec amoureux précédent, Julie perdait déjà de sa productivité professionnelle :

Pour faire aboutir un projet, elle avait besoin de plus de temps qu'avant, pendant lequel elle devait souvent s'arrêter, par manque d'élan. La vie avait désormais un cœur poussif

qui la tenait loin de l'avancement, des bonds de carrière. Comme de tout le reste. (ACO, p. 52)

Nonobstant le talent et le pouvoir de la documentariste, son attachement à un homme est toujours à même de mettre en péril son agentivité professionnelle.

Pour ce qui est de Rose, elle n'exerce pas autant d'agentivité que Julie dans sa profession. En tant que styliste de mode, elle se trouve à être la subordonnée du photographe, en l'occurrence Charles, et doit écouter ses directives comme « un nègre qui organisait, éclairait, mettait en scène la beauté des autres dont elle devait ensuite s'éloigner pour sortir du cadre, là où personne ne la voyait » (ACO, p.35). En plus d'être assujettie aux ordres de son patron, elle ne doit pas prendre trop d'espace à son lieu de travail. Il apparaît alors que le manque d'agentivité de Rose est également spatial. Son retrait, son effacement, est inhérent à sa profession parce qu'elle doit être hors du cadre de la lentille en particulier. De là – et du rejet de sa mère durant l'enfance – naît sa « maladie d'être en trop parmi les autres, son sexe sans intérêt » (ACO, p. 121). Dans son milieu de travail, elle fait l'objet d'une appellation qui la fait disparaître derrière Charles. Nous le comprenons particulièrement lors la conversation suivante entre Charles et Bertrand, un ami du couple : « J'ai parlé de toi et de ton staff [à Julie], avait continué Bertrand en désignant Rose du menton » (ACO, p.34). Rose se fait désigner comme membre de l'équipe de Charles, comme une employée lui appartenant, la fonction de Charles supplantant celle de Rose. Du reste, le geste du menton dénote un manque de considération. Rose, « excroissance de Charles » (ACO, p. 34), est à la remorque des désirs de ce dernier tant dans sa vie professionnelle que personnelle. En effet, « Rose avait très tôt compris que Charles était le leader avec les femmes, celui qui posait les limites, qui encadrait les unions dans son contrôle » (ACO, p. 110). En perdant son amour, Rose perd du même coup son emploi puisqu'elle ne peut plus travailler avec Charles dans le contexte de la rupture. Il acceptera toutefois de la reprendre comme employée après un laps de temps. De

plus, dans l'entente professionnelle du documentaire qui lie Charles, Rose et Julie, Rose est toujours une subordonnée, de Julie cette fois, puisqu'elle doit se plier à ses directives. Sur le plateau de tournage, « Rose [était] obligée de se taire parce qu'elle faisait partie du projet [de Julie], de son plan à elle » (ACO, p. 228). Au fil de ses années de travail, Rose développe une déformation professionnelle, celle de scruter toutes les femmes : « être styliste c'est être dans la rue et isoler chaque femme pour la centrer en photo » (ACO, p. 31). Cette fixation la mène à son intolérance des femmes, à sa théorie du fléau du surnombre de ces dernières et du manque d'homme. Sa haine vise d'abord les mannequins, « écrasantes de façon unanime, unilatérale » (ACO, p. 41), qu'elle doit affronter tous les jours, avant de s'étendre aux femmes en général, à celles qui pouvaient interférer sur son existence ou sa visibilité, en particulier Julie au moment du récit. C'est d'ailleurs à travers l'exercice de ses fonctions que le *poignard* est apparu en premier : « poignard [...] pour la suppression de sa propre existence devant la lumière trop vive » (ACO, p. 28) projetée par les autres femmes qu'elle doit mettre en valeur. Rose évolue donc dans un milieu professionnel qui la mine en la plaçant dans l'ombre et dans lequel elle doit « trouver un moyen de ne pas avoir mal devant la supériorité des autres » (ACO, p. 41). Elle se voit comme une « arrangeuse de chair à faire envier, ou bander » (ACO, p. 28) et elle réagit mal à ce système dans lequel elle sert le désir des hommes sans en être le centre.

Julie possède de l'agentivité spatiale, mais elle se restreint à la sphère professionnelle et à des endroits fermés et intérieurs, comme son appartement ou le gym. Par rapport au gym, son agentivité spatiale est mitigée. Elle s'y sent « comme chez elle » (ACO, p. 132). Elle s'y sent également puissante quand elle se met dans la peau de vedettes telle Nelly Furtado, son tapis roulant se transformant en scène de spectacle, les autres usagers en foule. Néanmoins, dès qu'elle éteint la musique et qu'elle descend du tapis roulant, « elle est rejetée dans la réalité où elle n'[est] plus sûre d'être quelqu'un » (ACO, p. 131). Son pouvoir en ces lieux, émanant d'un jeu

identitaire, est donc incertain puisqu'il semble factice. Par ailleurs, Julie affirme que c'est au gym qu'elle trouve son équilibre: son entraînement « la calmait, une vraie paix intérieure [,] un bouclier contre les mauvaises pensées » (ACO, p. 132). Elle y puise également la force de se relever de ses malheurs, l'exercice favorisant l'appétit et le sommeil nécessaire pour qu'elle retrouve « sa position de dominante, de femme Alpha » (ACO, p. 182). Julie aspire à la supériorité, et le gym constitue un lieu d'investissement en ce sens. Quant à son logement, une attention particulière est mise à le décrire alors que peu de lieux font l'objet de telle description dans l'œuvre. La description insiste sur l'aspect rassurant et sécurisant de cet endroit qui appartient à Julie: « décor duveteux, fleuri, un cocon » (ACO, p. 65), « tout y était confort » (ACO, p. 66), « atmosphère tamisée » (ACO, p. 66), « décor pour réfléchir ou contempler » (ACO, p. 66), « il y avait beaucoup de récompenses » (ACO, p. 66). Ce lieu, par le réconfort qu'il lui fournit, comme un rempart contre l'extérieur hostile, lui donne la force d'affronter la vie.

Outre ses lieux de travail, son appartement et le gym, où elle se sent bien et maître, Julie ne considère pas que les territoires sont ouverts pour elle parce qu'elle entretient des pensées limitatives :

À trente-trois ans Julie ne pouvait plus se permettre de voyager, de partir à l'aventure, sac à dos vers des mondes nouveaux [...]. Elle ne pouvait pas ou si peu dormir dans un autre lit que le sien [...]. Sa jeunesse était finie, elle s'était maltraitée au point de n'éprouver aucun plaisir à être en terre étrangère, à moins de connaître à l'avance les moyens de recréer ce qu'elle laissait derrière elle, à moins [...] d'être partout dans le monde comme à la maison. (ACO, p. 133)

Le rempart qu'est son loft se retourne contre elle en quelque sorte puisque sa sérénité en dépend. Son insécurité et la peur de ne pas être en contrôle de son environnement limitent sa mobilité. Son manque de confiance découle d'habitudes ancrées, mais également de sa désolation de vieillir dans un monde où la jeunesse est adulée. Ce sont donc aussi les injonctions sociales qui restreignent son agentivité spatiale.

Quant à elle, Rose n'exerce pas d'agentivité spatiale dans son milieu de vie. Dès que Julie entre dans la vie de Rose en emménageant dans l'immeuble où elle habite, Rose se sent envahie, mise en danger, comme si elle n'avait plus de territoire à elle et d'endroit où vivre son amour avec Charles. Elle réalise qu'elle « déménag[e] chez Julie » (ACO, p. 38). Les portes respectives des deux femmes se trouvent face à face, comme Julie et Rose le sont elles-mêmes dans l'arène où se joue leur sort amoureux. Rose craint que Julie ne croise Charles et l'imagine « traverser encore et encore le couloir de leur sanctuaire » (ACO, p. 40). Appartenant à Charles, le loft que Rose habite, sanctuaire de sa relation, est percé par l'ennemie, une menace qui en trahit la sérénité, « un danger aux cheveux blonds platine et à peau rousse sur le seuil de sa nouvelle demeure » (ACO, p. 15). Dès leur première rencontre, Rose « install[e] son couple, d'une poignée de main, en face de [la] porte [de Julie] » (ACO, p. 16) lorsqu'elle informe Julie que Charles habite la porte d'en face. Rose est très dérangée par la proximité de Julie : « Julie se refermait sur sa vie, sous la forme matérielle, incontournable, fatale, du voisinage » (ACO, p. 38). Si ces portes sont d'abord décrites comme fermées, protégeant l'espace personnel des deux rivales, la porte de Julie finit par s'ouvrir et décloisonner les espaces propres à chacune, accentuant la menace : « la porte du loft de Julie était entrouverte, comme si elle attendait quelqu'un [...] ou pire, comme si elle voulait se faire remarquer des voisins » (ACO, p. 114), en l'occurrence de Charles qui finira par franchir cette porte, cette frontière de l'intimité. Dès le départ, Rose pressentait que cette promiscuité lui ferait perdre Charles. Qu'elle s'interpose ou non entre Charles et Julie, elle craignait que ce ne soit perdu d'avance : « il y avait sa porte en face de la sienne qui lui aurait donné Charles dans un futur proche » (ACO, p. 46). D'ailleurs ces intrusions dans les territoires se solderont par le déménagement de Rose qui n'a plus de lieu à elle, qui est obligée de quitter à cause de sa séparation et de se nicher ailleurs, en territoire vacant, chez son chirurgien. Notons qu'en se relocalisant à cet endroit, Rose n'est pas davantage maître

de son logis, pouvant à tout moment être renvoyée par son nouveau copain qui en est le propriétaire. Toutefois, à la fin du récit, elle a une résolution susceptible de lui redonner de l'agentivité : « Quand je gagnerai à nouveau de l'argent je vais partir vivre dans un appartement à moi. Seule » (ACO, p. 205). Le récit s'interrompt malheureusement avant que l'on puisse savoir si cette intention se concrétise.

En ce qui a trait à l'agentivité spatiale exercée par le genre féminin dans le roman, il semble que, dans la sphère publique, elle est restreinte. Nous en sommes informés par la vision de Julie : elle « avait toujours pensé la présence masculine comme une dominance qui passait par la force physique et par le nombre, dominance qui passait aussi par le rassemblement colossal dont ils étaient capables en temps de guerre et lors de soulèvements populaires » (ACO, p. 88). Or, en allant veiller avec Rose, Julie se rend compte pour la première fois que les femmes envahissent les bars et les restaurants. Toutefois, cette occupation de l'espace public n'a rien à voir avec la possession d'un pouvoir, d'un passage à l'histoire, comme chez les hommes. Pour les femmes, le rassemblement n'a pas de visée revendicatrice, et leur surnombre, au lieu d'augmenter le pouvoir de chaque femme, le subdivise entre les rivales et l'amoindrit, leur pouvoir se calibrant par l'efficacité de leur beauté sur le désir des hommes « partis à la chasse, dehors, ailleurs » (ACO, p. 89). Cette chasse rappelle encore la logique bestiale des relations entre les hommes – prédateurs – et les femmes – proies. Cette représentation des femmes n'est pas sans rappeler le topos de la scène de bal des contes pour enfants où les princesses défilent pour être l'élue du prince.

Un autre lieu du roman me semble digne de mention : la terrasse sur le toit de l'immeuble où habite le triangle amoureux. Julie posséderait également cet endroit comme elle *possède* l'immeuble, ce serait « son toit » (ACO, p. 13). C'est ainsi dans un lieu où Julie exerce un

pouvoir spatial que les protagonistes font connaissance et qu'éclot leur rivalité. Le toit est décrit comme un lieu dangereux, présage de l'excipit tragique. Le toit, qui devient « maudit » (ACO, p. 43) au fil de l'histoire, est brûlant comme l'enfer et « [cuit] comme une punition les deux femmes exposées » (ACO, p. 74). Le tonnerre y gronde souvent, et la guerre qui y éclate est symbolisée par la foudre qui s'abat sur la rambarde alors que les deux femmes y sont accotées. À cause de la rambarde qui tardait à se faire réparer, le toit est d'autant plus dangereux parce qu'il « offrait, éventré, son danger de mort, sa promesse d'écrasement à tout venant » (ACO, p. 71). Il était alors prévisible que ce lieu ferait des victimes. Lorsque les rivales s'y trouvent au même moment, le malaise spatial est palpable. Dès leur première rencontre, quand un silence s'installe entre elles, elles ne savent plus quoi faire et restent immobiles une à côté de l'autre en cherchant une manière de se fuir, mais « Rose ne pouv[ait] pas partir parce qu'elle venait d'arriver et Julie cherch[ait] une façon d'en sortir » (ACO, p. 18). Le toit revêt la symbolique d'une arène où les femmes, Julie et Rose, mais aussi les femmes en général, se querellent entre elles pour avoir leur place. En effet, Rose fantasme d'y régler son problème de surnombre de femmes : « [elle] avait regardé un temps la rambarde fendue, comme pour se débarrasser du poids de toutes ces femmes en trop en les y faisant tomber » (ACO, p. 77). Toutefois, nous comprenons que c'est elle qui chute sur ce toit. Face à une Julie dont elle craint la force et la beauté, elle s'y décompose : comme la rambarde par la foudre, elle a été foudroyée par Julie : « désormais elle ne serait plus rien » (ACO, p. 48). Cependant, Rose tentera ultimement de se réapproprier l'espace ainsi que son pouvoir, notamment sur Charles, lors du dénouement. Durant le tournage dirigé par Julie, elle tente de supplanter cette dernière en captant l'attention de toute l'assemblée : elle se donne en spectacle en montrant sa vulve remodelée par la chirurgie. Or, au lieu de susciter l'admiration, l'exhibition de cette vulve provoquera la consternation et la répulsion de Charles. Se sentant puni par la chef des Amazones et suivant les voix dans sa tête, il se laisse tomber de la rambarde

brisée. Rose subit alors un cuisant échec. La dégringolade de Charles, figure patriarcale, de l'immeuble, comme le mentionne Nicole Côté (Côté 2015), symboliserait la chute de l'homme, contrepartie de la chute de la femme. Ni Rose, qui ne réussit pas à récupérer Charles, ni Julie, qui déterre la folie de Charles, ni Charles, qui succombe à la folie, ne sortent victorieux de leur histoire d'amour.

Au vu de cette analyse, nous constatons qu'*À ciel ouvert* met en scène des protagonistes dont la subjectivité est diminuée de multiples manières. L'examen des discours et des consciences de Rose et Julie, qui sont révélés par la narration hétérodiégétique, démontre que leur agentivité est freinée. Nous avons aussi constaté qu'elles sont prises dans des relations désubjectivantes où la reconnaissance fait défaut et où le partage intersubjectif équitable semble impossible, et ce, en ce qui concerne tous les membres du trio amoureux : Rose exècre surtout Julie mais toutes les femmes également – à commencer par sa mère –, Julie, qui préfère les humains de loin, *mange* Rose, et Charles les objectifie toutes deux avant de sombrer dans le délire. Durant l'essentiel du récit, Rose paraît toutefois la plus démunie des trois lorsqu'on observe, entre autres, sa position sociale et son occupation spatiale. Ultimement, sur le toit de cet immeuble où la guerre se déclare, on assiste à une annulation des pouvoirs de part et d'autre, non à une prise de pouvoir de l'un d'entre eux : Rose et Julie n'obtiennent pas ce qu'elles désirent, n'arrivent pas à surpasser leur rivale pour l'obtenir, et la figure patriarcale du récit, Charles, meurt, annulant la lutte de pouvoir entre les protagonistes et empêchant la possibilité de toute réparation ou réconciliation avec elles. À l'évidence, *À ciel ouvert* n'offre pas de « happy end ».

DEUXIÈME PARTIE: *DES CAILLOUX PLEIN LA TÊTE*

Cette deuxième partie de mémoire concerne le volet création. Suite au résumé de l'intrigue, le roman *Des cailloux plein la tête*, comprenant 16 chapitres et un épilogue, sera présenté en partie. Les chapitres un, deux, quatre, six, neuf, douze et seize sont accessibles en entier, tandis que les chapitres trois, cinq, sept, huit, dix, onze, treize, quatorze et quinze ainsi que l'épilogue sont résumés afin d'assurer une continuité dans la compréhension de la trame narrative.

Résumé de l'intrigue

Sur le coup d'une colère refoulée depuis trop longtemps et causée par de multiples maltraitances, Alexe, à peine sortie de l'adolescence, commet un geste irréparable, qu'on n'apprendra qu'à la fin du récit. D'un élan, elle quitte sa ville natale, Les Éboulements, sur le pouce, en direction de Montréal, où elle se refait une vie et une identité. Durant onze années, elle tente d'enterrer son passé sous les comportements téméraires et la consommation de drogue et d'alcool jusqu'à un matin fatidique où elle réalise que son autodestruction la met elle-même et les autres en danger. Ces comportements déclenchent une prise de conscience qui débouche sur un projet inusité : un pèlerinage vers les vestiges de la maison de son enfance, lieu des chocs initiaux. Durant le périple pédestre d'environ 400 kilomètres, elle vit une solitude salvatrice qui l'empêche de s'étourdir pour échapper à ses démons et fait des rencontres qui ébranlent ses conceptions. À travers les confidences et les souvenirs qui émergent sur des routes parfois isolées, la jeune femme retrouve aussi un chemin pour revenir vers elle.

Chapitre 1

Ce qui devient visible

Le battement d'ailes irritant d'une mouche qui parcourt l'aire ouverte formant le salon et la cuisine ouvre une brèche dans mon sommeil. Je l'entends se cogner à l'unique petite fenêtre. Puis, les battements d'ailes se rapprochent de moi, enfoncée dans le divan comme une pierre lourde, et me font ouvrir l'œil sur la pénombre de mon logis. Seul un mince arc de lumière s'immisce entre le store et le chambranle. Il doit être 16 h environ. La poussière, révélée par le faisceau lumineux, danse dans le vide tandis que je fixe, un peu comateuse, sa chorégraphie. Un début de migraine pulse dans mon crâne. Le robinet qui fuit, goutte à goutte, est d'abord un bruit de fond lointain avant de s'imposer de plus en plus à mon esprit et de devenir un martèlement bruyant. Quand la mouche me fonce dans l'oreille, je me dis que c'est la manière la plus déplaisante qui soit d'être extirpée du sommeil. Je tente de l'assommer et réalise qu'il y a pire : en levant mon bras, je sens une douleur vive au poignet. Du sang séché s'écaille sur ma peau. Il colore mon chandail, l'accoudoir du divan et une débarbouillette en motton raidi sur le sol. Une vilaine coupure trace une frontière entre ma main et mon avant-bras.

Que s'est-il passé?

Il s'agit du genre de blessure qui meuble mes fantasmes. Elle vient avec des images typiques de film glauque : une lame de rasoir, un poignet tranché, une mare de sang, un corps inerte dans la froideur d'une baignoire. Une découverte qui choque l'œil. Une femme a trempé trop longtemps dans son malheur comme dans l'eau, est devenue gonflée et laiteuse. C'est une entaille qui détient ce pouvoir, celui de laisser basculer les vivants de l'autre côté de la vie : d'un côté les survivants, de l'autre ceux morts au combat. C'est une sorte de ligne douanière. Que je pense souvent traverser.

Je reste longtemps avachie sur le sofa, mes paumes sur le front, dans l'espoir de contenir ma migraine de lendemain de veille, ainsi que le flot de mes questionnements laissés sans réponses. Je ne peux y croire, suis-je passée du fantasme à l'acte? Ai-je appuyé fort sur la lame pour trancher d'un coup vif, pour attenter à ma vie?

Si c'est le cas, voilà une autre chose que j'aurai ratée.

Malgré mes efforts, ma mémoire fuit et emporte les derniers événements de la veille hors de ma portée. Fin de soirée introuvable. Autour de moi, le désordre est familier : le cendrier sur l'îlot déborde, les restants de trip de bouffe sont restés dans leur emballage éventré, des bouteilles vides s'entassent sur le comptoir. J'ai une bonne capacité d'absorption pour l'alcool, mais pas à ce point! Clairement, je n'étais pas seule chez moi la nuit dernière.

Hier, je me souviens d'être sortie avec Marine, ma *partner* de « toute » comme on se dit, mais je n'ai aucun souvenir d'être rentrée avec elle. Peut-être a-t-elle dormi dans ma chambre? Trop abattue pour me lever : *Marine?...Marineeee?* Les murs de l'appartement ne me renvoient qu'un silence creux en retour. À bien y regarder, on devait être au moins trois...

Je me traîne jusqu'à la salle de bain pour avaler deux capsules d'Advil et prendre une douche chaude. Le contact de l'eau sur ma plaie m'arrache un cri. Un tourbillon de sang s'écoule dans le drain.

Noah, mon voisin de palier, cogne et entre alors que j'essaie, en sacrant, de me faire un bandage. *Ça pue donc ben icitte!...* Il prend mon bras avec précaution *Laisse, j'veis le faire!* et poursuit l'ouvrage. Il me regarde de biais, d'un air paternaliste : *Y t'a pas ratée celui-là! Ou TU t'es pas ratée... J'sais pas ce qu'on dit dans ce temps-là.* Il insinue bien sûr que d'une certaine manière, je suis ma propre victime. *De quoi, là? Explique! J'me souviens de rien!* Il n'est pas surpris. Il était présent une partie de la nuit. Selon lui, j'étais aux an-ti-po-des de la sobriété, je faisais peur à voir. Des points de suture seront sûrement nécessaires. *Ça va être difficile à*

justifier aux médecins, hein! Ça paraît pas ben, c'te blessure-là. Ils vont croire que t'as voulu te tuer... Sais-tu que, les suicidaires, ils les internent?... Remarque, ça pourrait être une bonne chose... Je lui arrache mon bras. *C'est beau là! Vas-tu me le dire ce qui s'est passé hier!* Le bandage presque terminé se défait. Noah soupire, reprend mon bras et attache le bandage solidement. *Tu m'offres un café?* Je pointe ma cuisine *Toute est là!* et je m'affale sur le sofa. Pendant qu'il s'affaire dans mes armoires, il me raconte qu'à environ 4 h 30 du matin, il nous a entendus arriver, moi, Marine et un inconnu. Nous avions l'air de nous faire ben du fun, du moins au début, parce qu'ensuite le ton a monté, en crescendo. Il ne savait plus si nous blaguions entre nous, mais il s'est avéré que non. Il y avait moi qui envoyais promener le gars, le gars qui en ajoutait une couche, Marine qui nous disait de nous calmer, de baisser le ton, qu'on était pour alerter les voisins, que j'étais folle, qu'on était fous... Noah nous a entendus nous cogner sur les murs et a fait irruption dans l'appartement. *T'avais pas barré ta porte. Encore!* Ses reproches me donnent envie de lui faire un *finger*. *Mais bon, ça t'aura servi cette fois...* Je me retiens encore... *Merde, Alexe, t'as plus de lait!* Il interrompt son récit. *Ma caféine d'abord!* Il ricane en sortant pour aller au dépanneur. Il joue avec mes nerfs comme sur une guitare mal accordée : je commence à distorsionner, par en dedans. Il faut que je me contienne, si je veux ravoïr les morceaux de ma vie qu'il détient.

Pendant son absence, je téléphone à Marine : *Fi dou da. L'abonnée que vous tentez de rejoindre est présentement dans l'impossibilité de recevoir votre appel...*

Arrrghh!

Noah revient avec une pinte de lait. Avant de prendre la parole, il s'attache les cheveux d'un geste solennel, un geste de guerrier se préparant à une bataille, quelque chose du genre. Je l'écoute, muette. Son récit me déroute, crée une boule grandissante dans mon estomac. Il tente de percer mon silence : *Quesse tu cherches en te défonçant la gueule comme ça, Alexe?* Sans rien

dire, j'entreprends de ranger la cuisine. Mettre de l'ordre dans la pièce, mettre de l'ordre dans mes idées. En laissant tomber la vaisselle dans l'eau savonneuse, je pense qu'il serait plus simple de la jeter, ou de la casser. Noah comprend vite que je veux être seule. En quittant, il me salue de loin. Je ne pense pas à répondre.

Je connais Noah depuis peu de temps, environ un an, mais on dirait que ça fait des lunes. Nous nous sommes sentis très vite à l'aise ensemble. Il faut dire que le contexte de notre rencontre aurait brisé la glace la plus épaisse. J'habitais l'édifice depuis un mois. Mes heures d'entrée et de sortie faisaient en sorte que je croissais très peu de mes voisins. C'était bien ainsi parce que j'étais honteuse, surtout lors de mes retours. J'étais sur le mode incognito. Ce soir-là, je me trouvais si ivre que je me suis écroulée entre les deux portes de l'entrée, vaincue par la serrure dans laquelle ma clé refusait d'entrer. Noah m'a trouvée là, endormie, en pose de cadavre sur une scène de crime. Trempant non pas dans une flaque de sang, mais d'urine, la mienne. Il m'a remuée et j'ai fini par ouvrir sur lui des yeux froncés. Ce grand flanc mou était penché sur moi à tenter de me relever par les aisselles : ses cheveux lui tombaient sur le visage, mais ses grands yeux brillants de compassion les perçaient. Depuis, il agit comme mon sauveur. Et ça m'horripile.

Tandis que je nettoie le bordel ambiant de mon logis, étrangement, l'image de l'une de mes premières visites chez le dentiste me revient. On venait de réparer mes deux premières caries. Durant le trajet du retour vers la maison, j'étais fascinée par l'absence de sensation sur le côté droit de mon visage : sur ma joue, mes lèvres et mon menton. Assise sur la banquette arrière de la voiture, je testais le pouvoir de la pique anesthésiante en me pinçant à la dérobée, pour empêcher, sans succès, ma mère, qui me jetait des coups d'œil par le rétroviseur, de me voir. *Arrête de t'taponner comme ça! Tu vas te maganer le visage!* J'ai repincé quand même. Rien. J'ai pincé plus fort. Rien. Gratté avec les ongles. Toujours rien. Dans ma chambre, je me suis

grattée de plus belle, et grattée fort encore, au sang, obnubilée par cette zone insensible qui rétrécissait avec le temps et que je redélimitais à mesure que l'effet analgésique faiblissait. Puis je me suis endormie sur cette cartographie de limite sensorielle. Ma mère m'avait avertie des dommages visibles, je n'y croyais pas vraiment, mais elle ne m'avait pas avertie de la douleur qui viendrait à rebours. Un avertissement concernant seulement mon apparence : gestion de priorités selon ma mère. Le lendemain matin, quand je me suis réveillée pour aller à l'école, mon visage était recouvert d'un masque de gales qui rendait chaque mouvement douloureux. Ma stupidité s'était ainsi révélée au grand jour, avec mon sadisme et ma honte, bien en évidence dans le miroir.

Comme aujourd'hui : une plaie dans le miroir me rappelle que j'en suis une.

Ce n'est pas la première fois que Noah ou quelqu'un d'autre ou mes propres relents me jette au visage ce genre d'agissements autodestructeurs. Mais, ce n'est jamais allé aussi loin, aussi loin que ce que la version incomplète de Noah laisse entrevoir de pire.

J'ai l'impression d'être autrement anesthésiée que lors de cette visite chez le dentiste. Maintenant, quand je suis engourdie, c'est aussi ma tête, c'est aussi mon coeur qui est gelé. Presque tout le temps. Peut-être que je cherche à élargir l'espace insensible en moi. Je m'exerce à agrandir son territoire, à repousser sa limite, à effacer sa limite. Pour ne plus atteindre la douleur qu'il y a au-delà de l'engourdissement de mes sens et de mes pensées. J'ai cette manière idiote de jouer avec mes propres contours, de les chercher, alors que rien ne peut me contenir.

Je suis hors de moi, depuis 11 ans.

Comme autrefois mon masque de gales, aujourd'hui mon poignet ouvert rend ma blessure bien visible, révèle celle qui s'étale par en dedans, comme si elle avait trouvé un chemin vers l'extérieur en fendant ma peau.

Mon cœur blessé se donne en spectacle : il faut en faire quelque chose.

Je passe le reste de la journée à m'abrutir devant la télévision, à zapper entre les émissions de cuisine, de décoration et les téléjournaux. Je ne résiste pas à l'envie de m'ouvrir une bière. J'envoie quelques textos à Marine. Mais mon voyant lumineux à moi reste éteint. Je finis par ranger mon téléphone hors de ma vue : je n'ai plus le moral de guetter sa réponse et d'encaisser une autre déception. L'énergie me manque pour me rendre à ma chambre. Je rabats sur moi un débardeur qui trainait et me plonge dans un sommeil sans rêves.

Chapitre 2

Un vain parachute

Je me réveille ankylosée, dans la même position que la veille. J'ouvre les stores du salon sur un dimanche ensoleillé qui me nargue. Les arbres qui percent le trottoir à intervalles réguliers et s'étirent vers le ciel projettent des ombres ressemblant à des taches d'encre sur le bitume. Une enfant tient sa mère par la main et s'amuse à sauter par-dessus les ombres, semblant s'imaginer mille trous et crevasses. À chacun de ses sauts, ses cheveux châtain rebondissent, souples, dans l'air chaud de l'été. En temps normal, ce serait une belle journée pour être légère, comme cette fillette qui s'éloigne en continuant son manège de par ma fenêtre. Mais, voilà qu'une image me happe. J'imagine l'enfant tomber dans une des ombres, un trou imaginaire sans fin. Avec des yeux écarquillés de détresse, elle se cramponne à la main de sa mère. Mais celle-ci s'applique à enlever, un à un, les petits doigts pour s'en dégager. Lorsque la marâtre se libère du dernier doigt qui l'agrippait, elle regarde, impassible, sa fille être engloutie par le noir insondable du trou.

Elle tombe, sans fin, dans le néant.

Sa robe mauve comme un vain parachute.

Une porte qui claque dans le corridor de l'immeuble me sort de ma fiction. Avant de me détourner de ma fenêtre, je rabats les stores dans un faux mouvement. Une tache de sang transperce mon bandage.

Chapitre 3 À boire et autres niaiserie

Résumé :

Alexe est en train de travailler alors que Marine se pointe pour lui donner rendez-vous. Elle veut lui raconter la soirée qui a mal viré. En attendant le rendez-vous de fin de la journée, Alexe se remémore ce dont elle se souvient. Les deux amies ont commencé à festoyer en après-midi, en jouant aux cartes et à « ni oui ni non » qu'elles ont transformé en jeu de beuverie. Ayant l'intention de prolonger leur fête dans un bar en soirée et manquant d'argent, elles sont allées voler de l'alcool dans un dépanneur où elles ont croisé le boss d'Alexe. Celle-ci raconte qu'elle l'a rencontré à son arrivée à Montréal, alors qu'elle vivait pour ainsi dire dans la rue depuis quelques jours. Il lui a offert un emploi payé en dessous de la table, ce qu'elle ne pouvait refuser : en plus de la sortir du pétrin, cela lui permettait d'être anonyme. Ainsi, elle ne pouvait être retracée par ceux qu'elle avait fuis. Le plan de vol des complices a fonctionné, et elles ont pu continuer à s'étourdir. Au bar, Alexe s'est intoxiquée davantage avec de la cocaïne et est devenue irritable. Son dernier souvenir : un garçon qui la prend par le coude dans le corridor menant aux salles de bain. Ensuite, black-out.

Chapitre 4

Le langage des plantes

Dès la fin de mon quart de travail, je quitte précipitamment le dépanneur pour rejoindre Marine. J'espère que les fragments de mémoire de cette fameuse nuit seront réassemblés pour former un tout. Elle m'ouvre la porte et me serre dans ses bras. Mais son accolade est tendue. Tandis qu'elle me précède dans la cuisine, je la vois retirer furtivement un joint éteint de son cendrier et le mettre dans sa poche. J'ai l'impression étrange qu'elle veut le cacher. Nous nous installons sur le balcon extérieur et elle commence à me raconter nos tribulations, marquant des pauses en fumant ses Export A.

Au Vieux Stax, j'ai invité le garçon qui m'a interceptée dans le corridor à boire un verre avec nous. Puisqu'il insistait pour nous en offrir, il était utile à notre cause : la beuverie à moindre coût. Mon amie a écarquillé les yeux en voyant nos narines enfarinées. *Revenez-vous de faire un gâteau, coudonc?* Marine m'a un peu sermonnée pour mon manque de discrétion, avant de me quémander une ligne de poudre.

Au *last call*, elle a insisté pour que nous ramenions le gars chez moi. L'intérêt qu'il avait eu pour moi a dévié vers mon amie. Et c'était très bien ainsi. Je voyais son regard projeter des fantasmes sur elle. Marine le lui rendait bien.

Éméchés, nous zigzaguions entre les ordures et les lampadaires en nous dirigeant chez moi, ce qui a allongé notre temps de marche. Le gars a sorti un joint de la poche de son t-shirt. J'y ai goûté en prenant seulement deux ou trois petites bouffées. La force de son *pot* m'a fait tousser. Marine et moi avons chantonné notre dicton : *Poffe qui tousse poffe qui gèle!* Nous avons bien rigolé dans les rues sommeillantes du quartier Ville-Marie. Hormis un malaise que j'ai vraisemblablement créé. *Crie-moi pas dans les oreilles!* ai-je lancé à mi-chemin. *Quoi? Je crie pas!* Marine ne comprenait rien. *C'pas toi qui as une grande gueule, Marine.* Le gars s'est senti

visé. *Euh, je crie pas non plus.* Tout à coup, je me suis mise à nier avoir affirmé quoi que ce soit. *Hein! Tu viens juste de l'dire, Alexe!* Apparemment confuse, j'ai prétexté que je les taquinais. Malgré leur mine sceptique, deux coins de rue plus loin, l'incident était oublié.

Chez moi, nous nous sommes empiffrés de poutine et de pizza que nous avons prises au 24 h du coin. Nous les avons fait passer avec du coke gorgé de Captain Morgan. Nous étions loin d'être dans le désert, même si mon comptoir en prenait l'allure : le gars y avait versé une dune de sable blanc. Plus la nuit avançait, plus les inhibitions foutaient le camp. Marine et notre nouveau compagnon s'aguichaient, et leurs frôlements ont évolué en baiser tellement lingual que je me suis exclamée, comme si j'étais redevenue une enfant de quatre ans malgré moi *Des limaces!*, ce qui les a bien fait rire. Pendant que leurs corps s'entremêlaient de plus en plus serré, mon comportement s'altérait. Je les séparais en me plaçant entre eux, une main sur chacune de leur poitrine respective. Et je restais muette, même si je semblais vouloir parler. J'étais embrouillée. Ils en riaient bien au début, mais à la longue, le duo a voulu se toucher pour de bon sans être encombré par la gorille garde du corps que je faisais de moi. Ils sont allés dans ma chambre pendant que je visionnais des vidéos sur You Tube.

Marine ne sait pas ce qui a achevé de me détraquer.

Je plie et replie le papier métallisé du carton de cigarette en écoutant sa voix entrecoupée des bruits des moteurs, de freins et de klaxons, qui sonnent plus fort qu'à l'habitude. Savoir la suite du récit m'angoisse.

Elle me dit que j'ai surgi, hystérique, dans la chambre. *Lâche-la, salaud!* Je brandissais un couteau. Un éclat lumineux ruisselait sur la lame. Je me suis jetée sur eux en tailladant l'air. Les amants ont bondi. Couru dans tous les coins de la pièce. *Wo! T'es folle! Marine, ta chum, c't'une folle!* Marine a dégrisé d'un coup.

Il ne réussira pas, il ne te fera pas mal! Sors, Marine, J'm'en occupe!

De quoi tu parles, Alexe? Voyons! Tout est ok!

Elle tentait de me parler doucement. Voulait m'apaiser. Je me suis retournée vers elle, le couteau en l'air. *Quoi? J'entends rien! On me crie dans les oreilles!* Puis, j'ai marmonné des paroles inintelligibles en faisant les cent pas, les yeux ronds, la pupille dilatée, avant de me calmer progressivement.

Marine et le gars se sont regardés avec désarroi.

Voyons, dis-moi qu'a niaise ta chum...

Quand il s'est rapproché de mon amie, comme une figurine mécanique qu'on vient de recrinquer, je me suis remise à fendre l'air. Une lame frénétique. Il m'a fuie en montant sur le lit, en le traversant, en redescendant. Mon poster « Les deux Frida » est tombée sur la couette. Il a pilé dessus. Le gars a fini par perdre la tête. Moi c'était déjà fait. Des nerfs saillaient dans son cou. Des veines battaient ses tempes. *Dis à ta chum d'arrêter! Sinon, ça va mal virer, J'TE JURE!*

Mais, selon Marine, le faciès le plus troublant, restait le mien.

Le gars s'est jeté sur moi. Dans la mêlée, j'ai échappé mon couteau au sol. Il m'a saisie par derrière. Ses bras formaient une ceinture autour de moi, collant mes bras à mon tronc. Je m'échinai à me dégager. Mon visage s'est violacé. J'ai fustigé Marine du regard. *T'es qui? T'ES QUI?* Elle a reculé. Pour saisir le couteau, le gars m'a lâchée. Je me suis aussi élancée. L'ayant atteint avant moi, il a tiré l'arme vers lui et, du même coup, la lame a coupé mon poignet...

C'était donc ça! J'ai été prise de folie. Sans attenter à ma propre vie. Que la folie. Sans cet aboutissement que la démence commande : le suicide.

J'aurais préféré être cohérente.

J'en ai assez entendu. Je coupe le récit de mon amie. Il faut faire dévier le sujet de ma personne, transférer à quelqu'un d'autre le malaise, la honte qui me serre la poitrine comme un étau, m'en décharger. Surtout ne rien laisser paraître. *Marine, ça veut dire que tu as couché avec deux gars le même soir, celui chez moi et celui du texto, pour qui tu m'as laissée en plan, pendant que je saignais sur le sofa... C'est ça?*

J'pas guidoune au point d'en passer deux le même soir! Franchement! Et, j't'ai pas laissée en plan : Noah était là!

Puis, Marine se dément. Elle confesse être partie sur le coup de la peur. L'appel d'un amant n'a été qu'un prétexte. Un petit mensonge dont elle s'excuse. Elle ne supportait plus ma présence dans la même pièce qu'elle, mes yeux vides, et les instruments de cuisine tranchants, trop à ma portée, prolongeaient la terreur. Mon amie m'a alors laissée aux soins de Noah.

Comme Noah me l'a raconté, il a ouvert la porte au moment où je me tordais de douleur en pressant sur ma blessure fraîche au poignet. Il s'est rué sur le gars : *Man, j'ai rien fait, c'est elle qui...* Marine s'est précipitée sur Noah, lui a dit que c'était moi qu'il fallait contrôler. Sans grande conviction, il a fini par lâcher le gars, qui a fui aussitôt en vociférant. Dans l'espoir de me calmer, Noah a posé sa main sur mon épaule. Je me suis retournée violemment, le visage ahuri, les mains en caches-oreilles : *ARRÊTE DE ME CRIER DANS LES OREILLES!*

Marine se gratouille le cou. Sa peur lui crée un cas de conscience : elle ne peut croire que, pour se protéger, elle a prévenu ses parents de ma visite de ce soir, de la visite d'une amie, qui plus est, sa meilleure amie. Elle l'a fait comme on se prémunit d'une menace. Au cas. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur le nom du coupable s'il y a une attaque. Au cas où elle aurait encore à affronter ma folie. Elle garde son téléphone cellulaire à portée de main depuis mon arrivée. Elle m'explique, en regardant ailleurs, que dans un endroit public, elle craignait une crise qui nous

aurait humiliées toutes deux. *Tu savais même plus qui j'étais, Alexe...* Le balcon lui permettait d'alerter les voisins ou les passants, si jamais...

Je suis bouche bée.

J'ai fait une tentative de meurtre. Et pas sur la bonne personne, moi.

En demandant pardon, je sors de chez elle. Dans le corridor de son bloc appartements, j'accélère le pas. Une fois dans la rue, je cours franchement, jusqu'à m'époumoner. Je tiens le rythme durant les 4 kilomètres qui me séparent du métro. S'il y a une chance que mon corps coure assez vite pour que mon âme reste dernière, je la tente. Je ne veux qu'être un corps, qu'une carcasse creuse. J'entre dans le premier wagon et m'assois sur un banc à côté d'une dame grisonnante, qui est bientôt remplacée par un adolescent à casquette, puis par un homme en complet. Ensuite, je perds le compte des visages. Sans savoir où aller, je voyage en refaisant le même trajet, dans un sens puis dans l'autre, les yeux fixés dans le vide, je ne sais combien de temps. Je n'entends même pas le bruit sourd du métro glissant sur les rails, ni le vent qui ronfle différemment selon la forme du tunnel. Je suis clouée au banc, l'âme toujours accrochée aux talons malgré moi, l'âme écrasée par une honte si lourde qu'elle me plie en deux.

J'ai envie de parler de moi à la 3^e personne, même si c'est à moi-même. Comme si j'étais une autre.

J'ai déjà vu un reportage sur la schizophrénie. La jeune fille de 17 ans qui était interviewée a raconté comment sa maladie s'est manifestée. Un joint et *tchao bye!* Elle s'est mise à voir une plante du salon bouger, se transformer en quelque chose d'humain. Ses amis l'ont regardée, perturbés, faire la conversation avec cette convive feuillue. Elle n'est pas revenue à la normale, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni jamais. Depuis ce jour, elle a besoin de prendre une

médication pour que la gravité exerce une force suffisante sur son esprit complètement déconnecté, pour qu'il redescende dans son corps et y reste.

En sortant finalement du métro, je n'ai pu m'empêcher de prier même si je ne crois pas à grand-chose : *Faites que je ne devienne pas cette fille qui parle aux plantes.*

Chapitre 5 Un caillou de trop

La poussière est un peu retombée : l'œuvre du temps. Marine et moi sirotons une bière ambrée à *L'Éther*, une micro-brasserie que nous affectionnons. Nous y allons pour leurs spéciaux du « jeudredi » et les bols de chips végés. Le barman s'active à préparer son aire de service de l'autre côté du comptoir de bois vieilli où nos coudes reposent. L'endroit respire un calme d'avant tempête. La discussion entre moi et mon amie s'anime quand j'aborde mon projet : un pèlerinage. Marine rigole : *Ben voyons! C'est quoi l'idée? Tripes-tu sur Marcel Leboeuf asteure?* À une certaine époque, l'acteur québécois faisait la promotion du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle dès qu'on lui tendait le micro. Je commence à expliquer à Marine mes motivations, mais elle ne se montre pas très réceptive. *Un signe, t'es sérieuse? Oui! Il y a eu des signes. Comme un message...*

Un message ?... de Dieu? ironise-t-elle.

De Dieu! Elle m'énervé! C'était plutôt un message... de la vie.

La VIE te parle asteure. Ha ha!

J'peux arrêter ça drette là si ça t'intéresse pas, Marine!

OK, OK! Elle n'entend pas à rire, la madame. J'arrête. Parle.

Au fond, en blaguant sur Marcel Leboeuf, elle n'était pas si loin du propos. Une semaine après notre beuverie, dans laquelle notre cocktail de cocaïne, d'amphétamines, d'alcool et de marijuana, ambitieuses que nous sommes, m'a escortée jusqu'à ma psychose toxique, je suis tombée sur une entrevue télévisuelle en dinant dans mon salon. L'acteur racontait comment le chemin de Compostelle en Espagne avait transformé sa vie. Sa marche l'avait fait sortir de sa noirceur, lui avait fait « revoir les couleurs ». Il disait avoir recouvré la vue. Je trouvais que son monologue puait le cliché pop-spirituel, mais je suis passée par-dessus mes préjugés et j'ai écouté véritablement. Quelque part, il avait réussi à me toucher, un peu.

Le lendemain, je regardais la vitrine d'une librairie quand le titre « Jaune soleil, une femme en marche vers Compostelle », ou quelque chose comme ça, a attiré mon attention.

Deux jours plus tard, à l'épicerie, j'hésitais devant le présentoir à fromages. Je suis tombée sur « Le Secret de Compostelle ». Il s'agit d'un fromage affiné là-bas, dans cette ville mythique d'Espagne. Marine de s'exclamer : *Un fromage avec c'te nom-là, toi-chose!* Sa banque à sarcasmes ne s'épuise jamais. Je suspends mon récit, mais pas à cause de mon amie. Ça fait partie de son humour, de son charme. C'est plutôt que le barman de L'Éther tend l'oreille tout en sortant les pintes du lave-vaisselle tournant. Je prends une longue gorgée de bière en le dévisageant. Je n'apprécie pas les indiscretions, quand elles viennent des autres. Lorsqu'il se détourne, je peux revenir à mes histoires.

Quatre jours environ après avoir dégusté mon fromage, je me détendais au café Flore quand un vieil homme s'est assis à la table d'à côté. Il s'est mis à me parler de tout et de rien en flattant sa longue barbe. Je l'écoutais davantage par politesse que par intérêt, peinant à interrompre le flux de sa parole pour me sauver, faisant pourtant tout pour ne pas l'alimenter. De digression en digression, il en est venu au pèlerinage vers Compostelle, ce qui le rendait tout à coup intéressant. Il m'a expliqué les raisons de la tradition qui se perpétuait depuis l'ère

médiévale. Originellement, le tombeau de Saint-Jacques était une relique inestimable. Tous les pèlerins voulaient rejoindre la sépulture du saint à la cathédrale de – j’imite l’accent espagnol pour mon amie – *Santiago de Compostella*. Mais maintenant, il déplorait la commercialisation du chemin. L’homme, entouré d’une aura de mystère, m’a expliqué que rejoindre la dépouille du saint était une manière symbolique de le rejoindre dans sa tombe, et de mourir. C’était par le fait même, le point de départ d’une renaissance, d’une résurrection, en quelque sorte

Je ne comptais plus les coïncidences.

Au fil de mes paroles, un scepticisme de plus en plus grand s’esquisse sur le visage de Marine.

Excusez-moi, parlez-vous de Compostelle, le pèlerinage? Le barman s’immisce dans la conversation. *Ouais*, lui dis-je avec une nonchalance et une indisposition que je veux évidentes. Marine me donne un coup de genou sous le comptoir. Mon attitude ne lui fait pas rebrousser chemin. *Mon frère l’a faite, il a rencontré sa femme là-bas...* Comparé à Marine, mon sarcasme est plus acerbe qu’humoristique: *Ah ben, comme c’est intéressant...* Pris au dépourvu, le barman retourne à son travail. Son grain de sel accroît néanmoins ma crédibilité. Je tapote la cuisse de Marine, en lui faisant une mimique signifiant « tu vois! » et lui souffle à l’oreille : *Un signe!* Elle feint de ne pas entendre.

Elle observe le barman de haut en bas pendant qu’il s’éloigne. *T’es bête, Alexe! Y’est pas laite!*

Ça change quoi?

Pff, laisse faire...

Ben pogne-toi-le, l’amie!

Arrête de faire l’épouvantail, you know!...

Depuis qu'elle est redevenue célibataire, Marine est une vraie libertine. Elle s'emporte et cumule les amants comme si elle avait peur de mourir d'un moment à l'autre. Elle a l'impression que le sablier relâche ses grains trop vite. Qu'il faut jouir aussi souvent que possible, saisir toutes les occasions de s'envoyer en l'air, qu'il faut entrouvrir ses cuisses avant leur désuétude. Les magazines et les publicités vendant la beauté et la jeunesse des femmes déteignent trop sur son esprit. Elle préfère les relations charnelles aux sentimentales. Elle en a assez du sentimental. Paradoxalement, même si elle ne peut s'empêcher de se frotter aux hommes, de vouloir leur plaire, elle affirme qu'ils sont difficiles à aimer, et je lui concède.

Marine et moi vivons sur deux planètes sexuelles différentes : la mienne est dépeuplée. Et c'est un terrain ben ben plat.

Elle m'encourage à continuer mes anecdotes, alors je poursuis mon récit de l'homme du café Flore. Ce dernier m'a glissé qu'il y avait maintenant un genre de chemin de Compostelle dans les environs, nommé le chemin des Sanctuaires, qui part du centre-ville montréalais et qui va jusqu'à St-Anne de Beaupré, pas très loin de mon village natal, Les Éboulements. J'ai demandé à l'homme s'il y avait aussi une relique qui attirait les pèlerins à St-Anne à l'exemple de Saint-Jacques à Compostelle. Il ne savait pas. J'accroche le regard de Marine et baisse légèrement le ton : *Mais en lui posant la question, moi, j'ai eu l'impression de le savoir...*

Hum... eh... oookay!?

Cette conversation tire mon amie hors de sa zone de confort. De la mienne aussi d'ailleurs. J'hésite avant de lui en dire plus. *Et ?...* s'impatiente-t-elle. Je déguste ma bière, en hésitant, je ne sais plus si j'ai envie de répondre. Ma vérité n'est pas si limpide. Elle insiste. Insiste du regard, insiste des mains. *Alleez!*

Comment lui dire que je le sais comme si on m'avait soufflé la réponse.

Rendue à ce point dans la conversation, aussi bien l'assumer. *C'est niaisieux, je le sais ben, mais j'ai pensé toute de suite que c'était la maison de mon enfance, la relique... Ben... « ma » relique.*

Ta relique? Pouhaa... Alexe, ça va?

Je m'attendais à cette réaction. *Oui, « ma relique ». C'est symbolique, Marine. C'est là que je voulais en venir... Je crois que je dois marcher jusque-là...*

Pour renaître, ajoutais-je, dans ma tête.

Bien sûr, mon acolyte ne comprend pas. Forcément. Je ne lui ai jamais raconté Les Éboulements et je ne vais pas le faire maintenant. Sachant bien qu'il n'y a rien à faire pour m'ouvrir lorsque je me referme, elle se replie sur quelques problèmes techniques de mon projet : *seule? Une fille seule, sur un chemin perdu!... et ta job? Paul acceptera-t-il un congé de... combien de temps ça te prendra au faite? C'est combien de kilomètres? Ça prendra bien deux mois... Où dormiras-tu? Tu mangeras quoi, où? Et l'eau? Y'a sûrement pas des dépanneurs à chaque coin de rue... As-tu de l'argent de côté? Tu vas t'emmerder, non?... Et si tu te blesses? J'sais pas... t'es pas habituée de bouger... ben à part lever le coude, là, ah ah...* Elle se demande même qui s'occupera de mes si belles plantes *Bah, je vais demander à Noah. Je m'arrangerai, t'inquiète.*

Ce n'est qu'un autre coup de tête.

Sans le préméditer, j'ai fui Les Éboulements il y a 11 ans déjà, sans rien oublier pour autant. Substituer une autre ville à Montréal pour me refaire une vie, de nouveau, ne servirait à rien. Je sais maintenant, après toutes ces années d'exil, que se sauver ne sert à rien. Cavalier jusqu'à la fin des temps et jusqu'à la fin du monde serait inutile. On ne se dérobe pas à soi. Ce qui a provoqué mon départ me hante toujours, me suis jusque dans mes rêves. Mon passé se manifeste en *flashes*

brutaux. Et alors mes pensées s'agitent, s'emballent, tourbillonnent, courent dans tous les recoins de ma tête, m'assomment comme si elles percutaient mon crâne de l'intérieur. Mes pensées deviennent comme des cailloux qui s'entrechoquent dans ma tête, nuit et jour, en produisant des flammèches.

Maintenant que Noah et Marine m'ont restitué les événements, je sais que ma folie psychotique lors de cette soirée ne s'effacera pas davantage de ma mémoire que les raisons de ma fuite des Éboulements. Redoubler d'effort pour m'intoxiquer, s'il est possible, pour forcer l'oubli, ne me ferait risquer qu'un autre malheur. Je me retrouverais avec des cailloux en plus, avec toujours plus de cailloux en tête.

D'une certaine manière, j'en veux à Marine et Noah de m'avoir tout déballé. Depuis, j'ai toujours la tête pesante.

Il n'y a pas d'autres directions à prendre. Il me faut retourner à la source : Les Éboulements.

Et, tu pars quand, Alexe?

Demain!

QUOI!

Mon sac à dos m'attend sur le pas de ma porte. J'ai la carte de mon itinéraire. Paul a été mis au courant. Il m'a même fait une avance sur ma paye en cas de pépins.

Booonnn, on prend une autre bière d'abord?

Je refuse. Son visage se défait.

Mais, Alexe, tu reviendras, non?

J'espère bien que non!

Cette Alexe, je l'ai assez vue.

Chapitre 6

Moiteurs

Je hisse mon sac à dos sur mes épaules. Bien que j'aie essayé de restreindre mon matériel à l'essentiel, il me pèse plus que je ne le croyais. Avant d'ouvrir la porte, je me tourne vers mon appartement. J'ai envie de conserver une photographie mentale des lieux. De ce lieu où je me perds depuis trop longtemps. J'ai fait le ménage. Beaucoup de ménage. Un ménage du printemps en décalé. Je ne crois pas avoir déjà vu ces pièces si propres, sans traineries, sans vie. L'odeur citronnée des produits ménagés achève de le désincarner. Je veux revoir ma chambre. La table de métal pliante qui me sert de table de chevet, habituellement encombrée de chandelles dégoulinantes et de verres sales, est vide, tout comme la surface du bureau où plus rien ne dépasse des tiroirs fermés. Aucun vêtement ne jonche le sol non plus. Ma literie noire est parfaitement aplanie : sur le mur à la tête de mon lit mon poster « Les deux Fridas » est froissé. C'est affreux et je me demande pourquoi je me suis obstinée à le raccrocher après qu'il ait été piétiné. C'est un souvenir laid d'une soirée catastrophe. Je l'arrache de ses gommettes adhésives et le lisse sur le rebord de mon bureau pour tenter d'enlever les plis, ce qui fonctionne à moitié.

Nous sommes le 7 juillet. Je veux me souvenir de cette date. Je l'écris sur un coin du poster avant de le plier en un petit carré et de le ranger dans une des poches de mon sac à dos, avec la carte de mon itinéraire approximatif.

« Je » commence ici.

En ouvrant la porte de chez moi, j'ai le drôle de sentiment de me retrouver dos à quelque chose qui m'appelle, qui veut me retenir. Je n'écoute pas, franchis le seuil puis ferme la porte derrière moi. Dans le couloir, j'espère ne pas tomber sur Noah. Il ignore mon départ. Je lui laisse une note que je colle sur sa porte avec une bande de *scotch tape*.

Je suis partie prendre une marche. Une longue. Ben longue. Je n'ai pas mon cellulaire, mais je te donne des nouvelles sous peu.

P.S. Tu seras fière de moi, j'ai barré ma porte...

R.P.S. Je t'ai laissé une clé dans la boîte aux lettres. Merci d'arroser mes plantes ☺

Je regarde un instant les gens qui défilent sur la rue. Le trottoir est un tapis roulant bondé et je dois tôt ou tard me joindre à la parade. Un vent fouette mes cheveux alors que je sors du vestibule de l'édifice. Au-dessus de ma tête, le ciel est une toile de cendre qui emprisonne le soleil. En ouvrant boutique, constatant la menace de pluie, les commerçants se demandent s'ils sortiront leur kiosque extérieur.

Moi, ce n'est pas la température qui me freinera.

Le chemin des Sanctuaires emprunte un itinéraire bien tracé jusqu'à la Cathédrale de St-Anne de Beupré. Je ne crois pas que je le suivrai à la lettre. Je n'ai que faire de Dieu et de ses monuments. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'avoir une idée du chemin à suivre, d'avoir des points à relier sur une carte, des balises. Le guide du chemin des Sanctuaires me donne des numéros de routes – la 134, la 132, la 239, la 255, etc. – des noms de village –Verchères, St-Ours, Baie du Febvre, Saint-Marc-Des-Carières, etc. – des opportunités de sentiers hors route, peut-être, de pistes cyclables, et des suggestions d'étapes de marche avec une indication des kilomètres à parcourir entre chacune. Il propose de commencer à l'oratoire St-Joseph. Pour ma part, je sortirai de l'île sans tergiverser, en empruntant la piste cyclable pour traverser le fleuve. Le parcours propose de retraverser le fleuve à Trois-Rivières pour rejoindre la rive nord où se trouve Sainte-Anne. J'adhère à ce plan. Je prévois marcher dans les 30 kilomètres avant de me trouver un endroit où dormir à Varennes. À une cadence de 5 ou 6 km/h, je marcherai environ 6 heures, pauses comptées, et j'y serai. Je transporte avec moi ma tente couleur taupe, une chambre

vagabonde conçue pour une seule personne. De couleur taupe, elle se fond dans le décor et peut se déployer facilement n'importe où. Un boisé, un champ ou un terrain vacant pourra accueillir mon sommeil, sinon un stationnement reculé, peu fréquenté. Je trouverai bien en temps et lieu.

Tandis que je marche pour sortir de l'île, je caresse l'idée d'être bientôt libérée de ses odeurs qui, dans certains quartiers, me lèvent le cœur: ordures, restaurant chinois, passants dont les aisselles rejettent dans l'air un fumet âpre, friture, urine de chien et autres puanteurs à en faire fondre les poils naseaux. Je tente de me souvenir des parfums de mon enfance, émanant des paysages sauvages des Éboulements mais rien n'y fait. La métropole, que je n'ai pas quittée depuis des années, force une empreinte olfactive tenace.

Sur la passerelle du pont Jacques-Cartier menant à l'île Sainte-Hélène, au-dessus des eaux agitées du fleuve, la fraîcheur de l'air venteux m'arrache un frisson. La ville dense et grouillante siège derrière moi. Il y a peu de temps, je faisais partie de cet enchevêtrement vaste de blocs Lego saillant du sol. Je marchais entre ces gratte-ciels miroirs qui reflètent la grisaille. Au fil de mes pas, la ville rapetisse tranquillement. D'ici, je me sens plus grande et plus petite à la fois.

Les nuages cèdent : des gouttelettes de pluie commencent à moucherter mon visage et je m'efforce d'en faire abstraction.

Sur l'île Sainte-Hélène, le parc d'attractions de La Ronde entre en dormance à cause de la pluie. La grande roue lumineuse et ses nacelles qui se balancent ralentissent puis cessent. Marine et moi en avons fait un tour il y a deux ans environ. *As-tu déjà baisé dans un manège, Alexe?* Le verbe « baiser » m'a fait sourciller, comme chaque fois où elle se plaisait à aborder le sujet. Il y avait si longtemps que je n'avais pas appliqué ce verbe, il y avait eu si peu de fois. Elle m'a confié avoir tenté l'audacieuse expérience avec son ancien petit ami, Simon. *Ça, c'était du vertige! La grande roue n'est jamais montée si haut...* Elle m'a tout raconté, en détail, malgré la gêne qui paralysait mes traits.

Leurs corps étaient encore chauds de leurs ébats du matin. Dans leurs yeux, cette connivence subsistait alors qu'ils attendaient dans la file. Marine portait une robe longue jusqu'aux chevilles et faite d'un tissu mince qui flottait sur sa silhouette. Une fois à bord, lorsque le manège avait démarré, Marine avait calculé la position de sa nacelle par rapport aux autres. Il y avait des moments où celles autour d'eux ne donnaient plus sur la leur, mais jamais bien longtemps. Simon était assis sur le banc en face d'elle. Marine avait enlevé ses ballerines en le regardant de biais et avait laissé ses orteils nus remonter sa jambe, de sa cheville à son entre-jambes. Mielleuse, elle s'était attardée sur sa fermeture éclair, et avait déposé son autre pied sur le banc, à côté de sa cuisse. Ses orteils avaient fini par délaissier ce qui s'érigait sous les jeans de Simon pour déposer son pied à côté de son autre cuisse. Il était cerné, prisonnier des cuisses de Marine bien ouvertes face à lui. Les yeux de Simon en disaient long. Il toisait son entre-cuisse, et elle avait bien reconnu son désir : il voulait tout voir. Elle avait lentement retroussé sa jupe, avait attendu que les passagers des autres nacelles ne la voient plus pour la remonter complètement jusqu'à ses hanches, puis avait tassé sa petite culotte sur le côté. Mon amie me mimait ses gestes par-dessus ses vêtements, j'aurais voulu lui dire qu'elle n'avait pas à en mettre autant, à m'en faire le spectacle, mais une curiosité malaisante me figeait. Elle avait porté un doigt à sa bouche pour le lécher sensuellement – devant lui comme devant moi – avant de l'enfoncer entre ses lèvres et de le sucer, comme elle l'avait fait avec la verge de Simon plus tôt ce matin-là. Le regard impudique de son petit ami la scrutait. Son sexe s'était gonflé davantage sous ses jeans qu'il avait détachés pour l'en libérer. Puis Marine avait porté son doigt à son propre sexe, avait pointé le chemin à emprunter jusqu'à l'introduire dans sa fente. Simon avait quitté son siège pour s'agenouiller et se glisser en elle. Pendant leur fusion, elle m'a dit que c'était comme si le manège s'était immobilisé et vidé des ses autres passagers. Elle regardait le ciel au moment où elle a joui dans un cri étouffé.

Cette scène m'a longtemps hantée. J'avais l'habitude d'écouter distraitemment les histoires intimes de Marine, en hochant de la tête de temps à autre. Elle qui n'éprouvait aucune gêne à en relater moult détails dans un langage coloré et imagé; moi qui avais rarement ce genre de pensées, qui les refoulais méticuleusement et qui me tenais loin des inspirations. Cette fois-là, alors que je me trouvais avec mon amie dans la nacelle pareille à celle où elle se trouvait avec lui, une en face de l'autre pareillement à elle et lui, tout faisait davantage image. J'ai rougi après avoir regardé le ciel : j'avais emprunté la peau de Marine.

Plus tard, en m'imaginant dans ce manège, je n'avais pu résister à l'envie de libérer la tension entre mes cuisses, une tension gonflée de plusieurs mois, gonflée de plusieurs années. Mes draps en avaient été trempés de sueurs. Puis, j'ai eu peur d'avoir libéré quelque chose. Quelque chose de difficile à contrôler.

Le klaxon d'un paquebot fend l'air et perce le bruit constant du trafic sur le pont Jacques-Cartier. La pluie ne cesse pas, finissant par me contraindre à revêtir mon imperméable. Je recouvre également mon sac. Bientôt, mon capuchon devient insuffisant. La pluie martèle franchement la structure de métal et de ciment du pont qui s'achève. Je dois avancer en me cachant le visage dans le creux de mon coude. C'est une journée pour se détourner des fenêtres, fermer sans regret les rideaux sur ce décor torrentiel et désolant. Mais j'embrasse ces intempéries : c'est beau, parfait, aligné avec moi.

Comme deux tempêtes qui se fondent l'une dans l'autre.

Touchant enfin l'autre bout du pont, je jette à nouveau un coup d'œil à la cité dressée derrière moi, de l'autre côté des flots. La manière dont le paysage évolue à mesure de mes enjambées m'impressionne déjà. Je longe longuement le fleuve soumis aux bourrasques. Les bateaux d'une petite marina se cognent sur les quais et clapotent comme mes bottes dans les

flaques d'eau. L'herbe du parc Marie-Victorin, abandonné par ses visiteurs, est gorgée d'eau et une riche senteur de terre en émane. Il en va de même pour le parc de la Pointe-du-Marigot. C'est mieux que l'haleine de la ville.

Je dois résister à l'envie de rebrousser chemin face à ce déluge, à l'envie d'appeler un taxi et de retrouver mon appartement. Mais puisque c'est mon premier jour de marche, ce jour ne peut être raté. Je ne dois pas écouter cette petite voix qui veut me faire abandonner en prétextant la pluie. Je ne veux pas être initiée de travers, installé un mode de pensée défaitiste et le reproduire chaque jour, finir par céder à mes envies d'arrêter, en faire toujours un peu moins. Je ne peux réussir cette marche sans discipline.

Mais la pluie martèle et mouille, martèle et imbibe, martèle et détrempe.

Je ne veux pas que la température m'arrête.

La température ne m'arrêtera pas.

Chapitre 7 Être au monde

Résumé :

Alexe se réveille endolorie et les pieds ampoulés. Elle a dormi derrière un dépanneur à Boucherville, beaucoup plus éprouvée par la marche que prévu. Elle peine à marcher dans la pluie, encore. Durant la nuit, elle a fait un drôle de rêve. Une fillette intrigante y apparaissait et marchait à ses côtés. Elle empruntait le physique de la fillette vue par sa fenêtre. Elle finissait en danger, enlevée par son père menaçant. Alexe n'a rien pu faire pour la sauver.

Chapitre 8

Brûler les jours

Résumé:

Environ 9 jours de marche plus tard, le corps commence à s'habituer à la marche, mais elle doit soigner quotidiennement ses ampoules. Elle se paye le luxe d'un hôtel miteux à Trois-Rivières. Un souvenir de *rave* avec Marine lui revient. Durant cette soirée, se déroulant sur la terrasse d'un gratte-ciel, elle a failli s'abandonner à un garçon qui la courtisait sur le plancher de danse. Elle s'est soustraite à la situation en allant prendre l'air dans un coin retiré de la terrasse. Au même moment, un feu s'est déclaré sur la terrasse de l'étage en dessous. Alexe, affectée par l'ecstasy – et par son passé, comme on le comprendra plus tard –, était hypnotisée par le spectacle et s'imaginait sauter dans les flammes. Ses amies, Marine et Noah, lui manquent. Elle les appelle. Noah tente d'en savoir plus sur ce qui pousse Alexe à marcher jusqu'aux Éboulements, mais sa honte la musèle et elle refuse d'en discuter.

Chapitre 9

Le virevoltant

Après quelques jours de marche, la fatigue s'accumule de nouveau. Ce matin, j'ai dormi longtemps derrière un bosquet bordant un chemin de terre tracé entre deux plantations. Mon corps réclamait un long sommeil. Faire la grasse matinée m'a toutefois fait commencer ma marche trop tard, passé midi. Durant les derniers jours, une canicule inhabituelle s'est progressivement installée. La chaleur du zénith est aujourd'hui comme un affront, un mur qui me freine. Les pâturages et les champs de maïs devant moi n'en finissent plus et une espèce de smog reluit au-dessus du bitume que je foule avec peine, si bien que l'horizon me semble un mirage flou. Je n'espère qu'un restaurant, un café, un dépanneur. Depuis plus d'une heure, je n'ai plus

d'eau. Un ruisseau ou même l'eau d'un fossé vaseux feraient l'affaire, mais les plantations qui m'entourent semblent avoir tout bu.

Une auto que je n'ai pas entendue venir me klaxonne au passage. À en croire les mimiques du conducteur, je ne marche pas suffisamment dans l'accotement. Le coup de vent que l'auto me jette dans son sillage, bien qu'également chaud, me fait du bien. Mes vêtements me collent à la peau. J'aimerais qu'il y ait plus de trafic.

Les habitations, dont j'apercevais le tracé se dessiner au loin il y a quelque temps, sont maintenant grandeur nature. Je dépasse un garage, une cour à ferraille, puis des maisons clairsemées. Mes espoirs sont déçus : je n'ai croisé aucun commerce ouvert et voilà déjà la fin du hameau de Deschambault.

Je semble m'être perdue à travers les terres de la 138. Je faiblis et m'inquiète d'étourdissements qui vont et viennent avec ma respiration : par soubresauts. Je pense qu'il me faudra passer pas dessus ma gêne et cogner à une porte, déranger une fermière dans ses corvées, un fermier dans l'entretien de son tracteur. Ma tête ressasse la même rengaine et il n'y a plus de place pour quoi que ce soit d'autre : de l'eau, de l'eau, de l'eau. L'affiche de bienvenue de Portneuf m'arrache un sourire. Je passe près d'une banlieue qui semble désertée par les travailleurs. Puis, en arrivant au centre du village, le mot « bar » écrit en lettre rouge me fait ciller les yeux. Cette oasis est plus que bienvenue mais elle m'embête. Depuis que je porte ce sac comme une deuxième peau, je combats mon envie de me saouler, de me droguer, de m'étourdir. La pensée de boire vient plus qu'elle ne va. Je remarque que cela ne fait, peut-être, qu'un ou deux jours que je n'ai pas pensé au goût caramel d'une bière brune, à l'effet tonique de la téquila, au sucré du rhum épicé. Pour l'heure, je n'ai pourtant pas d'autres choix que d'entrer dans ce bar.

Une clochette tinte quand j'ouvre la porte vitrée. Les cinq clients assis au bar, sûrement des réguliers, se retournent et braquent leurs yeux sur moi. Je suis une inconnue, détrempée de

sueurs et blême, dans un bar d'habités. Une employée sort du *backstore* en transportant une caisse de bières qu'elle dépose avant de me saluer. Je cale d'une traite la bouteille d'eau commandée dès que je la saisis, et mon corps s'écrase sur le tabouret.

Je reprends mon souffle ainsi que mes forces, mais la soif ne me lâche pas. En regardant autour de moi, je me dis qu'une petite consommation ne me ferait pas de mal. Au contraire. Être radical comporte bien des revers. N'est-ce pas malsain de cesser de boire complètement, d'un coup, comme je l'ai fait en quittant Montréal? N'est-il pas mieux d'y aller en douceur pour changer une habitude? Plus j'y réfléchis, plus je me convaincs. Oui, une bière, ou deux!

Je savoure ma bière. Les gouttelettes qui se forment et ruissellent sur la bouteille sont jolies. Il faut la boire lentement, siroter : j'inaugure une nouvelle relation avec elle, faite de mesure. Ce sera un apprentissage.

En face de moi, à l'autre extrémité du bar en demi-lune, un couple discute. Le non-verbal des amoureux est univoque. Ils sont inclinés l'un vers l'autre et se parlent tout bas, dans l'oreille parfois. Un sourire irrépessible, un rire timide. Ils sont un îlot de fraîcheur dans ce bar où les autres clients fixent soit leur verre, soit la télévision, soit le décolleté de la barmaid. L'homme caresse doucement la tempe de sa compagne avant de dégager ses cheveux et de les placer derrière ses épaules. Il la regarde tendrement. Ces gestes me propulsent dans un passé qui se raconte à la 3^e personne, où je dois me faire autre, me faire étrangère.

Alexe gardait précieusement en mémoire, comme des photos dans un album, chacune des fois où Shawn lui avait offert cette même caresse que le client du bar donnait à sa copine. C'était une preuve de sa douceur. Elle en avait besoin d'une. Durant ces moments précis, elle sentait une

certaine félicité : il l'aimait, oui, c'était certain qu'il l'aimait! Il lui arrivait aussi de tourner une mèche des cheveux d'Alexe entre ses doigts en s'endormant. À vrai dire, il adorait ses cheveux et y jouait souvent. Shawn était son amoureux aux Éboulements. Durant 2 ans. Une éternité pour une ado.

Au secondaire, avant sa rencontre avec Shawn, Alexe rasait les casiers de son lycée. Elle pesait au moins quarante livres de plus que ses rares amies, et que toute la population féminine de l'école en général, bien que peu nombreuse dans cette région éloignée. Il semble que le gras ne se plaçait pas seulement entre ses os et sa peau, il créait aussi une barrière entre elle et les gens, sauf pour les moqueries qui lui faisaient baisser la tête quand elle déambulait dans les corridors. Shawn était nouveau à l'école et personne ne savait rien encore à son sujet, à part ce qui se voyait. Il était trapu, il avait la manie de replacer sans cesse ses cheveux noirs derrière ses oreilles, il possédait des lèvres pleines, mais surtout, un regard perçant, presque métallique, un regard de silex. Il était le seul garçon à porter des yeux flatteurs sur Alexe, ce qui a d'ailleurs provoqué leur première rencontre, un peu burlesque. À la récréation, en marchant dans le sens contraire à Alexe, il s'est retourné sur elle et a soutenu son regard en souriant. Elle était perplexe et appréhendait l'humiliation : voulait-il se servir d'elle pour lancer une bonne blague à ses dépens et ainsi intégrer la gang des coqueluches de l'école, une de ces gangs qui la malmenaient quotidiennement? Shawn a accentué son expression invitante, une manière d'insister. Elle a fini par sourire, prudemment. Il a continué d'avancer dans la direction opposée, sans égard à l'endroit où il posait les pieds. C'était prévisible : quand il s'est retourné, son front a percuté un des poteaux supportant le porche de la cour extérieure et il est presque tombé à la renverse. Spontanément, Alexe est allée à sa rencontre en refrénant l'envie de se précipiter. Le nouveau lui a dit qu'il était *correct*. Même s'il se tenait le front, qui commençait à rougir. Les deux ados ont

pouffé de rire. Ce rire les a soudés l'un à l'autre et à partir de là, les choses ont commencé à changer pour Alexe. Elle sortait de sa coquille, mordait dans la vie, apprenait à foncer.

Outre ce premier regard flatteur porté sur elle, Alexe a vécu plusieurs premières durant les mois où elle a partagé sa vie avec Shawn. Premier souper romantique, première note de 100 %, premier *french*, première tarte aux pommes réussie, première *brosse*, première robe sexy, première automobile, première lettre d'amour, première séance de *parking*, premier bain de minuit, première job, première promesse, première relation sexuelle.

Et, la première claque.

Shawn pouvait être paisible et terre à terre, ancré et serein, mais il devenait parfois incontrôlable. Son cœur semblait s'assécher et devenir épineux, d'un coup. Il semblait alors se déraciner comme l'un de ces virevoltants fous du désert américain se mettant à rouler dans tous les sens comme mu par un vent violent. Il frappait tout sur son passage et se déposait à un endroit, puis revolait à nouveau sans qu'on ne sache d'où venaient les bourrasques. Alexe était souvent sur son passage. Elle ne savait pas comment empêcher l'assèchement de son cœur, les tournolements et les envolées qui survenaient, imprévisibles et impétueuses.

Oui, les choses avaient changé pour l'adolescente, mais elles étaient autant faites de terrible que de merveilleux.

Oui, Alexe fonçait, mais elle non plus n'avait pas vu « le poteau ».

Après plus d'un an de relation avec Shawn, un après-midi alors qu'elle magasinait au centre d'achat dans une boutique à la mode, Alexe a entendu des railleries derrière elle. *Avez-vous vu les filles? La nouvelle guedoune de l'école, est là... Hey Alexe! T'es sûre que tu cherches au bon endroit?* Cette fois, la fois de trop, elle a décidé qu'elle ne baisserait pas la tête. Elle était en 5^e secondaire et c'était plus qu'assez. Elle s'est retournée et a marché vers la groupe de filles d'un pas déterminé pour s'adresser à la meneuse, Leila. *Excuse-moi! je dois avoir mal entendu!*

Raidie par la surprise, Leila a regardé son amie à sa gauche puis celle à sa droite, interloquée de récolter une réaction d'Alexe. Mais elle a préservé son ton moqueur : *Non, je croirais pas! Je disais que y'a pas grand-chose pour les personnes comme toi ici.* Alexe s'est élancée et l'a poussée rudement. *C'est quoi les personnes comme moi au juste?* Leila a levé son poing en réflexe, mais Alexe l'a saisi dans sa paume rapidement et, comme dans une joute de bras de fer, l'a rabaissé à la hauteur de sa taille. *Je veux plus jamais vous entendre! C'EST CLAIR?* Leila a dégagé son poing et a poussé Alexe à son tour : *Dégage de notre face, la grosse!* Alexe s'est figée sur place, mais on pouvait voir une boule de haine croître dans ses yeux. Leila a persisté : *J'ai dit dégage, chose!* Ce mot « chose », qu'elle avait trop entendu durant son enfance, a fait sortir Alexe de ses gonds. Elle a sauté sur Leila pour la ruer de coups au visage. Sans compter. Leila criait et pleurait en tentant de bloquer les coups. Mais Alexe était un ouragan de colère. Les amies de Leila ne savaient que faire. Ce sont des clients du centre d'achat qui ont fini par séparer les deux adolescentes et maîtriser Alexe. Leila s'est éloignée en pleurnichant et en se pinçant le nez, d'où tombaient des gouttes de sang, le corps soutenu par ses deux amies. Elles se confondaient en excuses. Elles avaient été si inutiles à la défendre.

Une autre 50, s.v.p. La barmaid de Portneuf interrompt le nettoyage de ses bouteilles de fort et me sert. Après, elle me tend la main : *Moi, c'est Chantal en passant.* Elle en vient vite à me poser des questions sur ma présence dans le coin. Chantal a entendu parler de ce nouveau pèlerinage dont le tracé passe près de son établissement, mais aucun marcheur ou marcheuse ne lui avait fait le plaisir de la visiter. Je vois venir l'indiscrétion :

Les pèlerins, vous m'impressionnez, vous m'fascinez. C'pas pour critiquer là, mais j'me demande... Sti, pourquoi vous faites ça? Moi, marcher de mon char à icitte, c'est en masse, ha ha!... Quoique dans le fond, je marche en maudit dans une journée pour servir... ça doit peut-être s'équivaloir.

Ya, right, me dis-je en moi-même, dans ton bar de cinq mètres carrés, à l'air climatisé!

J'esquive : Ben, j'peux pas répondre pour les autres.

Ouin, c'est sûr, mais toi, disons?

Ben, moi, disons, que, c'est personnel.

Ah, ok, scuse-moi!... J'étais juste curieuse.

Mal à l'aise elle retourne à son torchon.

Une autre grosse 50 atterrit en face de moi. Pour me dire qui me l'offre, la serveuse me pointe discrètement l'homme en face de moi, de l'autre côté du bar. Sa blonde se trouvait à la salle de bain, mais elle revient aussitôt se rasseoir près de lui, qui fait mine de rien. En se dirigeant à son tour vers la salle de bain, l'homme me fait face, à moi, lui fait dos, à elle. *Tu crois que j'l'ai pas vu la manière que tu m'regardes, ma belle?* Il laisse délibérément tomber un bout de papier devant moi, auquel je ne vais certainement pas toucher. Quand il va se rasseoir auprès d'elle, il me pointe furtivement le plancher du regard. Son sourire enjôleur me dégoûte! Quand je me lève, il affiche une mine satisfaite en prenant sa gorgée de grosse bière à même le goulot. Pour lui remettre au visage, je décide finalement d'attraper le papier. Je le défroisse pour y découvrir, comme je m'en doutais bien, son numéro de téléphone, à côté duquel il avait dessiné un *happy face*. Les apparences sont souvent trompeuses, et ça vaut pour les sentiments amoureux. Ses agissements avec elle ne sont que mascarade. En mimant un combiné sur mon oreille, je lui crie : *Ouais, j'te passe un coup de fil, demain, mon beau, demain!* Il s'agite et fait semblant de ne

rien comprendre alors que sa blonde, dubitative, le toise. Je lance le papier que j'ai rechiffonné dans leur direction. Sa blonde s'en saisit avant lui...

Le couple se déchire sous mes yeux. La femme gifle le gars et part le regard trempé. Je me demande s'il existe un amour fait d'autres choses que de violence et de larmes. Le gars tente de la retenir en la saisissant par le bras, en l'implorant, mais elle résiste : il est trop tard pour lui donner son entière et sincère attention. D'un pas lourd et déterminé, la blonde traverse le stationnement. Elle semble clouer la tombe de leur couple à chacun de ses pas. L'homme fulmine, mais je ne me gêne pas pour boire la bière offerte. *Merci là!* Je lui lève mon verre en imitant le clin d'œil de son papier. Il quitte le bar avec fracas pour rejoindre la fille avec son pickup un peu plus loin. À l'évidence, il tente de la faire monter à bord. Puis je les perds de vue.

Je reste trop longtemps assise là, devant ce pan de mur servant de présentoir à bouteilles. Je les détaille et me remémore leur goût propre. Marine et moi avons entrepris, un soir, de goûter à toutes les boissons tenues dans un *club*. Elles ne méritent pas toutes nos dollars : en particulier, on devrait toujours se tenir loin du gin Geneva. Nous nous sommes demandé, après avoir presque vomi instantanément en avalant un shooter de ce « gin à cochon », pourquoi une étiquette en cœur ornait la bouteille. La réponse évidente nous est venue en même temps, en éclatant de rire : *Parce qu'il lève le cœur!* Je visualise très bien Marine, son visage et ses traits expressifs, ses yeux soupçonneux qui forment une demi-lune pétillante lorsqu'elle sourit et rit, comme le jour de cette dégustation improvisée. Me projeter dans le passé, au moment où nous sommes devenues amies, me vient facilement.

Je croisais régulièrement cette *grunge* stylée à laquelle on n'aurait pas voulu se frotter malgré qu'elle soit toute menue. Elle venait au dépanneur acheter ses cartons de cigarettes. Pour me payer, elle fouillait dans la poche de son jacket de cuir et en sortait ses billets chiffonnés,

roulés en boule. Qu'elle trimballe son argent ainsi me fascinait. Un soir, je nettoysais la vitrine du dépanneur tandis qu'elle se disputait au téléphone sous le porche. J'essayais de ne pas l'écouter, ou plutôt de ne pas le laisser paraître. Mais, à un moment, je n'ai pu m'en empêcher et j'ai éclaté de rire. Pas parce que je voulais me moquer d'elle, mais parce que je me reconnaissais dans ses paroles. J'avais toujours voulu être capable de cracher ainsi mes états d'âme et mes convictions, mais on m'avait plutôt appris à me taire. J'aurai voulu posséder sa répartie et pouvoir l'extérioriser comme elle. Je pouvais entendre son interlocuteur qui criait en écho, et il était évident que Marine le démontait. Ça m'a fait rire. Elle s'en est offusquée et s'est éloignée en me faisant un beau doigt d'honneur. Elle est revenue le lendemain *Tu vas me trouver étrange, là, mais... T'es cool, toé! Ton rire m'as fait réfléchir hier... Ça paraît insensé comme cause à effet, mais c'est ça qui est ça.* Elle se disait qu'elle aurait dû se détacher de la situation, ne pas laisser son interlocuteur avoir de l'emprise sur ses émotions. Elle constatait qu'elle ressassait trop d'expériences négatives alors qu'elle devrait en libérer son esprit. Ça n'en valait pas la peine, elle aurait dû rire plus souvent, comme je l'avais fait, de ce genre de conflits insignifiants. Elle m'a invitée à prendre un verre. J'étais décontenancée. Mais j'ai accepté.

J'aurais bien envie d'y parler, à ma Marine. Mais je ne lui téléphonerai pas d'ici, pas d'un bar. Elle me rabrouerait sûrement, de ne pas pouvoir y être.

D'un coup, l'effet de l'alcool me happe. La fatigue accumulée de la marche l'accentue certainement. Je serai peut-être sportive dans « ma nouvelle vie », tiens : pas besoin d'une grande quantité d'alcool et de beaucoup de sous pour toucher l'ivresse. Que des économies. Je voulais être raisonnable, mais il me semble qu'il est trop tard : j'ai déjà atteint un point de non-retour. Une envie prenante de shooters me tараude. Au fond, ça fait longtemps que je ne me suis pas laissée aller. Ce sera une récompense. Oui! Pour l'autodiscipline et les efforts physiques qui m'ont menée jusqu'ici.

Je me réveille dans une posture inconfortable. Ma joue est collée à la céramique froide et moite d'une salle de bain. C'est celle du bar de Portneuf. Je suis recroquevillée entre la cuvette tachetée d'urine et le mur. Dégoutée, j'enlève mon bras qui était accoté sur le siège de la cuvette. Quelle heure est-il? Il n'y a aucun bruit de l'autre côté de la porte, que le vrombissement des réfrigérateurs. Le bar semble fermé et vide. Si je sors de cette pièce maintenant, je serai dans de sérieuses emmerdes : il y a certainement un système d'alarme. J'aurais pu trouver mieux comme endroit pour passer la nuit, mais je me souviens de ma fatigue, de mon ivresse et de mon découragement. La dernière fois que j'ai regardé l'heure, ma montre affichait 1 h 52. Il m'aurait fallu trouver, dans la noirceur, un endroit pour camper et ensuite monter ma tente, en chaloupant. Maintenant, le mieux est d'attendre l'arrivée du premier employé et de filer en vitesse dès que j'aurai le champ libre.

J'entends une clé dans la serrure. La clochette de l'entrée tinte. Dès que j'entendrai la porte du grand frigidaire à bières, je marcherai accroupie, plus bas que le comptoir, vers la sortie. L'employé entendra la clochette, regardera autour, se demandera si elle est défectueuse et continuera son boulot. Je serai alors déjà loin. Le propriétaire constatera, peut-être, dans quelques jours, en visionnant l'enregistrement des caméras, qu'ils ont accueilli pour la première fois, non seulement une pèlerine mais une squatteuse. En me levant pour être prête à déguerpir, une angoisse me sert l'estomac : où est mon sac à dos?

Chapitre 10

Un présent

Résumé :

Alexe tente de sortir du bar en catimini, mais Chantal, la barmaid, la prend sur le fait. Heureusement, elle ne fait pas appel aux autorités. La découverte de son identité par les policiers l'aurait mise dans le trouble. Après sa fuite, elle avait fait les manchettes en tant que portée disparue. Étant lendemain de veille, elle n'a pas la force de faire son étape de marche. Elle se rend au camping le plus proche pour passer la nuit. Avec désarroi, elle constate qu'elle a choisi le mauvais endroit pour se reposer. Les festivités du Noël des campeurs sont enclenchées. Alexe se retrouve déguisée en mère Noël. Nous apprenons que le temps des Fêtes rimait avec souffrance quand elle vivait avec sa famille. Ses parents lui interdisaient de se gâter dans la nourriture abondante et de faire ses demandes au père Noël. Elle recevait des cadeaux insignifiants, en lien avec son apparence ou son surpoids. Alors qu'elle donne des cadeaux aux enfants du camping, elle se laisse surprenamment toucher par leur joie.

Chapitre 11

Le silence relatif de Miranda

Résumé :

Au village de St-Augustin-de-Desmaures, Alexe rencontre une dame assez âgée, Miranda, qui fait le chemin des Sanctuaires. Elles s'accompagnent le reste de la journée, et Miranda lui permet de dormir au même endroit que sa cohorte de pèlerins. Cette dame, qui fredonne sans cesse, lui rappelle sa grand-mère paternelle, à qui elle voue une grande affection, car cette dernière se démarquait des autres femmes de sa famille, qu'elle trouve superficielles, vides.

Chapitre 12

Moins brisée

En approchant du centre de la capitale, au fil de la marche, les bâtiments sont de plus en plus rapprochés. Puis, en plein coeur de la ville, sur Grande Allée, les grandes chaînes hôtelières, les restaurants, les centres d'achats, les somptueuses maisons de pierres et les édifices à étages forment un paysage qui contraste avec celui des deux dernières semaines. Le ronflement des voitures entassées pare-choc à pare-choc et le brouhaha de chantiers de construction se font envahissants. Ici, la nature paisible et chuchotante a été bousculée, délogée. Ça grouille de vie et de bruit.

Miranda sait où elle s'en va. Nous retrouvons facilement la Maison Mère-Mallet, une bâtisse surmontée d'un clocher argenté et coincée entre l'édifice de Bell et la banque RBC. Il s'agit de l'hébergement désigné par son guide de pèlerins. Nous entrons par de grandes portes de bois lourdes. Selon Miranda, malgré que les sœurs de la Charité aient désinvesti les lieux il y a de ça quelques années, l'espace n'en demeure pas moins habitée par une aura de sainteté. Une odeur de pain, de vin *cheap* et d'encens charge l'air. Les hôtes acceptent gentiment de me loger. Après nous avoir laissé le temps de nous doucher et de nous installer dans nos étroites chambres privatives, ils nous conduisent à une chapelle néogothique qu'il ne fallait surtout pas manquer à leur avis.

Sa magnificence insoupçonnée me saute aux yeux. Je n'étais jamais entrée de ma vie dans une église, une cathédrale ou n'importe quel autre lieu de culte. De ce qu'on me dit être la nef, j'admire les mezzanines des quatre étages supérieurs. Les murs et les rampes sont peintes d'un blanc immaculé et encadrées de fines dorures. Le grand orgue occupe tout un pan de mur jusqu'au haut plafond. J'imagine la mélodie de l'orgue faire vibrer l'espace. Représentant des anges, une fresque dans des tons de terre et d'or orne le plafond voûté au-dessus de l'hôtel. En se

rendant au cœur, Miranda ne réagit pas à mes commentaires sur l'architecture. L'écho de ma voix se fait de trop dans la place. Miranda est si silencieuse que même ses pas sont inaudibles. Elle s'immobilise devant un énorme tableau de Jésus entouré d'anges, et le contemple longuement. Tant de pureté en ces lieux. Ma présence semble briser quelque chose. Je ne suis pas à ma place. Je m'éloigne de Miranda.

Notre marche quotidienne d'une quinzaine de kilomètres n'a pas épuisé mon énergie. La ville m'invite à la balade. Je troque mes bottines de marche pour mes gougounes et me dirige vers le Vieux-Québec. M'arrêtant pour lire un menu affiché sur le trottoir, je remarque que Miranda se trouve à un coin de rue derrière moi. Je l'ignore et continue mon chemin en me disant qu'elle n'est tout de même pas en train de me suivre. Pourtant, dix minutes et quelques virages plus tard, je réalise en me retournant qu'elle est toujours sur mes talons. Nos regards se croisent. Elle me salue de la main et accélère le pas entre les piétons. Je me sens prise au piège. Quand elle m'accoste, j'ai envie de rouler les yeux. La politesse m'enlève mon choix : j'aurais voulu rester seule, mais je la laisse marcher avec moi.

Après un moment, je me dis que, au final, sa discrétion, encore une fois, me donne l'impression que je peux être seule dans cet espace entre nous. Elle sait comment faire sa place auprès de moi, futée Miranda.

Nous allons flâner sur la terrasse Dufferin. Entourées d'une horde de touristes, nous léchons chacune notre boule de crème glacée en échangeant quelques mots. Notre regard est divisé entre le château Frontenac et le fleuve, lequel est ponctué de bateaux de croisière et de paquebots. Il fait un temps superbe.

Sais-tu ce qui serait super, Alexe?... Aller prendre un verre et une bouchée au château.

Mais non! On ne peut pas aller là habillées comme ça, en jogging!

Dans ce cas, voilà une bonne raison de s'acheter une petite robe d'été... On peut bien se récompenser. On le mérite, non?

Hum, je ne sais pas...

Alex, on mérite tout. Oui, oui.

Nous faisons quelques boutiques de touristes avant de dénicher de quoi nous vêtir en soirée. Miranda choisit une robe tout feu tout flamme, outrageuse de motifs et de couleurs. Pour ma part, j'opte pour une robe noire très simple.

L'ambiance feutrée du luxueux restaurant laisse entendre en sourdine un air de piano qui porte plus loin le chic de la place. On nous installe à une table en coin. Miranda joue à la bourgeoise : elle prend la serviette de table, essuie la commissure de ses lèvres, puis la dépose avec une grâce maniérée sur ses genoux. Elle croise les jambes en pointant le pied vers moi, sur le côté. Je m'esclaffe quand ses bottillons de marche apparaissent de sous la nappe : ça détonne. Elle tient le pied de sa coupe de vin du bout des doigts et en boit le contenu du bout des lèvres. Je l'imité avec connivence. Entre deux bouchées, Miranda chantonne silencieusement, suivant les notes de piano qui bercent les clients. Avec elle, je n'ai pas besoin de meubler les silences.

Ma convive insiste pour payer l'addition. Elle signe le reçu de sa carte de crédit à l'intérieur du carnet de cuvette. Ça prend un temps fou. La serveuse revient chercher le carnet avant de retourner à son aire de service, près de sa caisse. Je la vois esquisser un sourire en regardant le contenu du carnet...

Après une nuit qui m'a semblé trop brève, nous quittons Québec au petit matin. Je continue de parcourir les routes avec Miranda. Lorsque je me trouve à sa suite, elle semble m'entraîner dans un sillage de sérénité. J'aime le son de ses semelles, mêlé au son des miennes, qui battent le gravier au fil des pas et des jours. J'aime le frémissement des feuilles ou le son du soulèvement

des feuillages quand le vent les souffle brusquement alors que nous marchons sous les arbres, comme si notre passage créait une onde de choc. J'ai le sentiment qu'elle me permet d'être attentive à ces choses, que les silences confortables entre nous l'autorisent. Marcher dans ses pas est une merveille que je m'explique mal mais une merveille. Ça a certainement à voir avec la durée des choses, avec son âge, sa résistance, son existence discrète mais impossible à ignorer, son sourire radiant. L'épaisseur des années semble ajouter du brillant à ses gestes. J'observe ses jambes robustes se mouvoir en tentant d'imaginer dans quels chemins elles ont marché et quelles traces Miranda a laissées. Ses doigts un peu raidis se meuvent toujours de manière calculée, sans perte, quand elle pèle une orange, par exemple, quand elle coiffe ses cheveux blancs en tresses ou qu'elle attache ses lacets. Ses yeux perçants balaient souvent le décor, se portent au loin, mais lorsqu'ils se posent sur nous et s'accrochent, il n'y a aucune fuite possible : on sait qu'elle tient une part de nous. Elle paraît voir quelque chose en moi. Quelque chose que moi-même je ne vois pas. Miranda semble en pleine maîtrise de tout. Comme une femme assez forte pour se protéger d'elle-même, contrairement à moi. Quel est son secret, ses secrets?

Malgré son insistance, Miranda ne réussit pas à convaincre les propriétaires d'une ferme laitière de Petit-Pré de m'héberger. En fin d'après-midi, en m'escortant dehors, elle me pointe, en cachette, un coin de la vaste propriété où je serai tranquille pour la nuit. *Oui! Va monter ta tente là, près de la grange... Ils n'iront pas traire les vaches à soir...* Je suis son conseil et dresse ma tente dans un coin caché en tentant de ne pas y faire entrer les innombrables mouches qui volent aux alentours. J'avais anticipé qu'on m'accueille et me nourrisse, si bien que j'ai manqué de prévoyance : dans mon sac, il ne me reste qu'un bout de fromage et quelques noix de cajou en guise de souper.

Le lendemain matin, ce sont des pas dans l'herbe nimbée de rosée et mon estomac criant famine qui me sortent du sommeil. Je perçois le chantonement typique de Miranda, son volume

augmente. Je dézippe la fermeture éclair de la tente et Miranda me remplit aussitôt les mains d'une banane, d'un yogourt et de pain tartiné de confiture qu'elle a subtilisés à la table du déjeuner. *Goûte! Elle est fabuleuse, cette confiture maison!... Ça leur apprendra à refuser des gens, à être cheap! Mou ha ha ha!*

En marchant vers St-Anne de Beaupré, nous levons un peu le silence entre nous et dévoilons des parcelles de notre vie intime. Elle me raconte « ses » vies, comme elle le dit. Elle a été la fille du dépanneur, la serveuse du pub, la fonctionnaire du ministère des Transports. On l'a aussi longtemps présentée comme la femme de Réjean – Réj, un bon vivant, un peu trop porté sur l'alcool, un peu trop violent –, puis l'ex-femme de Réj, ensuite comme la deuxième femme de Clément – un homme fiable et sécurisant mais un peu trop sérieux –, puis la deuxième ex-femme de Clément. Trop tardivement selon elle, elle a décidé d'être Miranda, la femme, tout court. Elle ne voulait plus se définir par rapport aux autres. Je lui demande, pour la taquiner : *Au lieu de la femme « de », la femme « qui », disons « la femme qui chante », qu'est-ce que t'en dis?* Un sourire relève ses pommettes.

À travers ses vies, Miranda a échappé des parties d'elle-même. Elle a perdu leur trace et elle n'a aucune envie de les retrouver. Elle a maintes fois parlé de ses déboires pour s'en libérer. C'était chose faite aujourd'hui, et elle ne désirait plus trop en parler. Ces bouts de femme du passé appartiennent justement au passé. D'autres bouts les ont remplacés, et c'est de ceux-là dont s'occupent sa parole et ses pensées maintenant.

Comme quoi la vie est plurielle. Comme quoi une autre est toujours possible.

Depuis que je suis partie de Montréal, j'aime penser que je vais où je veux. Certaines enjambées me font traverser des frontières invisibles et je passe d'une ville à une autre. En plusieurs enjambées, j'y pense, je pourrais aussi passer d'une vie à l'autre, de moi à une autre.

Après ses quelques confidences, Miranda se retourne vers moi et me considère de ses yeux perce-âme : *Alexe, malgré ton jeune âge, as-tu eu plusieurs vies, toi?* J'ai envie de lui répondre. Me raconter à une inconnue me semble plus facile. Les mots échanger ne risquent pas de fuite, mes mots cesseront assurément d'exister après avoir parcouru le chemin jusqu'à elle : je ne la reverrai pas, elle ne connaît personne autour de moi. Je lui raconte alors que j'ai été la fille de Pierre, la boulotte de l'école, la blonde de Shawn, que ces vies se rapportent à la même, qu'ensuite j'ai été la fille de Montréal, la folle, puis une fille de rien, et que je ne sais pas ce que je serai dorénavant, pas encore. Je lui dis qu'il faut, à défaut de me rebaptiser, parler de plusieurs pans de ma vie à la 3^e personne, qu'il faut les priver de ce « je » que j'utilise au présent. Puis, peut-être parce qu'elle ne cherche pas à en savoir plus en me criblant de questions, parce qu'elle ne tire de force sur rien, mes confidences s'évadent vers elle.

Quand Alexe a commencé à sortir avec Shawn, le père d'Alexe, Pierre, a dit au jeune homme qu'il lui « prêtait » sa fille, d'y faire attention, mais qu'il ne lui « donnerait » pas si facilement. Comme si Alexe ne pouvait pas se « donner » elle-même, comme si on pouvait la passer de bras en bras, sans égard à sa volonté. Pierre dominait. Sa femme, Dona, la mère d'Alexe, était une de ces femmes au foyer qui vivaient comme l'exigeait *Le guide de la parfaite femme au foyer*, un ouvrage des années 50, remis quotidiennement au goût du jour par ses parents. Chaque matin, Dona s'arrangeait pour être jolie et ne pas décevoir le regard de son mari. Il ne la supportait pas au naturel. À ces occasions, il levait un sourcil arrogant en la regardant. Il la renvoyait ainsi devant son miroir où elle ne pouvait plus que se voir comme un gâchis. Évidemment la glace ne reflétait qu'une laideur imaginaire. Elle appliquait alors du fard, des produits capillaires et

soignait davantage sa tenue. Dans la même logique, il jugeait qu'une petite fille devait porter des tenues féminines, des jupes, des robes, des chemisiers à dentelles, de tenues mettant en valeur ses atouts. Il en avait cependant dispensé Alexe de cela à partir du moment où elle avait fait grimper l'aiguille de la balance au-dessus de ses standards. Il ne fallait montrer que ce qui était beau, sinon le cacher autant que possible. Vêtements couvrants et amples prescrits pour sa fille.

Pierre avait prêté Alexe à Shawn ; elle devait se considérer chanceuse qu'on veuille d'elle.

Eille chose! Qu'est-ce que je t'ai dit? ; Eille chose! Fais ci, fais ça, fais pas ci, fais pas ça ; Eille chose, Bouge-toi, tais-toi, maigris-toi! « Chose » était pour ainsi dire son surnom affectueux. Il pouvait bien avoir fait exploser Alexe de colère quand Leila lui avait recraché en plein visage. Ce surnom était fait du même genre d'affection que ces claques qu'il aimait donner à sa femme et à sa fille de temps à autre sur les fesses. Et la mère de relayer la loi du père avec ses rengaines : *Écoute ton père; un peu de tenue; rentre ton ventre; souris; une chance que t'as un joli visage; arrête de brailler et de crier : t'es laide quand tu pleures, t'es laide quand tu te choques!...*

Le père d'Alexe aurait préféré un garçon. Il n'y avait rien à faire avec une fille. Après avoir travaillé si fort pour son entreprise, Pierre verrait son héritage être dilapidé hors de la famille. Dona, elle aussi, aurait voulu un garçon. Parce que c'était ce que son mari voulait.

J'vais en prendre soin, monsieur Séguin, vous inquiétez pas! avait dit Shawn avec un drôle d'éclat dans le regard.

Un jour, après une année de fréquentation environ, Shawn est arrivé à la maison et a pris brusquement Alexe par le coude. L'index accusateur de son autre main pointait l'écran de son portable : *C'est qui, Joey? C'est qui?* Joey était un garçon qui avait contacté Alexe par Messenger. *Bonjour! T'es jolie! Ta photo, wow! Comment vas-tu?* Un inconnu qui prenait

Facebook pour une agence de rencontres, auquel Alexe n'avait jamais répondu. *Shawn, c'est personne. Je...*

Ta gueule!

Le vent se levait. Ça sentait la bourrasque, la perte de contrôle.

Shawn a jeté Alexe rudement sur le lit. Il redevenait un virevoltant qui remuait et s'apprêtait à faire des ravages.

T'es à qui?

J'suis avec toi!

Non, t'es À qui?

Il l'a prise par les épaules en la secouant sauvagement.

À QUI?

À toi!

Il a poussé Alexe sur le lit et a tiré sur ses jeans pour les enlever.

Non, Shawn!

Il se faisait plus brusque.

Shawn, non!

C'était rarement elle qui décidait du moment où ça se passait. Y avait-il une différence cette fois-ci? C'était son chum : ce n'était tout de même pas un viol, non?

Il la tenait fermement, prêt à répondre à toute résistance, prêt aux coups.

Shawn!

Il ignorait sa voix. Elle s'est tue. Le matelas cognait fort sous ses fesses. Ça a duré 2 minutes.

Il lui a ensuite flanqué un baiser sur la tempe. Et est parti en lui jetant un regard de conquérant.

Pour Shawn et le père d'Alexe, les filles avaient la même utilité.

Shawn jouait à la poupée avec sa blonde.

Pierre était frustré de ne pas pouvoir jouer à la poupée avec sa fille.

Son père, Pierre.

Pierre comme ce qui parsème la terre. Pierre, comme son cœur. Pierre comme ce qui lapide.

Pierre comme le plus gros caillou qui cogne dans la tête d'Alexe.

Absorbée par mes confidences, je n'ai pas senti la route défiler sous mes pieds. Nous sommes déjà rendues à St-Anne de Beaupré, l'aboutissement officiel du chemin des Sanctuaires. Le pèlerinage de Miranda achève donc ici. Je la laisse rejoindre son groupe de pèlerins et se recueillir à la cathédrale, où je n'ai pas envie d'entrer. *On se rejoint sur le porche demain matin.*

Je cherche un endroit où monter ma tente. À cette heure, avec tout ce va-et-vient autour de la cathédrale, ce sera difficile de passer inaperçue. Je vais donc occuper mon temps en lisant des journaux qui m'ennuient dans un Tim Hortons. Au crépuscule, je lève ma tente derrière la cathédrale et je m'y réfugie.

Assise en indien sur mon matelas de camp, le sac de couchage en boule entre mes bras, je me mets à pleurer.

Le fils de Miranda viendra la chercher au restaurant familial où nous déjeunons ensemble, pour la dernière fois. Une gêne, qui se camoufle sous de l'humour douteux et des sujets de conversation insipides, s'installe. Ni l'une ni l'autre ne voulons aborder cette séparation. Ni l'avenir. Je pressens que je ne la reverrai pas, que je ne lui reparlerai pas, qu'elle n'était que de passage dans

ma vie, basculant d'une minute à l'autre dans mon passé. Mes bouchées de pain s'avalent difficilement.

Je vais à la salle de bain. Je prends mon temps. J'essaie de trouver une manière de lui dire au revoir, de choisir les bons mots, de ne pas en dire trop. Alors que je reviens, je la surprends à griffonner un message sur le napperon.

Qu'est-ce que t'écris sur tes bouts de papier, Miranda? Pourquoi en laisses-tu partout comme ça?

Bah, ce n'est pas grand-chose... Que des pensées à offrir, des paroles de chansons, ou des poèmes parfois.

Ok... Mais, pourquoi?

Parce que ça égaye, parce qu'on ne sait jamais, ça peut tomber à point, entre les bonnes mains et au bon moment...

Nous nous saluons. J'ai envie de la serrer dans mes bras. J'hésite et n'en fais rien. Mais Miranda, elle, ne se gêne pas. Entre ses bras, elle me secoue gentiment, un message pour que je détende mon étreinte crispée. Je ramollis et mon cœur aussi, mais je ravale l'émotion montante. Puis, elle quitte la place. Je me rassois à la table, le visage assombri, face à mon assiette vide, face à une chaise vide. De la fenêtre, je l'observe déposer son sac à dos, son petit fardeau, dans la valise de la voiture de son fils. Je n'aurai jamais su pourquoi, elle, elle marchait...

Quand la serveuse se met à desservir la table, mon regard tombe sur le napperon de Miranda. Il est plié comme une lettre. Je le saisis avant que la serveuse ne le ramasse. Je le déplie soigneusement et y lis, émue : *Alexe est moins brisée qu'elle ne le croit.*

Chapitre 13

Sans reculer

Résumé :

Le charme est rompu. Miranda l'a emporté avec elle. Alexe a les blues et se questionne sur sa quête. La solitude lui pesant, elle appelle Noah. Il vient de tomber en vacances et il aimerait bien les passer à faire de la randonnée avec elle, ce qu'elle accepte. Il la rejoindra le soir même. Ils suivent la 138. Noah a un dur départ dans la côte à la sortie de St-Anne, mais il se console avec la vue du fleuve et de l'île d'Orléans. Ils dorment dans un boisé de Lombrette.

Extraits du chapitre :

1 : Avancer est un mouvement contraire à la mort. Il suppose la continuité. Au contraire, les suicidaires reculent devant leur destin, ne sachant plus quel chemin mène à la vie. Et les morts s'immobilisent là où ils sont. Pour ma part, je ne sais pas encore si mon avancée me mènera vers la vie ou la mort. Marcher vers son passé, est-ce avancer?

2 : De Montréal, j'ai voulu partir légère. Ne pas alourdir mon sac de futilités. Ne prendre que l'essentiel à ma survie. Mais je constate que je traîne tout un poids sur mon dos. Mon bagage est plein des fardeaux accumulés à travers les années. Pourtant, depuis le début de cette marche, j'ai l'impression d'en extirper un de mon sac chaque jour pour l'observer.

Chapitre 14

Les sommets

Résumé :

En passant dans Charlevoix, Noah et Alexe se donnent le défi de grimper la montagne du Massif, un trajet de 22 km très épuisant, mais dont la vue vaut le détour. Ils dorment sur la montagne,

chacun dans leur tente. Alexe commence à ressentir une attirance envers son voisin et fantasme sur lui. Mais le lendemain, alors qu'elle se soulage dans la nature, sans le savoir, elle s'essuie avec de l'herbe à poux. Elle fait une réaction cutanée douloureuse qui freine tout élan passionné. Ils se rendent à Baie St-Paul (23 km) où elle se fait soigner.

Chapitre 15

Le fardeau des autres

Résumé :

Alexe souhaite rester une autre nuit à Baie St-Paul. Elle angoisse face à son arrivée imminente aux Éboulements et tente de la repousser. Il ne lui reste que 20 km à parcourir. Elle et Noah louent une chambre dans un hôtel cette fois. Pour économiser, ils prennent une chambre ne comportant qu'un lit. Cela donne lieu à de beaux malaises. Par ailleurs, Noah a lui aussi ses propres secrets. Il confie à Alexe qu'il est puceau. Plus jeune, il a eu un accident de moto qui a estropié ses parties. On a dû lui enlever un testicule et il a une cicatrice qui défigure son pubis et sa verge, ce qui lui a toujours fait honte.

Chapitre 16

La relique

7h a.m., 4 août, nous traversons la rivière du Gouffre et montons jusqu'au Cap-aux-Corbeaux, où le vent propulse mes cheveux dans tous les sens. La vue y est imprenable. À l'est, les rayons du soleil strient le ciel et viennent frapper l'eau de la baie en produisant un éclat aveuglant. J'en prends une photographie mentale, pour éclairer les mauvais jours, pour les vingt kilomètres qu'il me reste à parcourir. Vingt kilomètres de pensées éprouvantes, vingt kilomètres d'éboulements dans mon crâne, qui se déclenchent à l'instant où je me détourne du fleuve pour reprendre le

chemin. Mes jambes bloquent : je reste plantée au bord de la 362. Je regarde la route en face, mais d'un regard flou, concentrée sur le point de fuite. C'est bel et bien mon dernier jour de marche. Droit devant, l'habitat de mon malheur.

Je me revois fuir, il y a une dizaine d'années, prendre cette route dans la direction inverse, faire du pouce, et embarquer dans la voiture d'une inconnue, une averse battant le capot, mon propre reflet livide dans la fenêtre.

Noah s'arrête à ma droite, replace son sac à dos, me fait un clin d'œil : *Allez, Alexe!*

J'expire longuement avant d'emboîter le pas.

Mon sac à dos pèse une tonne.

Alexe est allée à une soirée pyjama chez son amie Élise, et Véronique s'est jointe à elles. Elle avait oublié son téléphone cellulaire chez elle. Du coup, elle stressait. Shawn avait toujours été clair : il fallait qu'il puisse la rejoindre en tout temps. À ce moment même, il devait être en train de fulminer. Elle aurait pu utiliser le téléphone d'une amie, mais ne sachant pas son numéro par cœur, celui-ci étant enregistré dans la mémoire de son cellulaire, elle n'avait pas le moyen de lui donner de nouvelles. Elle a voulu quitter ses amies au lieu de passer la nuit avec elles, mais, comble de malchance, la batterie de son auto était à plat. Les parents d'Élise étaient couchés. Il fallait attendre au lendemain matin pour obtenir leur aide.

Alexe s'est réveillée un million de fois cette nuit-là, rongant ses ongles jusqu'à ce qu'elle se rendorme, sentant à distance cette colère qui devait bomber le torse de Shawn chaque fois qu'il tombait sur sa boîte vocale.

Le lendemain, Alexe s'est levée tôt, a fait *booster* sa batterie et a couru à la maison pour mettre la main sur son téléphone, qui était resté sur sa table de chevet. Treize appels manqués et dix-sept textos. L'écriture qu'elle y découvrait se faisait de plus en plus précipitée, les majuscules se faisaient plus fréquentes, les mots plus violents. Son dernier texto était le plus succinct : *Ma TABARNAK, tu m'le paieras!* L'estomac d'Alexe s'est serré.

Son père est entré dans sa chambre : *Shawn a appelé quelques fois, hier. J'sais pas ce que tu as fait encore... Il n'avait pas l'air content. Rappelle-le, ça presse!*

Alexe fixait son téléphone en se prenant la tête quand il a vibré. Le nom de Shawn sur l'afficheur. Une respiration profonde : *Allô!*

Alexe, criss, quesse tu faisais?

En lui expliquant les imprévus de la veille, elle s'est confondue en excuses.

Ça va, ça va!... J'ai peut-être capoté hier, Alexe. J pense que je te dois aussi des excuses...

Rien ne l'aurait plus surprise que cette attitude. *Euh...ok... Alors, notre soirée n'est pas annulée ?*

Non, non. J vais louer un film et on s'fera à souper, comme prévu. Mes parents viennent de quitter pour le week-end. On va être bien.

Le soulagement d'Alexe se mêlait d'angoisse. Le comportement de Shawn n'était pas cohérent avec son caractère, ni avec l'humeur transperçant ses textos.

Chez Shawn, Alexe a été sur le qui-vive toute la soirée. À un moment, il s'est levé pour aller chercher deux verres d'eau dans la cuisine, qui se trouvait derrière elle. Sur ses gardes, Alexe supportait mal d'avoir Shawn hors de son champ de vision. Elle jetait des coups d'œil angoissés par-dessus son épaule alors qu'il revenait paisiblement vers elle. Il a pris une pause, planté derrière le dos d'Alexe. Il lui a massé le cou : *T'es tendue, amour...*

Des heures plus tard, Alexe s'est réveillée dans la chambre de Shawn. Son regard était embrumé, son esprit aussi. Elle ne se souvenait pas très bien de s'être couchée. Le souvenir flou d'un bruit électrique, comme celui d'un rasoir, lui est revenu, puis celui d'un rire insupportable. Elle s'est frotté les yeux, a secoué la tête. En se retournant, elle a sursauté : Shawn, enjoué, tenait une caméra rivée sur elle à deux pieds de son visage. *Bon matin, mon amour! Je suis tellement fier de ton geste! Tu es splendide...*

Mais, de quoi tu parles?

Amour, tu as encore trop bu et tu as un trou de mémoire... Tsé, ton « défi tête rasée »...dont tu m'as parlé hier...

En baissant la tête, elle a remarqué que des cheveux coupés se mêlaient aux mailles de son pyjama. Saisie, elle a approché une main tremblante de son crâne et a découvert avec stupeur une surface hérissée. Elle s'est levée d'un bond pour se voir dans le miroir en face du lit. Son crâne rasé était une vision d'horreur. Des larmes de rage lui sont montées aux yeux : *Mais, qu'est-ce que tu m'as faite? QU'EST-CE TU M'AS FAITE ENCORE?*

Ne crie pas comme ça, amour... Je ne t'ai rien faite, MOI.

Elle a reconnu l'intonation et le regard de ces jours où il se préparait à frapper. Elle a compris qu'il valait mieux se taire. Entre ses gros doigts forts, il a saisi son menton : *Tu te l'es faite à toi-même, oh oui, à toi-même...compris?... La prochaine fois où tu voudras sortir cruiser avec tes salopes de copines, tu y penseras deux fois... Si tu te voyais! Ha ha!*

Dans un sursaut d'adrénaline, la rage d'Alexe a surpassé sa peur. D'un geste violent, elle a poussé Shawn loin d'elle, puis s'est enfuie. Surpris, il n'a pas réagi sur le coup. Elle s'est sauvée en faisant grincer ses pneus sur l'asphalte du stationnement.

Rendue chez elle, en larmes, elle a couru dans sa chambre et a claqué sa porte. Intrigué par son affolement, son père l'a suivie dans sa chambre. En ouvrant la porte, il a éclaté de rire :
Ha ha! Mon Dieu! Veux-tu ben me dire ce qui t'est passé par la tête? ...

C'EST SHAWN!

Ha ha! Eh ben! Ha ha! Lui, y niaise pas avec la puck! Je t'ai déjà dit, chose, d'arrêter de le contrarier. T'aimes ça, on dirait...

Noah et moi arrivons à deux coins de rue de la maison de mon enfance. Je vois le chemin y menant se dérouler jusqu'au fleuve. *Noah, peux-tu me laisser marcher seule?*

Je prends le tournant d'un pas incertain avant de reprendre un rythme raisonnable. Revenir chez moi me semble être la destination la plus éloignée, la plus obscure qui soit. Je regarde tout ce qui m'entoure comme si ces lieux, pourtant familiers, m'étaient inconnus.

Quand on revient chez soi, dans d'autres souliers, on se sent si étrangère.

Sur ce long chemin de trois kilomètres, l'asphalte fait peu à peu place à la terre. Je tourne à droite sur la rue des Rives, ma rue. Les Côté ont bien entretenu leur maison et ont agrandi leur garage. Les Simard ont déboisé la moitié de leur terrain. Je reconnais leur chien, qui était chiot lors de mon départ. Il court vers moi en jappant avant de s'arrêter net à la limite de son territoire. De l'embrasure de la porte d'entrée, Mme Simard lui ordonne de revenir et il s'exécute. Elle ne semble pas m'avoir reconnue et retourne à son train-train.

Je marque une pause face à la longue allée bordée de conifères et de bouleaux qui mènent à mon ancienne demeure, ma relique, invisible de la rue. Je relâche un grand soupir fait pour le courage et j'entre dans l'allée d'un pas lent. Mon imaginaire rappelle à côté de moi la fillette vue

et revue en songe. Je l'imagine me prendre par la main. Grâce à elle, mon pas se fait plus assuré. Bientôt, j'apercevrai la maison entre les arbres. J'ai envie de rebrousser chemin, mais je continue d'avancer en m'enfonçant davantage dans le terrain de la propriété familiale. Je n'entends que le bruit des aiguilles de pin se briser sous mes pas, avant que le bruit de mes pensées s'y mêle. Des souvenirs se bousculent : un hula-hoop lancé entre les troncs, une course de vélo jusqu'à la rue, des dessins à la craie sur la grosse roche, les cris de mon père qui m'appellent...

Affreusement humiliée par cette nouvelle coupe de cheveux, Alexe avait envie de se cacher, s'enterrer, arracher sa tête dégarnie. Les rires de son père remplissaient la chambre. *La tête que t'as, haha!* Les murs, comme une caisse de son, les faisaient raisonner fort dans ses tympans. Alexe criait à gorge déployée, pourtant aucun son ne sortait de sa bouche. Son père a fini par sortir et la laisser avec ses coulées interminables de larmes.

Au bout de ses forces et de ses pleurs, une idée s'est imposée. Les rires de son père lui sont apparus comme la source de son monde malade. Un monde subi depuis le berceau. Un monde qu'elle se devait de détruire. Tout ce qui s'est produit sous son toit a contribué à faire d'elle une femme qui accepte tout, une femme qui ne peut plus se regarder dans la glace. Qui ne l'a jamais pu.

Le lendemain, vidée, essorée, elle a senti que ses larmes s'étaient taries. Elle est restée, du matin au soir, recroquevillée dans une couverture sur le divan en face du foyer. Une idée folle a germé. Elle était peut-être restée trop longtemps à observer les flammes danser.

Le jour suivant est parsemé d'ellipses : attendre le départ de ses parents, manger un sandwich, fouiller dans le garage, vouloir faire une sieste, sortir le bidon rouge, tracer un filet de gaz autour de la maison, craquer une allumette...

La résidence s'est transformée en bucher. Alexe s'est cachée dans la partie boisée du terrain, derrière un gros tronc d'arbre. De là, elle a admiré les flammes qui léchaient le parement de bois, puis les bardeaux du toit, grandir. Des volutes de boucane montaient au ciel. La maison d'où prenait racine son abatement, où habitait le mal, partait enfin en fumée.

Soudain, elle a vu la voiture de ses parents dans le garage ouvert. Son cœur a sauté quelques battements. Ils étaient censés être partis pour la journée. Tout à coup, elle les a entendus s'appeler en criant, *Pierre?... Dona?...* Puis elle les a vus sortir de la maison, passant à travers un mur de flammes en se protégeant à l'aide d'un drap. Qu'avait-elle fait?

Elle a pris ses jambes à son cou jusqu'au grand chemin et a levé son pouce.

Il s'est mis à pleuvoir. Elle a prié pour qu'il pleuve plus dru.

10 ans après ce drame, les ruines du bungalow incendié se dessinent devant moi. Les restants du toit sont tombés au sol. Les murs intérieurs n'ont pas résisté aux flammes, mais on voit leur plantation au sol. Deux des murs extérieurs en briques sont toujours debout et des plantes y ont grimpé. Au centre du salon à ciel ouvert, se trouvent les restes du vieux fauteuil réservé à mon père. Son trône calciné est recouvert de dépôts et de végétation. J'entre dans l'enceinte de la maison, fouillant quelques débris, ne trouvant que des objets sans intérêts : des ustensiles, un stylo à moitié fondu, une couverture dont les bouts sont brûlés, un cadre vide.

Je me rends au fauteuil de mon père. D'un coup de pied, je le jette sur le côté.

Épilogue

Résumé :

Alexe décide de rester à Montréal. Elle se trouve un emploi plus payant dans un restaurant chic. Noah accepte d'aider Alexe à acheter le terrain de la maison son enfance en lui prêtant son nom pour qu'elle puisse garder l'anonymat. Elle nettoie les décombres de la maison et en construit une autre, qu'elle vend à profit. Quand elle enlève la pancarte « à vendre » du terrain, elle voit la fillette lui faire au revoir par la fenêtre. Elle entreprend de chercher ses parents et leur écrit une lettre, mais ne sait pas si elle la leur donnera. Noah et elle couchent ensemble à l'occasion. Leur relation reste indéfinie, mais ils sont biens. Les pensées noires d'Alexe apparaissent de temps à autre, mais elles sont moins fulgurantes et elles ne l'amènent plus à se foutre en l'air.

RETOUR RÉFLEXIF

Ce chapitre se veut un espace de réflexion me permettant de faire un retour sur les moyens que j'ai utilisés pour représenter la reconstruction identitaire de mon personnage féminin. Je m'emploierai à établir des liens entre la trame narrative de mon roman, mes choix esthétiques, les propositions théoriques convoquées pour l'analyse du texte d'Arcan et les choix formels de l'écrivaine. On comprendra que j'ai voulu illustrer le processus de resubjectivation d'un personnage dépersonnalisé alors que les personnages arcaniens semblent prendre le chemin inverse. L'agentivité spatiale et sexuelle, les éléments symboliques et métaphoriques, la nomination et la mise à mal de la figure du prince charmant sont les aspects sur lesquels je souhaite me pencher.

Comme nous l'avons vu dans le volet analytique, l'agentivité spatiale de Rose est plutôt restreinte. Cela est perceptible, entre autres, par la façon dont elle occupe son lieu de travail et l'espace public que constituent les restaurants et les bars, espace où se jouent la rivalité des femmes et leurs luttes de pouvoir. Les autres lieux importants de la vie de Rose, les endroits de shooting et sa demeure, sont contrôlés par Charles, la figure masculine – et patriarcale – du roman. Quant à Julie, elle exerce de l'agentivité spatiale par rapport à son travail, mais son pouvoir reste limité à ces lieux qui servent à sa profession, mis à part son logis. Ces limitations spatiales sont désubjectivantes. Dans mon roman, j'ai tenté de produire l'effet inverse. En ouvrant les espaces au fil de l'avancement du récit, j'ai voulu accentuer l'agentivité spatiale de mon personnage pour illustrer le processus de resubjectivation. En effet, ma protagoniste passe d'un certain confinement à une grande latitude de mouvement. Durant son enfance et son adolescence, elle reçoit une éducation patriarcale et est emmurée par un père despotique qui

contrôle ses faits et gestes ainsi que ceux de sa mère. Ce contrôle paternel passe ensuite aux mains de son premier et seul amoureux, tout aussi oppressant. Le milieu familial qui l'a construite formate sa conduite, la rend encline à la soumission. C'est ce qui permet à ce garçon d'exercer un contrôle excessif sur elle, au point où par exemple elle ne peut plus sortir pour son plaisir, du moins pas sans sa présence à lui ou sans sa supervision ou sa permission, pourrait-on dire. Lorsqu'elle brûle la maison familiale, elle pose un geste radical d'émancipation. Quand elle quitte ensuite Les Éboulements, fuyant la sphère familiale pour de bon ainsi que son copain, Alexe pose un autre geste de libération. En sortant du territoire des figures patriarcales qui limitent son pouvoir d'action et en coupant les ponts, Alexe s'affranchit. Cela lui permet de mener une vie de femme indépendante à Montréal où elle devient maîtresse de ses choix. Toutefois, son épanouissement est entravé par ses propres barrières émotionnelles qui la conduisent à s'engourdir à l'aide des drogues et de l'alcool. Alexe accomplit alors un autre geste d'émancipation en concrétisant son projet de pèlerinage, lequel constitue, sur le plan narratif, le pivot central. L'agentivité spatiale vient alors modeler le récit à travers des déplacements constants. En se déplaçant librement pour poursuivre sa quête de reconstruction identitaire, Alexe s'affirme et développe une résistance par rapport à son expérience personnelle, mais également par rapport à sa condition de femme, qui déterminait les mauvais traitements vécus. En effet, étant donné, d'une part, la logique historique de séparation des espaces public et privé selon le masculin et le féminin et, d'autre part, la double association de la mobilité et de l'action au sujet et de la fixité et la passivité à l'objet, Alex se pose comme sujet en investissant les rues et les espaces publics appartenant traditionnellement et symboliquement aux hommes (Ganser et Trinh Minh-Han dans Ganser p. 70). Elle s'approprie les routes et tout ce qui les borde – parc, stationnement, boisé, maison – puisqu'elle y mange, y dort et s'y véhicule, insouciante des frontières et des dangers – vol, harcèlement, agression, viol – qu'elle pourrait rencontrer en tant

que femme dans une société machiste. Parce que « [...] the limitation of women's mobility [...] has been [...] a crucial means of subordination » (Ganser, p. 73), Alex défie l'oppression en s'emparant de cet espace. Elle se donne également du pouvoir : « Spatial confidence is a manifestation of power. Walking in the street can be seen as a political act [...] » (Ganser, p. 72).

En se déplaçant ainsi, Alexe ouvre non seulement son horizon, elle donne également de l'espace à son intériorité, car elle fait de la route un lieu de réflexion. Ce faisant, elle confère aussi de la légitimité à cette intériorité tenue au silence tant par les acteurs importants de sa vie que par des années de surconsommation. Au cours de cette vie nomade de pèlerine, elle entreprend sa reconstruction identitaire. La mobilité d'Alexe agit comme un levier d'affirmation de soi et illustre un acte de résistance aux forces qui ont le potentiel de freiner l'accession au statut de sujet.

Par ailleurs, on peut voir l'évolution du statut identitaire d'Alexe à travers des lieux névralgiques du récit. En ouverture, elle habite un appartement qui ne lui appartient pas, qui est sombre, en désordre, qui empeste et qui semble fermé au reste du monde – même une mouche est incapable d'y échapper. Toutefois, un mince arc de lumière effleure Alexe, et le réveil, bien que brutal, laisse présager des horizons plus positifs. À cet égard, le réveil d'Alexe – la sortie du sommeil – figure l'éveil de sa conscience. À la fin du récit, elle décrit la maison qu'elle construit sur le terrain familial, dont elle fait l'achat à l'aide d'un prête-nom pour garder son anonymat. À ce moment, elle fait preuve d'agentivité et de maîtrise sur l'espace puisqu'elle prend possession de la « maison du père », et la vend. Son coup de pied pour renverser le fauteuil où son paternel « trônait », ainsi que le rachat de la propriété suggère clairement le renversement de pouvoir. C'est ce geste qui achève de faire tomber l'emprise symbolique que son père avait toujours sur elle malgré la distance.

La voix narrative est un élément formel important dans ma visée de représenter un processus de resubjectivation puisque le langage et la conscience fondent le sujet (Laplantine 2008 et Chauchat et Durand-Delvigne 1999). La narration autodiégétique, qui donne voix à la conscience d'Alexe, s'imposait d'elle-même pour révéler sa reconstruction identitaire. Comme le soutient Vincent Jouve, la narration autodiégétique « inscrit la subjectivité dans le discours » en créant ce qu'il appelle « l'effet sujet » (Jouve, 2014, p.102). Cette narration donne donc de la substance au personnage. Quant à elle, Arcan opte pour une narration hétérodiégétique scindée en deux focalisations, offrant le point de vue de deux femmes qui se jaugent l'une et l'autre. Pour ma part, afin de marquer formellement le passage de la désubjectivation à la reconstruction identitaire, j'ai opté pour une voix narrative qui possède aussi la particularité de se scinder en deux. Toutefois, ma protagoniste se juge davantage à l'aide du regard qu'elle porte sur elle-même que par rapport à celui des autres. Dans un désir de rejeter son passé et de se reconnaître, en partie, comme une « autre à soi », le personnage devient témoin de sa propre existence en se racontant à la 3^e personne dans les passages concernant son enfance. L'utilisation des deux pronoms référents, le « je » du présent – puisqu'il s'agit d'une narration simultanée –, et le « elle » du passé – utilisé pour les analepses – est intentionnel. Alexe explicite d'ailleurs elle-même le procédé dans le texte. En prenant le relais du « je », le « elle » met une distance entre le personnage et son récit, entre ses émotions et elle puisqu'elle se désincarne. Du même coup, le procédé révèle son intention de tuer une partie d'elle-même, d'enlever de la subjectivité à cette partie. Comme Roland Barthes le suggère, « que je dise “il” en parlant de moi [est] comme une sorte de mortification : dire “il” en parlant de quelqu'un, c'est l'absenter, le mortifier, en faire quelque chose d'un peu mort. Soit aussi [...], comme le “il” de la distance brechtienne, un “il” épique où je me mets moi-même en critique. » (cité dans Kerbrat-Orecchioni, p. 32). Pour Alexe,

la 3^e personne s'emploie à ces deux fins : aussi bien la mise à distance critique que la mise à mort de ce qu'elle était jadis, raison pour laquelle elle rejette l'attribution de la 1^{re} personne du singulier. Alexe combine un « je » fort à ce rejet du soi ancien. Cela est marqué lorsqu'elle annonce : « “Je” commence ici. » Cette division pronominale crée un dédoublement dans la même voix : la Alexe d'avant, désubjectivée, et la Alexe du présent, qui apprend à affirmer sa subjectivité. Ce clivage prend cependant fin à la clôture du récit. Puisque la conscience de soi est une condition de l'émergence du sujet et que la conscience d'Alexe est tributaire de ses déboires, il lui faut embrasser son passé comme son présent. Suivant Nietzsche, Butler affirme « qu'on ne devient conscient de soi que lorsque certains préjudices nous ont été infligés. » (Butler 2007, p. 10). Pour cette raison, à l'épilogue, la narratrice assume son « je » en l'accordant dans le système verbal du passé comme celui du présent. La syntaxe de l'excipit est entièrement menée par un « je » insistant.

Lors de la présentation du cadre théorique, nous avons vu l'importance de la nomination dans la constitution du sujet. Julie et Rose déshumanisent les femmes en général en les désignant par des noms animaliers à connotation péjorative : chienne, vache et truie. J'ai également voulu utiliser cette méthode pour démontrer l'objectivation particulière d'Alexe par son père. Ce dernier l'interpelle souvent en lui disant : « Heille, chose! ». Cette attribution du mot « chose » comme surnom est révélatrice. Comme le disent deux de ses acceptions dans le dictionnaire, une chose est « ce qui existe à titre d'appartenance à quelque chose ou à quelqu'un » et « propriété, possession, objet dont on fait son propre usage » (CNRTL 2012). En témoigne également l'expression « faire de quelqu'un sa chose » (CNRTL 2012). Il résulte du procédé une chosification, une réification, du personnage. De son côté, Alexe ne nomme jamais ses parents « papa » ou « maman ». C'est une manière pour elle de s'émanciper de la famille, de nier ses liens familiaux, en même temps que de témoigner que ses parents n'ont pas rempli leur rôle.

Ces considérations esthétiques m'amènent à relever une différence marquée entre le récit arcanien et le mien. *Des cailloux plein* la tête s'intéresse davantage à une expérience individuelle, s'attachant à la psychologie propre à un personnage, tandis qu'*À ciel ouvert* recèle une portée plus universelle, d'ordre sociologique. Les personnages d'Arcan servent d'exemples à un phénomène social systémique. Le fait que Julie fasse un documentaire sur le remodelage physique parce qu'elle voit en Rose la représentante d'un problème de société le souligne dans un mouvement autoréflexif.

Alors que Rose et Julie se plient au désir de Charles sans considération pour leurs désirs propres, ma protagoniste reconquiert progressivement sa subjectivité, notamment par l'entremise de l'agentivité sexuelle qui manque aux personnages arcaniens. Pour retrouver sa pleine agentivité, Alexe se dégage de sa posture d'objet de désir et se pose comme sujet désirant. Les premières expériences sexuelles du personnage sont catastrophiques. Alexe se constitue en objet en répondant aux moindres désirs de son amoureux : elle est ultimement violée par celui-ci, ce qui achève de la vider de sa subjectivité pour la réduire à un corps à prendre avec ou sans son accord. Afin qu'Alexe reconquière son agentivité sexuelle, j'étais d'avis qu'il fallait tout d'abord qu'elle se dégage de sa posture d'objet et se pose comme sujet désirant, posture traditionnellement réservée à l'homme¹⁰. Le rejet de la sexualité répond à cette visée. Il fallait qu'ensuite elle éprouve du désir tout en considérant les blessures qui influencent ses perceptions. Il ne me paraissait pas vraisemblable qu'elle réinvestisse sa sexualité abruptement. Son amie Marine agit comme initiatrice en semant des idées dans son esprit. En écoutant ses histoires lubriques, Alexe vit une sexualité par procuration qui la mène progressivement vers l'autosatisfaction, une manière autonome et autosuffisante de jouir de son corps avant de se lier à un partenaire. Enfin, à la fin de son parcours, elle initie un rapport sexuel avec Noah, consentant

¹⁰ Voir à ce sujet, Beauvoir (1976), Lang (2011) et Boisclair et Dussault Frenette (2013).

ainsi à ce qu'un autre jouisse de son corps et désirant elle aussi jouir d'un autre corps. Je crois que c'est là l'élément clé lui permettant finalement de se réaffirmer en tant que sujet désirant.

Selon Francis Berthelot, les métaphores et les symboles créent une tension esthétique qualifiée de « sensualité mentale » (Berthelot 2003, p. 53), car leur effet est susceptible de produire une « résonance entre l'univers mental [du lecteur] et celui de l'auteur » (Berthelot 2003, p. 53). Ainsi, le récit peut davantage agir sur la sensibilité de la lectrice ou du lecteur. Tout comme la tension dramatique, cette forme de tension pousserait la lectrice et le lecteur à poursuivre la lecture. C'est avec ce souci que j'ai opté pour un titre me permettant de filer une métaphore et que j'ai créé un double symbolique à mon personnage principal : une fillette fantasmagorique apparaissant dans les rêves – tant diurnes que nocturnes – d'Alexe. En ce qui concerne le titre, il est issu d'une réelle tradition effective sur le chemin de pèlerinage menant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Celle-ci veut que les pèlerins apportent dans leur sac à dos un caillou représentant le fardeau qu'ils portent – leurs secrets, leurs tracas, leurs blessures émotionnelles – et qu'ils s'en délestent au pied de la Cruz de Ferro, où se dresse un monticule de galets, juste avant l'arrivée à Compostelle. Par ce geste, ils se dépouillent symboliquement de leur fardeau. Dire qu'Alexe a des cailloux plein la tête suggère ainsi qu'elle est alourdie par ses tourments. La définition du mot « caillou » nous permet, dans ce mouvement, d'attribuer aux pensées les caractéristiques de l'objet, c'est-à-dire la dureté, la lourdeur, l'indestructibilité et la possibilité d'en faire une arme. Les cailloux font aussi référence au chemin parcouru par la jeune femme puisque le sol en est jonché. Par ailleurs, le titre est annonciateur d'un récit qui se veut symbolique à l'occasion, particulièrement en ce qui concerne la fillette qui apparaît en songe à Alexe. Elle est un symbole, une manière de représenter indirectement sa blessure découlant de l'abandon de sa mère et de l'oppression de son père. Lors du dénouement, son apparition permet

à Alexe de se réconcilier avec ce passé dont elle n'est pas responsable. C'est lorsque la fillette prend la main d'Alexe que celle-ci retrouve le courage de continuer à marcher vers la maison de son enfance.

Pour illustrer l'empowerment d'Alexe, il importait qu'elle se tire elle-même d'affaire. Dans le cadre de ce projet romanesque, il n'était surtout pas question qu'elle se fasse sauver par un homme et qu'ainsi mon récit suive la recette d'une longue tradition de contes pour enfants – et de romances pour adultes. Afin de venir renverser la figure du prince charmant secourant la princesse en péril et lui donnant une vie meilleure, j'ai voulu octroyer un pouvoir salvateur à Alexe non seulement sur elle-même, mais sur quelqu'un d'autre, en l'occurrence un homme, Noah. En conférant un vécu éprouvant à Noah qui fait en sorte qu'il est marqué par un complexe limitant son agentivité sexuelle, je voulais déconstruire le personnage mythique de l'homme viril. En lui donnant son affection et son désir, Alexe permet à Noah de mieux s'accepter lui-même. Celle qui avait besoin d'être sauvée se sauve elle-même et sauve quelqu'un d'autre.

Les éléments énoncés ci-haut m'ont permis de représenter une quête identitaire poignante sans verser dans les clichés – du moins je l'espère. Je souhaite le parcours d'Alexe captivant et le personnage cohérent. Je souhaite également que les jeux formels du roman servent le roman sans l'appesantir.

CONCLUSION

Pour devenir un sujet dans la société qu'il habite, l'humain passe à travers différents processus qui lui permettent de se construire et de trouver sa place. Les concepts suivants, qui ont servi de thèmes à ce mémoire, permettent d'en rendre compte : le langage, la conscience, la reconnaissance, l'intersubjectivité et l'agentivité – ainsi que l'assujettissement et le corps, que j'ai écartés de ma recherche. Les processus qu'ils englobent, lorsqu'ils achoppent, amenuisent la subjectivité du sujet, fragilisent son identité et son statut. Évoluant dans une société patriarcale, les femmes ont historiquement vu leur accession au statut de sujet freinée par des pouvoirs qui les dominent, ces processus de construction identitaire étant alors entravés. La littérature offre la possibilité de mettre en récit ces mécanismes désubjectivant le féminin à travers différentes œuvres romanesques. Comme nous l'avons vu, les personnages féminins arcaniens sont de bons exemples de femmes dont l'identité est fragilisée ou qui, ayant été bafouée, se trouve à reconstruire. Dans *À ciel ouvert*, Rose et Julie, les protagonistes, subissent des forces qui affectent leur subjectivité. Ces forces se dévoilent dans la trame narrative comme dans les procédés littéraires employés par la plume arcanienne.

En analysant le langage utilisé dans le roman, nous remarquons d'abord la narration hétérodiégétique divisée par deux focalisations, celle-ci se concentrant, à tour de rôle, sur Julie, puis sur Rose. Bien que ces focalisations relaient le discours des personnages par l'emploi de marqueurs énonciatifs de discours rapporté, elles ne leur permettent pas de s'exprimer directement. Leur voix sont entendues, mais la médiation du narrateur en affaiblit l'agentivité. Par conséquent, leur subjectivité est également diminuée.

Les discours des protagonistes rapportés par la narration révèlent un décalage entre les protagonistes : Julie est articulée et lucide, tandis que Rose a un discours et une vision plus étroites. Le discours de Rose s'exprime davantage par son physique que par les mots, car celui-ci parle à sa place. En effet, elle figure, par sa préoccupation malade de son apparence et du besoin du regard des hommes, les impacts de l'objectivation des femmes sur leur corps et leur psyché, c'est-à-dire leur besoin incessant de retravailler leur corps et leur image, leur assurance et leur identité s'appuyant sur le regard des autres, des hommes en particulier. Toutefois, bien que Julie soit la plus intellectuelle des deux, bien qu'elle ait une faculté d'analyse notable, qu'elle possède des idées à foison et qu'elle agisse pour les faire entendre, elle n'est pas parvenue à susciter des changements sociétaux par l'entremise de ses documentaires dénonciateurs, lorsqu'elle les met à terme. Julie souhaite éveiller la conscience de son auditoire sur la condition des femmes et faire éventuellement changer cette condition dont elle est également victime, mais n'agit pas sur sa propre vie pour s'en dégager. Rose agit aussi dans le sens de ses idées, notamment en se faisant faire une vaginoplastie, mais ses idées et les actions qu'elles génèrent ne visent pas de changements à plus grande échelle qu'elle-même, à l'inverse de Julie, sans compter qu'ils visent un assujettissement aux normes. Rose ne pense qu'à sa propre condition, ne fait que toucher légèrement à une réflexion au sujet du statut des femmes, dévaluées selon elle en raison de leur surnombre. Rose n'agit que sur sa propre condition, celle d'être une femme dans l'ombre. Elle désire réaffirmer sa présence au monde, émerger de ce surnombre, même si contradictoirement, c'est en tant qu'objet qu'elle le fait, ce qui rend son agentivité ambiguë. Julie met à distance ses idées pour les mettre en scène; Rose absorbe ses idées et les met en pratique. C'est pour cette raison qu'elles semblent être chacune la face d'une même pièce : leur subjectivité rencontrant les mêmes obstacles, l'une s'interroge profondément, explique par les mots et pointe du doigt ce que l'autre incarne à fond. Rose résiste au pouvoir qui nuisent à sa

visibilité, tandis que Julie rend visible ces pouvoirs, ce qui est pour chacune une forme de résistance et d'agentivité, bien que cette agentivité soit incomplète.

L'analyse de la conscience des personnages féminins témoigne qu'elles possèdent toutes deux une capacité d'introspection, bien que cette capacité soit plus marquée chez Julie. Cependant, leurs réflexions et prises de conscience ne les amènent pas à poser des actions réparatrices qui leur permettraient de se soustraire à ce qui les accable, leurs amours déçues et leur identité fondée sur du superficiel. Les erreurs qu'elles font et constatent ne servent pas de tremplin vers un renouveau resubjectivant, au contraire. Elles se rabattent dans la consommation – d'alcool chez l'une et d'anxiolytique (Ativan), chez l'autre. Le pouvoir de la conscience des protagonistes est restreint par leur engourdissement : celui-ci empêche des prises de conscience plus profondes susceptibles d'entraîner des actions pouvant mettre fin à ces souffrances. Elles affirment s'abîmer dans leur relation amoureuse et s'abîmer davantage en consommant diverses substances, mais elles persévèrent, comme un autosabotage. L'activité de leur conscience, qui les dérange au point qu'elles veulent la taire, semble les condamner. Il en va de même pour Charles : sa pensée est aussi un cul-de-sac. La conscience des personnages ne leur confère donc pas de pouvoir agentif. De plus, leur consommation altère leur authenticité parce qu'elle gèle les émotions ainsi que leur expression et empêche alors les échanges intersubjectifs véritables nécessaires au déploiement de la subjectivité.

En ce qui a trait à la reconnaissance, le non-partage nominal atteste d'une reconnaissance défaillante. Dès le départ, Julie refuse de reconnaître Rose en ne répondant pas aux présentations qui exigent le partage de prénom de part et d'autre. Mais Rose connaît déjà le prénom de Julie pour s'être informée à l'avance à son sujet. Rose va vers une Julie fuyante, mais qui prend paradoxalement plus de place. Cela se voit par l'importance que Rose accorde à Julie en

s'intéressant à elle avant de la rencontrer, en la reconnaissant sans la connaître, tandis que Julie rejette le partage intersubjectif. Cette inégalité atteint la subjectivité de Rose. Le partage des noms subit également un blocage entre Charles et Rose, puisque ce dernier n'arrive pas à mémoriser son prénom comme il a mémorisé son corps. En préservant l'empreinte corporelle, mais non identitaire de Rose, celui-ci la réifie. Par ailleurs, ce nom, Rose l'exècre, car il entraîne une reconnaissance identitaire négative selon elle. En effet, son nom, tout comme sa personnalité, est trop collé sur celui de sa mère Rosine, Rose étant selon elle un diminutif de Rosine. Puisqu'elle garde peu d'estime pour la figure maternelle de qui elle tient ses faiblesses, ce nom symbolise sa difficulté à prendre sa place, présage de son engloutissement qui se perpétue avec Charles et avec Julie.

Ce n'est pas seulement avec Rose que Julie se montre froide. Elle préfère sa solitude à la présence des autres, qui lui est difficile. Elle a cessé de croire au bien-fondé de l'amour réciproque, préférant se réfugier, en général, dans une distance sécuritaire. Or, être capable de tendre vers l'autre et de vivre une réciprocité de sentiments est important au développement identitaire. Elle adopte ce comportement pour préserver son pouvoir sur les autres, qui déversent leur amour en elle par l'attention qu'ils lui portent sans qu'elle en fasse de même. Ce faisant, elle réduit sa portée subjective, dont la croissance nécessite l'intersubjectivité. Charles réussit à briser en partie cette barrière émotionnelle, mais l'échange intersubjectif qui en découle n'est pas davantage épanouissant. Tous deux se brisent ensemble : Julie niant son désir, abîmant son corps pour répondre au fétichisme malsain de Charles, vivant dans la crainte de le perdre; Charles s'engouffrant dans la folie que Julie lui reflète.

Les rapports intersubjectifs entre Julie et Rose sont également lacunaires. Le pouvoir est réparti inégalement, en défaveur de Rose. Julie est une figure menaçante, qui tient *le poignard* –

selon l'expression de Rose¹² – en direction de Rose, et Rose est représentée en victime. Cet avantage que Julie possède se décèle dans leurs communications, au cours desquelles Rose ne comprend pas toujours les idées plus intellectuelles de Julie. Rose ne tente toutefois rien pour que Julie précise ses idées. Julie a toujours une longueur d'avance dans la conversation. Rose se trouve souvent prise au dépourvu, ne sachant quoi rétorquer, ne parvenant pas à reprendre le dessus sur la conversation. Il arrive aussi à Rose de parler à Julie sans réellement s'adresser à elle, en élaborant un discours destiné à une virtualité, destiné aux gens en général, ignorant la présence du sujet en face d'elle. Il en ressort que les interactions entre les protagonistes ne résultent pas en la rencontre de deux subjectivités, car ces interactions sont entravées par l'incompréhension et des jeux de pouvoir qui entraînent la non-considération, la négation ou l'attaque de l'autre.

La communication entre Charles et Julie est également difficile. Malgré un désintérêt pour les propos de l'autre, ce qui aurait pu être rébarbatif, ils poursuivent leur discussion dans le but d'un rapprochement. Leur attirance physique décline leur esprit, ce qui objectifie leur relation. Toutefois, rapidement, Charles confie son traumatisme à Julie, ce qu'il n'a jamais osé faire avec Rose bien qu'il ait entretenu une longue relation avec cette dernière. Le récit présente Charles et Rose comme ayant davantage une communication non verbale, qui se rapproche de la communication entre les animaux. Ce rapprochement animalier n'est pas sans leur dénier une part de subjectivité, car la communication verbale – l'usage de mots – est une distinction majeure entre l'animal et l'humain. La comparaison entre Julie et Rose désavantage Rose puisque Charles, par ses confidences, montre qu'il considère davantage Julie et qu'il utilise plus volontiers les mots pour communiquer avec elle.

¹² Lorsqu'elle se sent opprimée et éclipsée par la présence d'autres femmes, la protagoniste met ce mot sur ce sentiment : « [...] [Rose] avait nommé ce choc : le poignard. Poignard pour amputation infligée aux yeux, au cœur, par suppression de sa propre existence [...] » (ACO, p. 28).

La relation des personnages féminins du roman les positionne l'un contre l'autre, si bien que tout mouvement que l'un tente pour se rapprocher de l'autre se solde par un échec. Julie tente de s'unir à Rose pour aider Charles, mais Rose rejette la proposition de Julie, refuse qu'elles s'amalgament dans un « nous » inclusif. Elle la fait Autre. Au plan B, lorsqu'elles s'embrassent, leur complicité s'avère être une mascarade jouée pour plaire aux hommes. Les corps vides de désir se rejoignent, et non les sujets. Ces rencontres refusées ou feintes sont désubjectivantes.

La présence de Julie dans la vie de Rose provoque son effacement. Plus précisément, elle l'accentue, puisque Rose a déjà cette propension. Sa présence assimilée à une présence fantomatique marque son effacement. Les sources de son abnégation sont externes et internes puisque Charles et Julie refusent de la considérer, en même temps qu'elle se retire elle-même des situations qui pourraient faire apparaître *le poignard*. Devenue invisible face à une Julie qui s'approprie Charles, dont la vie de Rose dépend – sa vie conjugale, son emploi, son logis –, Rose accorde la prégnance à Julie, si bien qu'elle désire devenir comme elle. Elle adopte ses traits de personnalité, ce qui complète son effacement derrière Julie. Plus encore, elle s'effacera derrière son propre sexe en subissant sa vaginoplastie et en l'exposant comme argument ultime à sa reconquête de Charles, sa subjectivité engloutie par sa corporalité.

En fait, Rose n'a pas seulement Julie comme rivale, mais toutes les femmes. Elle rejette ses semblables au lieu de s'en solidariser. En les injuriant, elle attaque toutes les femmes comme classe sociale. En effet, en les traitant de « chiennes », elle les fait basculer dans l'abjection, mais, puisqu'elle fait également partie de cette classe d'humains, malgré son désir de se différencier, elle se fait basculer elle-même dans cette abjection, salissant son identité.

Julie aussi utilise des injures animalières pour se nommer elle-même dans certaines circonstances, comme lorsqu'elle boit. C'est à travers cette vision néfaste d'elle-même qu'elle se

rattache au monde et se sent faire partie d'une communauté, mais une communauté liée par la « cochonnerie ». Elle se reconnaît donc dans une société à laquelle elle attribue une identité négative. Charles, en utilisant pour Julie le surnom « un chat un chat », contribue également à sa désubjection puisque Julie donne une valeur négative à cette appellation, traitant les femmes qui s'acharnent sur leur apparence de « chatte intégrale ».

Dans le roman, l'humain en général est associé à l'animal à travers le champ sémantique de la bestialité. L'amour y est représenté comme un retour au primitif, aux ascendances animales de l'humain, dans lequel les amoureux se dévorent presque au sens premier. En percevant les femmes comme des morceaux de viande, Charles nie leur humanité, rejette leur subjectivité au profit de leur corps réduit à une bête dépecée, à la chair. En réaction à la déshumanisation du regard de Charles, Julie le compare à un objet, le surnomme « l'équarrisseur », ce qui attaque, à son tour, son intégrité.

La seule manière dont Charles montre son respect aux femmes, c'est par les histoires qu'il s'invente et qu'il a empruntées à la folie de son père, folie qu'il finit par faire sienne. En effet, il fait de Rose la chef d'une tribu primitive d'Amazones, déesses exerçant un pouvoir mystique sur les hommes par l'entremise de leur sexe muni d'un œil. Mais, encore ici, la femme n'est pas considérée comme un sujet humain, mais plutôt comme une femme sauvage, imaginaire, presque fantastique. Bref, elle est mise hors de la société, déréalisée.

En ce qui concerne l'agentivité professionnelle des protagonistes, Julie semble en disposer de prime abord. Elle prend les décisions dans ses propres projets de documentaires et elle exerce son pouvoir sur les plateaux de tournage comme dans le café public qu'elle s'approprie, ce qui dénote une agentivité spatiale certaine. Toutefois son agentivité est freinée parce que ses documentaires n'ont pas la portée désirée : ils ne génèrent pas de changements sociaux. Et parce que dès qu'elle éprouve des difficultés relationnelles avec un homme, ce qui semble survenir

dans chacune de ses tentatives de rapprochements, elle perd de sa productivité, comme si sa motivation dépendait d'un homme, non d'elle-même. Quant à Rose, elle possède moins d'agentivité professionnelle, étant subalterne dans toutes les situations, en tant qu'employée de Charles et figurante de Julie. Elle perd d'ailleurs son emploi, comme son logement, quand sa relation amoureuse se termine. Rose doit spatialement s'effacer à travers sa profession, laisser le projecteur éclairer les mannequins, ce qui affecte sa confiance en elle. Cela se répercute ensuite dans ses relations interpersonnelles où elle a tendance à se nier elle-même. De cette profession émerge d'ailleurs le *poignard* qui la pose en victime et la fait reculer devant l'adversité.

Bien que Julie détienne le contrôle sur l'endroit où se déroulent ses activités professionnelles et chez elle, son agentivité se restreint à ces lieux. Pour avoir un sentiment de pouvoir au gym, elle doit se faire autre – une vedette régnant sur le désir des hommes – dans un jeu d'esprit. Mais cette magie disparaît dès qu'elle sort de son personnage de star. Elle croit alors n'être personne. La sécurité de son logis est aussi une lame à double tranchant, car elle s'y est attachée au point de ne plus se sentir capable d'être en sécurité ailleurs, ce qui l'empêche de voyager. De plus, selon ses schèmes de pensées, lesquels sont induits par les injonctions sociétales, Julie perd de sa mobilité spatiale à cause de sa vieillesse, la liberté et la pertinence de voyager s'envolant dans la trentaine selon elle. Son agentivité spatiale n'est donc pas entière.

La venue de Julie dans la vie de Rose est un autre élément qui enlève à Rose la maîtrise de son espace, celle-ci ne possédant aucun lieu au final, qu'il soit symbolique ou matériel. En effet, Julie déloge Rose dans le cœur de Charles, par conséquent la pousse hors de son logement et de son travail, tous deux étant régis par le photographe.

La disposition spatiale des appartements habités par Rose et par Julie est symbolique de leur lutte, leurs portes étant situées face à face. Sur le toit de l'immeuble habitant le trio, la

rivalité de Rose et Julie se concrétise, ce qui donne l'essor au récit. C'est aussi à cet endroit que les protagonistes convergent à l'excipit et où les jeux de pouvoir intersubjectifs se concluent. Julie y détient tout d'abord le pouvoir parce qu'elle mène le projet de film qui réunit tout le monde sur les lieux. Elle perd toutefois le contrôle du tournage quand Rose se donne en spectacle, exhibant son sexe refait aux yeux de tous, dans le but de reconquérir le désir de Charles et de supplanter Julie. Mais, tout ce que ce geste provoque, c'est la consternation et, surtout, la folie de Charles. Ce dernier, auparavant détenteur du pouvoir, parce que les personnages féminins tendaient à lui plaire, rejette les deux femmes, succombe à la folie et se jette du toit. Sur ce toit, duquel Rose imaginait les femmes tomber, on assiste plutôt à la mort du sujet masculin et à la mise en échec de la lutte des sujets féminins. Les pouvoirs sont annulés de part et d'autre et les sujets survivants en restent souffrants, irrémédiablement altérés.

Nul sujet ne sort indemne de cette rencontre, mais nul n'a semblé poser des actions pour ce faire, chacun s'enlisant dans ce qui mine leur subjectivité, diverses forces désubjectivantes provenant tant de l'extérieur que de l'intérieur. Comme si le sujet, affaibli – par les rapports sociaux, son statut social, ses filiations, dans lesquels il s'inscrit et se répercutant sur ses propres schèmes de pensée –, ne réussit pas à se relever ou à changer sa trajectoire. Les processus menant à l'agentivité sont les plus entravés dans le roman.

Dans ma création romanesque, tous ces processus niant le sujet sont repris en leur contraire afin que la protagoniste se relève. La narration à la première personne expose une conscience qui cherche à se comprendre et à poser des actions pour se construire une identité positive. Cela passe notamment par son refus d'employer le « je » pour parler d'elle au passé.

Ce procédé du double est aussi utilisé lorsqu'une fillette fantasmagorique apparaît à Alexe. Elle symbolise l'enfant blessée en elle, mais plus encore, elle exprime une force qu'elle

n'arrivait pas à exprimer étant enfant. Ce jeu fantasmatique lui permet de se réconcilier avec elle-même. Cette réconciliation entraîne un marquage formel : le « elle » se moulera dans le « je » à l'épilogue.

Constatant les rapports intersubjectifs défailants avec sa famille et son amoureux, Alexe fait preuve d'agentivité en quittant ces relations et en en développant d'autres où le partage intersubjectif est équitable et où elle peut s'épanouir, notamment avec Marine, Noah et Miranda. La reconnaissance que ces sujets lui accordent lui permet de se reconnaître elle-même comme un sujet légitime. À son tour, elle devient également apte à aider d'autres sujets affectés à se reconstruire. En particulier, elle reconforte Noah, ce qui renverse la représentation courante de l'homme – le prince – sauveur de la femme – la princesse.

Reprenant du pouvoir, Alexe devient également agentive tant spatialement – en ouvrant les frontières, en faisant preuve d'une grande mobilité et en rachetant la maison du père –, que sexuellement – en assumant et réexprimant son désir. Alexe réussit alors à passer de sujet abîmé à sujet réparé.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvre à l'étude

ARCAN, Nelly (2007), *À ciel ouvert*, coll. « Points », Paris : Seuil, 251 p.

Corpus critique

- ABDELMOUMEN, Mélikah (2007), « Liberté, Féminité, Fatalité : cyberentretien avec Nelly Arcan », *Spirale : arts, lettres, sciences humaines*, [En ligne], n°215, p. 34–37, <http://id.erudit.org/culture/spirale1048177/spirale1060786/10372ac.html?lang=en> (pageconsultée le 15 mai 2015).
- BOISCLAIR Isabelle, CHUNG Christina, PAPILLON Joëlle et Karine ROSSO (2017), *Nelly Arcan : trajectoires fulgurantes*, Montréal : les éditions du Remue-Ménage, 309 p.
- BOISCLAIR Isabelle et Catherine DUSSAULT FRENETTE (dir.) (2013), *femmes désirantes : art, littérature, représentation*, Montréal : les éditions du Remue-Ménage, 324 p.
- BOISCLAIR, Isabelle (2007), « Accession à la subjectivité et autoréification : statut paradoxal de la prostituée dans Putain de Nelly Arcan », *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, sous la direction de Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne, coll. « Espaces humains », Limoges : Presses universitaires de Limoges, p. 111–23.
- BOISCLAIR, Isabelle (2009a), « Le lieu de l'échange prostitutionnel dans trois romans québécois contemporains : Putain de Nelly Arcan, Salon de Marie Lafortune et Pute de rue de Roxane Nadeau », *Space and Gender : Spaces of Difference in Canadian Women's Writing / Espaces de différence dans l'écriture canadienne au féminin*, sous la direction de Doris G. Eibl and Caroline Rosenthal, Innsbruck University Press, p. 199–211.
- BOISCLAIR, Isabelle (2009b), « Cyberpornographie et effacement du féminin dans Folle de Nelly Arcan », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 12, n° 2, p. 71–82.
- BOURASSA-GIRARD, Élyse (2013), *Aliénation, agentivité et ambivalence dans Putain et Folle de Nelly Arcan : une subjectivité féminine divisée*, Mémoire (M. A.), Université du Québec à Montréal, 122 p.
- CÔTÉ, Nicole (2017), « Filiation foutue? Distension du présent et corps morcelés dans *À ciel ouvert* et *Paradis, clé en main* », dans BOISCLAIR Isabelle, CHUNG Christina, PAPILLON Joëlle et Karine ROSSO (2017), *Nelly Arcan : trajectoires fulgurantes*, Montréal : les éditions du Remue-Ménage, 309 p.
- CÔTÉ, Nicole (2015), « À ciel ouvert, de Nelly Arcan : petit traité de l'économie des relations hétérosexuelles blanches? », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, p. 143–161.
- DELORME, Julie (2004), *Le tabou et ses représentations littéraires : Ma mère de G. Bataille, Le Nécrophile de G. Wittkop et Putain de N. Arcan*, Thèse (M. A.), Université d'Ottawa, 145 p.
- DELORME, Julie (2009), « Le langage stéréotypé du corps dans Folle de Nelly Arcan », *Corps en marge : représentation, stéréotype et subversion dans la littérature francophone contemporaine : essai*, sous la direction de Daniel Castillo Durante, Julie Delorme et Claudia Labrosse, Ottawa : Éditions l'Interligne, 227 p.

- DELVAUX, Martine (2013), « Écriture et nudité. Les femmes de Nelly Arcan et de Vanessa Beecroft », *Tangence*, n° 103, p. 79–91.
- DELVAUX, Martine (2005), « Ceci est mon corps. Putain de Nelly Arcan », *Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 59–76.
- DUGAS, Marie-Claude (2010), *Corps, identité et féminité chez Nelly Arcan et Marie-Sissi Labrèche*, Mémoire (M. A.), Université de Montréal, 117 p.
- DUPONT, Hélène (1999), « Du fondement social de l'identité du sujet » dans CHAUCHAT, Hélène et Annick DURAND-DELVIGNE, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris : Presses Universitaires de France, 298 p.
- GAGNÉ-SAMUEL, Joanie (2013), *La vierge, la mère et la putain : persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains*, Mémoire (M. A.), Université de Sherbrooke, 112 p.
- KING, Andrea (2006), « Nommer son mal : Putain de Nelly Arcan », *Atlantis*, vol. 31.1, p. 37–44.
- KRAUTH, Louise (2011), *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentès, M.-S. Labrèche et K. Millett*, Mémoire (M. A.), Université de Montréal, 104 p.
- LABROSSE, Claudia (2010), « L'impératif de beauté du corps féminin : la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan », *Recherches féministes*, [En ligne], vol. 23, n° 2, p. 25–43, <http://id.erudit.org/iderudit/045665ar> (page consultée le 15 mai 2015).
- LE BLANC, Guillaume (2004), « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », *Actuel Marx*, vol. 2, n° 36, p. 45–62.
- LEBRUN, Jean-Pierre (2011), « Le statut du corps », in Karl-Leo Schwering, *Se construire comme sujet entre filiation et sexuation*, ERES « Santé mentale », p. 29–36.
- MARÉCHAL, Mariève (2012), « Agentivité et création : l'enjeu de la représentation du réel dans *Cette fille-là* de Maïa Bey », [En ligne], dossier « en territoire féministe : regards et relectures », *Postures*, n° 15, p. 55–64, <http://revuepostures.com/fr/articles/marechal-15> (pages consultées le 15 mai 2016).
- PAPILLON, Joëlle (2013), « Derrière le masque : La disparition du désir féminin dans l'œuvre de Nelly Arcan », *Femmes désirantes : art, littérature, représentations*, sous la direction d'Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette, Montréal : éditions du Remue-ménage, p. 143–156.
- RESCH, Yannick (2007), « Violence du corps, violence culturelle : Putain de Nelly Arcan », *L'Écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, sous la direction de Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne, Limoges : Pulim, p. 179–183.

Corpus théorique

- LOUBAT, Jean-René, « Pouvoir et territoire : les fondements sociaux du management » dans *Pouvoir et autorité des chefs de service dans le secteur social et médico-social*, sous la direction de Dominique Argoud et François Noble, Paris : Dunod, 256 p.
- BARAQUIN, Noëlla (2000), « Altérité », *Dictionnaire de philosophie*, Paris : Armand Colin, p. 14.
- BEAUVOIR, Simone de (1976), *Le deuxième sexe, tome II, l'expérience vécue*, coll. « Folio essais », Paris : éditions Gallimard, 1^{re} édition 1949, 654 p.

- BERTHELOT, Francis (2003), *Du rêve au roman : la création romanesque*, coll. « U21 », Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 126 p.
- BUTLER, Judith (2007), *Le récit de soi*, coll. « Pratiques théoriques », trad. Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris : Presses universitaires de France, 136 p.
- BUTLER, Judith (2006a), *Défaire le genre*, trad. Maxime Cervulle, Paris : éditions Amsterdam, coll. « Philosophie », 2^e édition, 311 p.
- BUTLER, Judith (2006b), *Trouble dans le genre*, trad. Cynthia Kraus, Paris : La Découverte, 1^{re} édition en 1990, 281 p.
- BUTLER, Judith (2004), *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Amsterdam : éditions Paris, 220 p.
- BUTLER, Judith (2002), *La vie psychique du pouvoir : l'assujettissement en théorie*, coll. « Philosophie », trad. Brice Matthieussent, France : éditions Léo Scheer, 2^e édition, 309 p.
- CALAME, Claude (2008), *Identité de l'individu contemporain*, coll. « La Discorde », Paris : les éditions Textuel, 159 p.
- CHAUCHAT, Hélène et Alexandra BORDIER (1999), « Femmes féministes traditionnelles : de la structure individuelle à l'appartenance groupale », dans CHAUCHAT, Hélène et Annick DURAND-DELVIGNE, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris : Presses Universitaires de France, 298 p.
- CHAUCHAT, Hélène et Annick DURAND-DELVIGNE (1999), *De l'identité du sujet au lien social*, Paris : Presses Universitaires de France, 298 p.
- CHAUCHAT, Hélène (1999), « Exemple de mise au point des stimuli d'un protocole : analyse de la fonction du nom en tant qu'élément symbolique dans la construction identitaire », dans CHAUCHAT, Hélène et Annick DURAND-DELVIGNE, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris : Presses Universitaires de France, 298 p.
- COMTOIS, Charlotte (2018), *Donner lieu(x) au pouvoir : mobilité géographique et agentivité au féminin dans quatre romans québécois contemporains*, Mémoire (M. A.), Université de Sherbrooke, 138 p.
- DURAND-DELVIGNE, Annick (1999), « Écologie sociale et sexuation des représentations de soi », dans CHAUCHAT, Hélène et Annick DURAND-DELVIGNE, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris : Presses Universitaires de France, 298 p.
- FOUCAULT, Michel (2013), *L'origine de l'herméneutique de soi*, conférence prononcée à Dartmouth College en 1980, France : Librairie philosophique, J. VRIN, 158 p.
- FOUCAULT, Michel (2001), *Dits et écrits 1954-1988, tome 1 et 2*, coll. « Quarto », Paris : Gallimard, Dir. Daniel Defert, François Ewald et Jacques Lagrange, France, 1^{re} édition 1994, 1707 p. et 1755 p.
- FREYMAN, Jean-Richard (2011), « Déshumanisation et fantasme de "réhumanisation" », dans Jean-Richard Freymann, *Clinique de la déshumanisation*, ERES « Hypothèses », p. 9–15.
- FRISQUE, Cégolène (1995), « Égalité, différences et domination dans les recherches sur les femmes », *Ephesia : La place des femmes*, coll. « Recherches », Paris : La Découverte, p. 711–740.
- GANSER, Alexandra (2009), *Roads of Her Own. Gendered Space and Mobility in American Women's Road Narratives, 1970-2000*, Amsterdam/New York : Rodopi, 339 p.
- GODBOUT, Chantal (1996), *Féminisme théorique et féminisme politique : une analyse conceptuelle (1960-1990)*, coll. « Rapport de recherche », n° 39, Laboratoire de recherches sociologiques, Université Laval, Thèse, 141 p.

- GOTHLIN, Eva (2001), *Sexe et existence; La philosophie de Simone de Beauvoir*, Paris : éditions Michalon, 347 p.
- GUÉGUEN, Haud et Guillaume MALOCHET (2014), *Les théories de la reconnaissance*, coll. « Repères », Paris : éditions La Découverte, 126 p.
- HANCOCK, Claire (2014), « L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre? », *Les cahiers du CEDREF*, [En ligne], <http://journals.openedition.org/cedref/958> (consulté le 10 mai 2018)
- HAVERCROFT, Barbara (1995), « Énonciation et subjectivité au féminin/Enunciation and Subjectivity in the Feminine », *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 15, n° 3, Quest editor, 76 p.
- JEAN-LOUIS, Lorrie (2008), *Corps noir et intersubjectivité chez Beyala, Gordimer et Morrison*, Mémoire (M. A.), Université du Québec à Montréal, 100 p.
- JOUE, Vincent (2014), *Poétique du roman*, coll. « Coursus lettres », Paris : Armand Colin, 222 p.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1999), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin, 267 p.
- LAPLANTINE, François (2008), *Le sujet : essai d'anthropologie politique*, coll. « L'anthropologie au coin de la rue », Paris : Téraèdre, 164 p.
- LE BRETON, David (2008), *L'interactionnisme symbolique*, 2^e édition, Paris : Presses universitaires de France, 249 p.
- LANG, Marie-Ève (2011), « L'«agentivité sexuelle» des adolescentes et des jeunes femmes : une définition », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 2, p. 189–209
- LONGHI, Julien (2012), « L'énonciation et les voix du discours », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, Université de Neuchâtel, Institut des sciences du langage et de la communication, n° 56, 2012, 138 p.
- LORD, Véronique (2009), *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éval Senégal*, Mémoire (M.A.), Université du Québec à Montréal, 137 p.
- RICOEUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, coll. « L'ordre philosophique », Paris : Seuil, 424 p.
- PICHEVIN, Marie-France (1995), « De la discrimination sociale entre les sexes aux automatismes psychologiques. Serions-nous tous sexistes? », dans EPHESIA, *La place des femmes*, La Découverte, « Recherches », p. 457-461.
- STERN, Daniel N. (2005), Le désir d'intersubjectivité : pourquoi? Comment?, *Psychothérapies*, n°4, vol. 25, p. 215-22.
- VALVERDE, Mariana (1989), *Sexe, pouvoir et plaisir*, Trad. de l'anglais par Lyna Lepage. Montréal : Remue-ménage, 241 p.
- VAN DEN HEUVEL (1985), *Parole, mot, silence : pour une poétique de l'énonciation*, Paris : Librairie José Corti, 319 p.
- VARIKAS, Eleni (2006), *Penser le sexe et le genre*, Presses universitaires de France, coll. « Question d'éthique », Paris : 134 p.